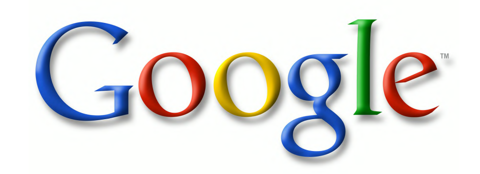
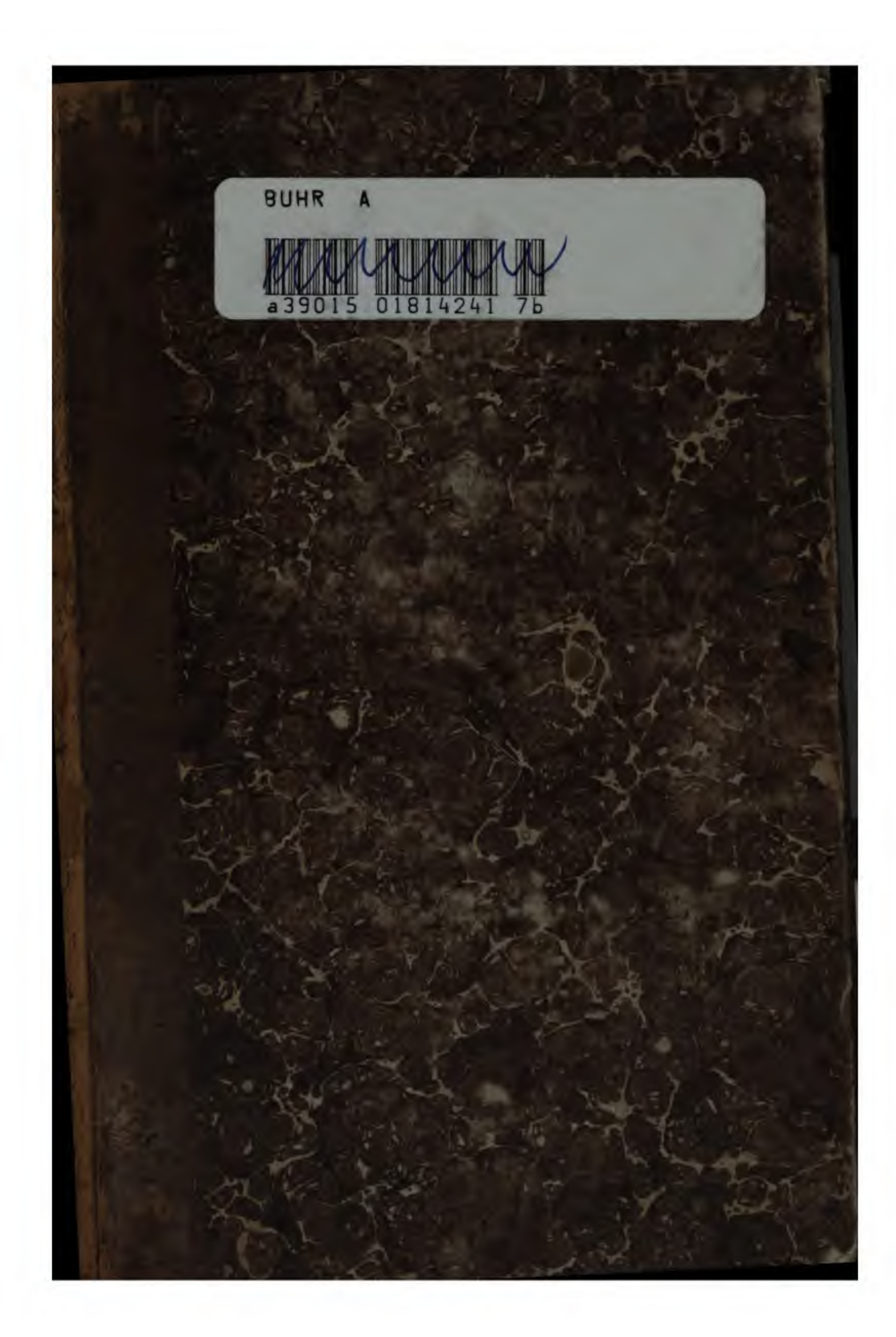
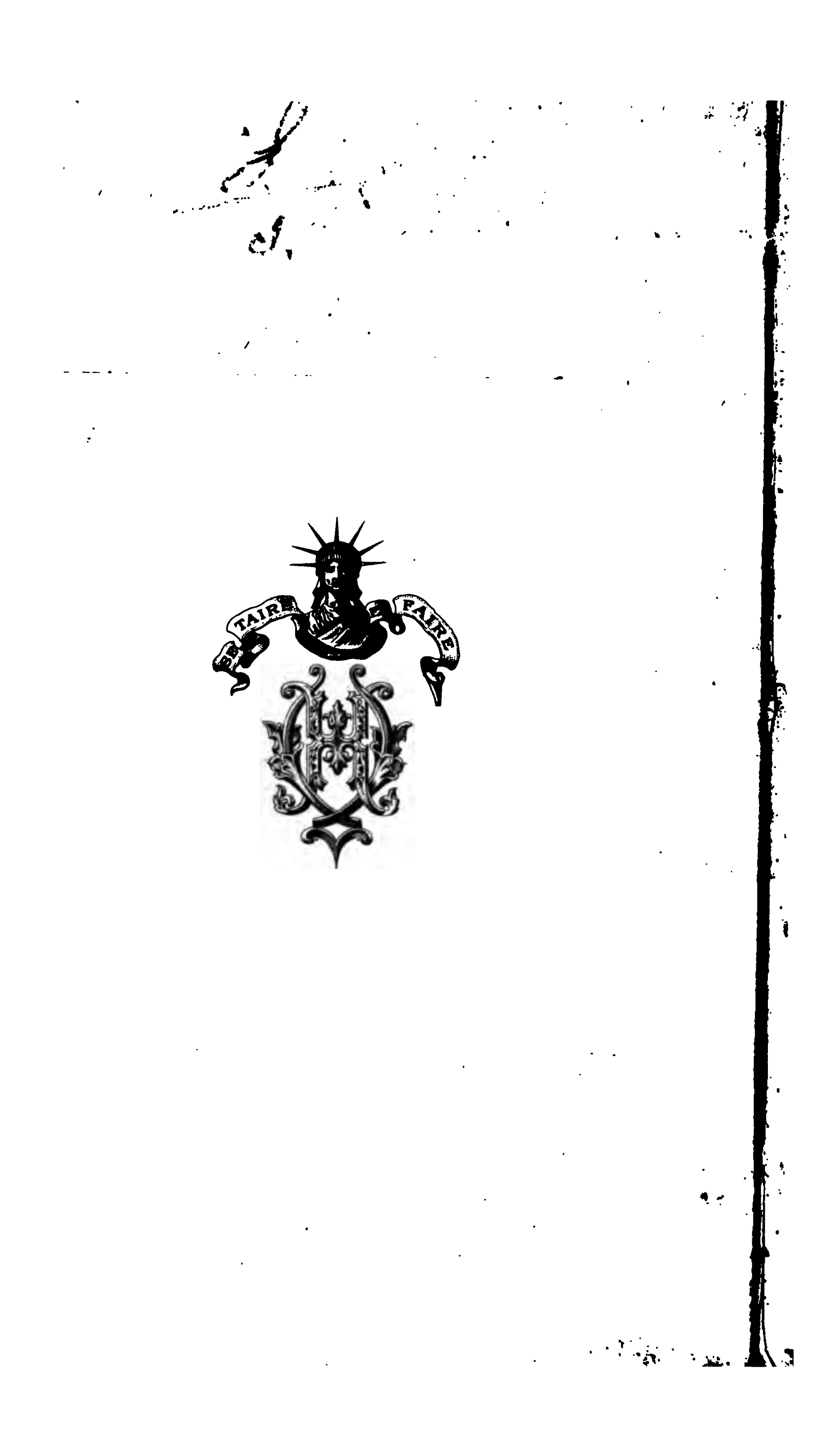
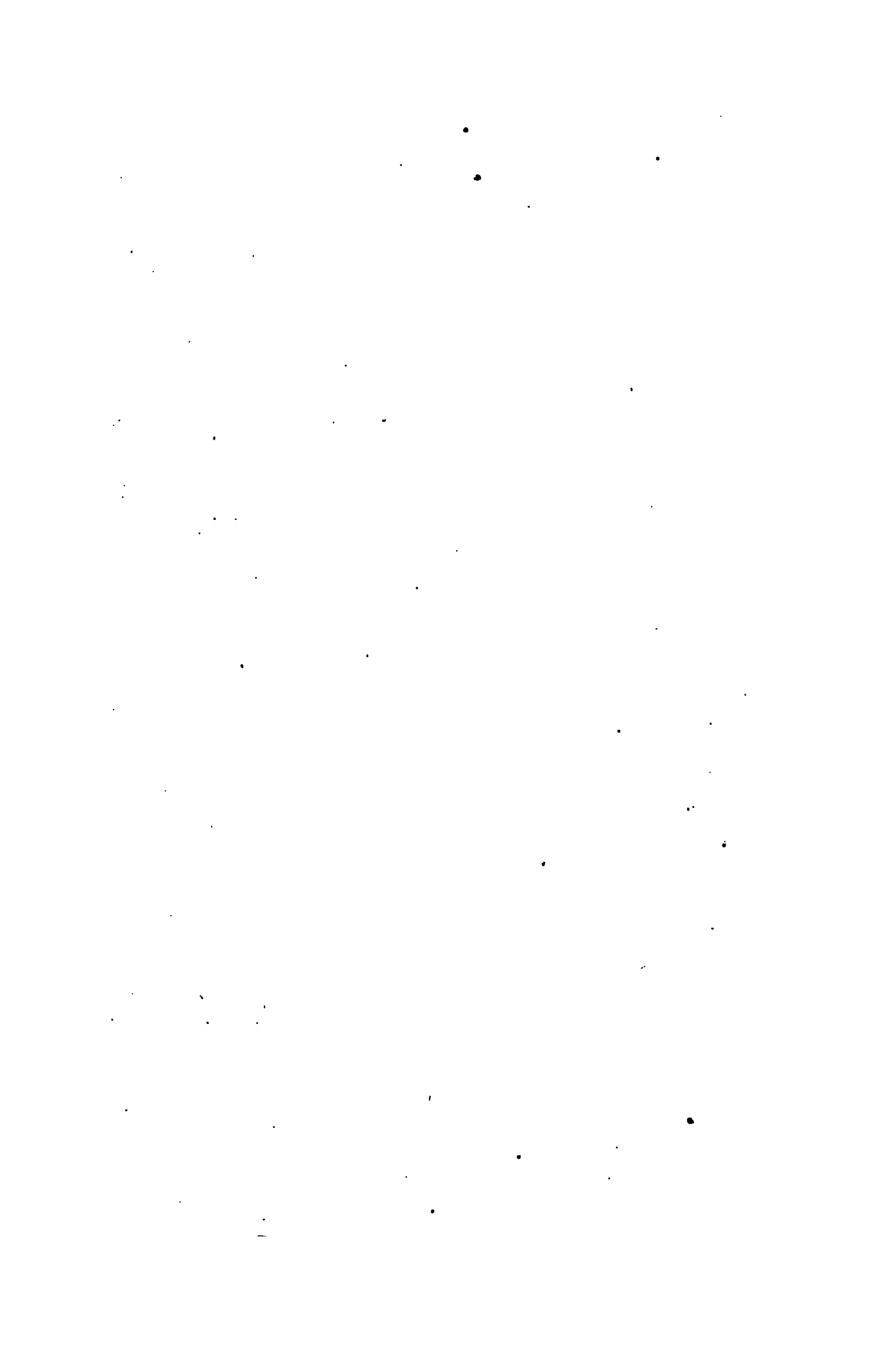





TAIRE
FAIRE



RECHERCHES

HISTORIQUES

SUR

LES PRINCIPALES NATIONS

ÉTABLIES EN SIBIRIE.

A PARIS,

CHEZ
Laran, imprimeur-libraire, aux ci-devant Écoles de Droit, place du Panthéon.
Debray, libraire, palais du Tribunat, galeries de bois.
Pougens, imprimeur-libraire, quai Voltaire.
Deroy, libraire, rue Hautefeuille, n°. 34.
Treutell et Wurtz, quai Voltaire.

A BOURGES,

Chez Prevôt, libraire.

A METZ,

Chez Bœmer, imprimeur-libraire.

A STRASBOURG,

Chez Treutell et Wurtz, libraires.

A LAUZANNE,

Chez Vincent, imprimeur-libraire.

A LYON,

Chez Périsse, imprimeur-libraire, petite rue Mercière.

Johann Eberhard Fischer

RECHERCHES

HISTORIQUES

SUR

LES PRINCIPALES NATIONS

Établies en SIBIRIE et DANS LES PAYS ADJACENS, lors de la conquête des Russes;

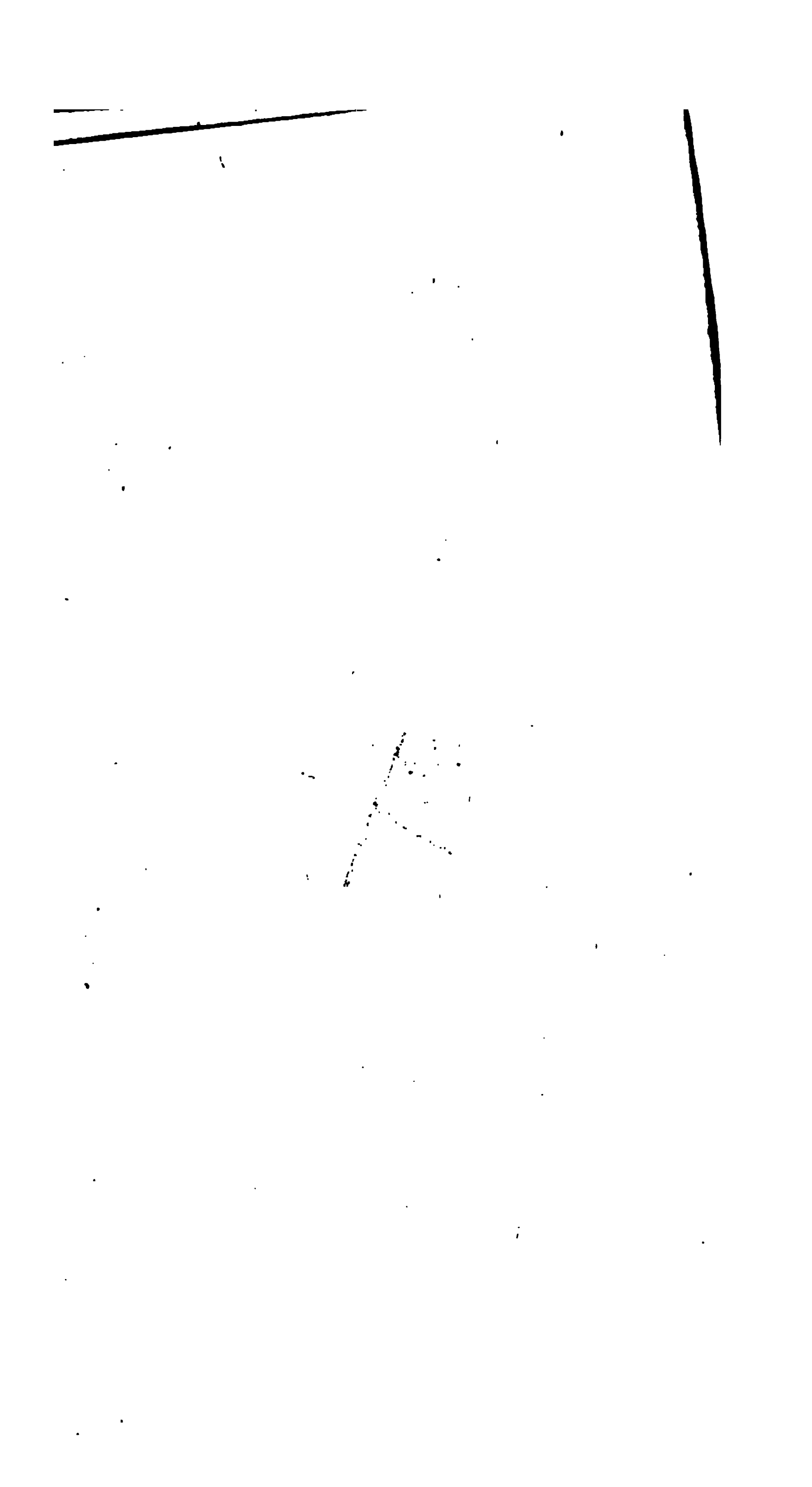
OUVRAGE TRADUIT DU RUSSE,

PAR M. STOLLENWERCK,

Ancien Officier de Carabiniers, au service de Russie.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LARAN ET Co.



PRÉFACE.

Les auteurs français qui, par des connaissances puisées à la véritable source, c'est-à-dire, dans les livres même des Russes, ont enrichi notre littérature de morceaux précieux sur l'histoire et la géographie du vaste Empire des Tsars, se sont vus forcés de s'attacher uniquement aux points essentiels des sujets qu'ils avoient a traiter: la matière étoit trop abondante, et les notions premières à donner trop multipliées, pour qu'ils pussent s'occuper d'objets d'un intérêt secondaire et borné.

Ainsi, la classe peu nombreuse de ces écrivains, n'ayant présenté que des idées insuffisantes pour satisfaire un bon esprit, on ne peut

puiser dans leurs ouvrages ces connaissances particulières qui, sans charger la mémoire d'inutiles détails, se composent de toutes les notions qu'exige la géographie et que réclame l'histoire.

Néanmoins, comme la Russie nous est déjà connue sous des rapports généraux assez exacts, il ne s'agit maintenant que d'étendre et de compléter ces premiers aperçus; et ce seroit, je pense, rendre un service réel à la littérature française que de traduire, soit des ouvrages entiers sur l'histoire et la géographie de l'Empire Russe, soit de simples fragmens de ces utiles ouvrages, si ces fragmens apprenoient des choses nouvelles, ou répandoient un plus grand jour sur celles qui ne sont pas assez connues.

Dans cette vue, j'aicru pouvoir

détacher d'une histoire de la Sibirie, que j'ai traduite du Russe, et qui doit rester quelque tems encore dans mon porte-feuille, l'ouvrage dont je fais hommage au public. Les personnes qui s'occupent de l'histoire et de la géographie auroient préféré, sans doute, que j'eusse publié toute cette histoire, qui formeroit deux forts vol. in-8°.; mais j'en suis détourné pour le moment par des circonstances qu'il est inutile de rapporter. D'ailleurs ce seroit le premier ouvrage un peu considérable que je mettrois au jour. Je crois ne pas devoir produire la traduction entière que j'annonce, sans savoir comment le public accueillera cet essai, sans consulter son goût sur ce genre de production, et même sur le choix de l'original dont je peux offrir la

copie. J'ai lieu de penser néanmoins que cette dernière précaution sera jugée superflue.

En effet, M. Fischer, mon auteur, membre de l'Académie impériale des sciences de Saint-Péterbourg, est du nombre des savans dont les écrits sur la géographie et l'histoire russe sont le plus estimés de la nation pour laquelle il les a particulièrement composés. Professeur d'histoire et d'antiquités, M. Fischer a vu ses ouvrages placés en Russie dans la classe de ceux des Pallas, des Gmelin, des Kracheninnikov, des Müller, etc.

Je serois flatté de pouvoir bientôt mettre les lecteurs français à portée de juger eux-mêmes des talens de M. Fischer, et de l'intérêt que peut inspirer le principal sujet qu'il a traité ; c'est-à-dire, la découverte

et la conquête faites par les Russes de l'immense contrée de l'Asie comprise de l'Est à l'Ouest entre les 75me. et 205me. parallèles, et du Midi au Nord entre la 45me. et la 74me.

Je l'avoue, il m'est impossible d'avoir des doutes sur l'effet que doit produire le tableau de ce grand événement.

En effet, l'histoire de la Sibirie composée par M. Fischer, présente l'exemple, unique peut-être à citer, d'une immense région occupée de loin en loin par des nations à demi-sauvages, presque étrangères les unes aux autres; reconnue, conquise, changée, dans l'espace de quatre-vingts années au plus, en une contrée civilisée, offrant des exploitations rurales, des usines, des villages, des villes, des établissemens politiques de tout genre; et

cela, au milieu d'affreux déserts, où nulle part peut-être on n'avoit encore vu que des bruyères inutiles, des landes arides et des bois impénétrables.

Mais si je considère que, depuis le mémorable événement, dont M. Fischer trace l'histoire, la Sibirie est unie à la destinée de l'un des deux puissans États, que la Providence semble vouloir rapprocher aujourd'hui pour les faire servir à changer peut-être la face politique du globe, et pour donner des relations nouvelles aux grandes associations humaines qui couvrent sa surface; si j'observe que cette contrée est bornée d'un côté par les mers qui lui ouvrent des communications avec le Nouveau-Monde, et recèlent vraisemblablement le passage estimé praticable à travers la

mer Glaciale, et cherché comme tel par d'habiles navigateurs ; si je remarque encore que la Sibirie est terminée au Midi par diverses parties de l'Asie avec lesquelles elle a des relations diplomatiques et commerciales, non moins favorables aux progrès des sciences dont mon auteur paraît s'être particulièrement occupé, qu'à la prospérité de ses peuples, et généralement à celle de la nation Russe ; si je me rappelle enfin que c'est de la Sibirie et de son voisinage que sortirent, dès la plus haute antiquité, ces hordes armées et nombreuses qui, tant de fois, donnèrent des lois à l'Asie, qui pénétrèrent jusque dans les pays fertilisés par le Nil, couvrirent de leurs établissemens les côtes d'Afrique, inondèrent l'Europe, causèrent ou précipitèrent la ruine de plusieurs

grands empires, et formèrent partout, dans leurs diverses migrations, des colonies qui conservent encore, au moins quant au langage, des rapports de ressemblance avec les peuples habitant ou avoisinant leur première patrie; alors la matière dont M. Fischer a fait l'objet de ses méditations dans son principal ouvrage, s'ennoblit à mes yeux; et je me sens disposé à donner une attention soutenue et bienveillante à l'écrivain laborieux qui s'est chargé, pour mon usage, de faire sortir d'un fond riche, il est vrai; mais tout nouveau et jusque là stérile, les fruits heureux d'une utile et féconde instruction.

On verra, dans l'écrit que je publie, se réaliser déjà quelques uns des traits, sous lesquels je viens de présenter l'ouvrage du savant académicien de Saint-Péterbourg.

Quant à la manière dont je l'ai traduit, j'ai cru ne pas devoir me traîner servillement à la suite. Le génie des langues française et russe diffère trop sensiblement pour permettre une version littérale.

Cependant comme il n'y a encore qu'un fort petit nombre d'ouvrages russes qui soient traduits en français, j'avois d'abord cherché à m'éloigner le moins possible de mon texte; mais je n'ai par tardé à reconnaître que c'étoit travestir M. Fischer d'une manière étrange, et que ma fidélité apparente devenoit très-souvent une infidélité réelle, je me suis vu forcé à changer de système.

Au reste, en donnant à ma traduction une forme nouvelle, je ne crois pas avoir tout-à-fait manqué le but que je m'étois proposé d'abord. Cet ouvrage pourra de même

être utile aux Russes déjà versés dans la connaissance de la langue française, et curieux de voir comment, sans abandonner son guide, on peut traduire leurs auteurs en conservant la liberté d'un écrivain qui jette, si je puis m'exprimer ainsi, les pensées des autres dans un moule à son usage.

Quelquefois même j'ai été contraint d'user de cette liberté, non-seulement en homme chargé de faire l'office d'interprète, mais pour ainsi dire en censeur qui corrige, retranche, ajoute, explique en interprétant: ce que j'observe pour les Russes encore; mais à cette fois, moins en vue de leur être utile, que pour justifier à leurs yeux ces espèces d'atteintes portées au texte de mon auteur.

Je dois le dire, l'exemplaire de

l'ouvrage de M. Fischer sur lequel je l'ai traduit, renferme des fautes qui, pour la plupart, doivent être typographiques : c'est l'édition de 1774 dont je me suis servi. Je n'en connais point d'autre.

Il y a de ces fautes qui rendent le sens obscur, incomplet, qui font conclure mon auteur autrement qu'il n'argumente, qui même présentent ses idées comme il ne peut pas les avoir conçues.

On sent qu'une simple négligence d'orthographe, sur-tout dans une langue transpositive et qui a des cas, qu'une particule hors de place, que de légères omissions, peuvent accidentellement faire trouver même inintelligible l'écrivain qui, pour l'ordinaire, s'exprime avec le plus d'ordre et de clarté. Que doit faire un traducteur quand de telles dé-

fectuosités se rencontrent dans son original ? Passer légèrement sur les fautes, quelle qu'en soit la cause, s'attacher imperturbablement à l'auteur, tâcher de l'expliquer en le conférant sans cesse avec lui-même; aller enfin jusqu'à suppléer les idées intermédiaires que le sens exige pour le complément de sa pensée.

Je me suis écarté de M. Fischer en d'autres points. Les changemens que j'ai faits seront plus remarquables encore, parce qu'ils embrassent l'ouvrage en entier : ils consistent dans les formes que je lui ai données.

Par exemple, j'ai coupé souvent en diverses phrases, j'ai souvent aussi séparé en plusieurs alinéa, ses paragraphes qu'il n'a pas divisés, et ses périodes trop longues quelquefois, et trop chargées d'incises pour pouvoir être reçues avec un tel

cortège dans la langue française qui veut, dégagée de tout embarras, présenter un sens dès l'instant, pour ainsi dire, où elle commence à produire une expression.

J'ai placé en tête de mes paragraphes des argumens semblables à ceux qui se trouvent en marge dans l'ouvrage de M. Fischer.

J'aurai peu de chose à dire relativement à l'orthographe des noms propres, et autres mots russes qu'il m'a paru convenable de maintenir ou de rétablir dans leur intégrité. Je n'ai point voulu m'obstiner à transporter dans la langue française, par une orthographe mixte et composée, certaines articulations russes que cette langue ne comporte point; mais toutes les fois que j'ai cru pouvoir exprimer, à peu près, par une ou deux de nos lettres quelques

unes de ces articulations, je n'ai pas négligé de le faire. C'est ainsi que j'ai écrit *Khan*, *Ostrogh*, *Maghiar*, *Petchénegh*, etc., au lieu de Kan, Ortrog, Maguiar, Petchéneg ou Petchénegue; parce que la lettre initiale du premier de ces mots et le G dans les autres se prononcent en russe avec aspiration.

Dans une de mes notes je parle du Ierh, du Ierhi, du Ierhy, qui s'aspirent aussi, qui reviennent souvent dans les mots russes, et dont la prononciation et même l'emploi sont si difficiles pour des étrangers.

Quant aux voyelles *a-e-o*, sur lesquelles repose souvent l'accent prosodique dans les syllabes ai, ei, oi, (*) je les ai marquées d'un tréma

---

(*) L'observation n'en a pas été faite à tems. Le tréma ne se plaçant pas ordinairement en français sur ces trois lettres, il auroit fallut

pour rappeler à mon lecteur que ces lettres sont toujours longues, qu'elles rendent bref l'i qui les suit, et que cet i doit être à peine entendu. Ainsi, *ai* s'articulera à peu près comme nous prononçons l'interjection *aie*; ai, ei, oi s'articulent de même, en conservant leurs sons distinctifs.

Les notes de M. Fischer sont précédées d'un chiffre, et ses renvois d'une lettre romaine. Mes notes s'annoncent par une lettre italique, et quelquefois, mais rarement, par

---

les faire fondre avec cette addition ; et l'ouvrage étoit déjà fort avancé quand la pensée en est venue. Que le lecteur veuille donc se rappeler, lorsqu'il trouvera dans cet ouvrage un mot étranger terminé par une des syllabes *ai*, *ei*, *oi*, que les lettres *a-e-o*, dans ces syllabes, ne forment point la diphtongue avec l'*i* qui les suit, comme elles le forment dans les mots français *J'ai*, *Bugei*, *Envoi*.

une étoile. La plupart des notes que j'ai insérées dans mon ouvrage sont de courts extraits tirés du DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE de l'EMPIRE de RUSSIE, ouvrage composé en russe par FEDOR POLOUNNIN, *revu, corrigé, augmenté et mis au jour en 1771,* à Moskou, par le professeur MULLER.

L'objet de ces notes est de faciliter au lecteur la recherche, sur la carte, des lieux dont j'ai eu soin qu'elles indiquassent la position.

Les personnes qui possèdent l'histoire de Russie, dont l'auteur de cet ouvrage, membre de l'institut, vient de donner une nouvelle édition, y trouveront une carte bien traduite et que je crois exacte.

Dans le cas où cette carte ne présenteroit pas tous les pays limitrophes de la Sibirie, dont il est parlé

dans ma traduction, on pourroit avoir recours à celles où ces pays sont tracés, et qu'on doit aux célèbres géographes Buache et Mentelle, membres aussi de l'Institut.

Je n'ai point observé dans mon texte, ni dans mes notes, la division de l'Empire de Russie en lieutenances, ou *namestnitchestva* (au singulier, *namestnitchestvo*). Cette division faite ou ébauchée sous l'impératrice Catherine II, a subi depuis, ou doit, à ce qu'on m'a dit, subir des changemens. Je n'ai point les données convenables pour en parler avec exactitude.

Assez d'autres sans moi s'approprieront, sur la Russie, qui devient chaque jour plus intéressante à connaître, ce que déjà quelques auteurs français ont publié; mais au moment où les communications lit-

téraires, interrompues depuis des années entre la France et la Russie, paraissent être à la veille de se rétablir, j'aime à croire que les écrivains français, qui peuvent consulter les livres russes, sentiront qu'il devient nécessaire de puiser aux véritables sources; et qu'il est tems de cesser des copies originairement insuffisantes, et qui, de tradition en tradition, finiroient par être infidelles.

P. S. J'avais terminé cette préface; mais quelques amis me conseillent de rendre compte des moyens que j'ai eus pour apprendre la langue russe, qu'aucun professeur n'enseigna peut-être jamais en France.

Le titre de l'ouvrage que je publie m'annonce déjà comme ayant dû

nécessairement séjourner en Russie: cependant, et malgré la répugnance que j'éprouve à parler de moi, je dirai qu'originaire du pays de Juliers, mais né en France, où j'ai reçu mon éducation, je passai en Russie assez jeune encore, pour étudier avec succès la langue de ce pays.

Mes progrès furent même favorisés, dans le cours des campagnes que j'ai faites sous les ordres du feldt-maréchal comte Riumianzov, contre les Turcs, par mes rapports journaliers avec les officiers de son armée, dont le langage avoit plus de correction et d'élégance.

Lorsque la paix fut rétablie, je quittai le service. J'épousai, à Moskou, dans le mois de septembre 1776, Elizabeth Abrahamovna (de la maison Volkonski). Je voyageai

avec elle : je parcourus plusieurs parties de l'Europe. Je me fixai en France; et j'achetai une propriété dans l'ancien Berry, où je réside depuis vingt ans.

Forcé, par des événemens, d'interrompre mes correspondances avec la Russie, je n'en ai pas moins cultivé la langue russe; et je la parlois, d'ailleurs, habituellement avec ma femme, qu'une mort soudaine a précipitée dans le tombeau, quand ses espérances les plus chères paraissoient devoir bientôt se réaliser : c'est-à-dire, quand nos relations avec sa patrie et sa famille touchoient au moment de reprendre enfin leur ancien cours.

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LES PRINCIPALES NATIONS

Etablies en Sibirie et dans les pays adjacens, lors de la Conquête des Russes.

Le nom de Sibirie, dans son acception la plus étendue. Limites entre l'Europe et l'Asie.

1. On entend aujourd'hui, sous le nom de Sibirie, tous les pays conquis par les Russes, depuis les Monts-Iughoriques (Riphées), jusqu'à la mer de Pengina et l'Océan Oriental; et depuis la Mer Glaciale jusqu'aux contrées appartenant aux Manjours (Mautchéoux),

aux Monughals, (1) aux Kalmaks (Calmouks) et aux Kirghizes.

---

(1) Les Kalmaks, autrement (*) les Kalmouiks (Calmouks, Calmouques), prennent le nom d'Elètes, d'Eleutes (Eleuths) ; on les appelle encore Eloutes. Kalmak est un surnom dérivé du mot kalpak, lequel signifie un bonnet.

(*) Nous avons écrit kalmouik, mais nous savons combien l'orthographe de la dernière syllabe de ce mot est insuffisante. Une seule lettre, placée entre les consonnes M et K, qui entrent dans la composition de cette syllabe, suffit, en russe, pour rendre le son, exprimé si imparfaitement par nos trois voyelles, *o-u-i* : cette lettre est le *Ierhy* ; c'est la pierre d'achoppement des étrangers qui parviennent à parler le mieux la langue russe. Au surplus, le *Ierhy* ne se prononce pas également bien chez tous les peuples de la domination russe. Les Oukraïniens, (Ukrainiens) par exemple, en font un *i*, et quoiqu'ils l'articulent comme il convient, avec aspiration, c'est d'une manière désagréable. Le *Ierhi*, qu'on prononce de même avec aspiration, est encore une lettre difficile à articuler pour tout autre qu'un Russe : j'ai vu, je ne sais où, que cette aspiration

Si l'on veut prendre les eaux pour limites entre l'Europe et l'Asie, ces deux grandes parties du monde seront divisées par le Don, (*a*) le Volgha, (*b*) la

est fort rapprochée de celle que les Grecs rendaient sensible, en prononçant la première syllabe du mot correspondant chez eux à notre mot rhéteur. Les Russes ont enfin la lettre *Ierh*; elle est muette, et se place à la fin des mots, alors elle tient lieu de l'*e* muet français.

Nous éviterons, autant qu'il nous sera possible, dans cette traduction, l'usage, ou du moins le retour fréquent de ceux des mots russes qui ne peuvent pas se figurer, et conséquemment s'articuler en français.

(*a*) Fleuve qui prend sa source dans le gouvernement de Novghorod, (Novogorod) et va se perdre dans la mer Caspienne, après un cours de plus de trois mille versters. On place une de ses soixante-dix embouchures sous le 46 d. 27 m. de lat. Nord.

(*b*) Rivière dont la source est dans la Permie, et qui, après avoir traversé plus de mille verstes de pays, se jette dans le Volgha, sous Boghorodskoé Celo.

Kama, (*c*) la Kolva et (*d*) la Petchora. Il ne restera sur cette ligne que deux espaces de terre, ou autrement (2) deux portages ; l'un séparant le Don du Volgha, sous (*e*) Tsaritsin, au point où l'empereur Pierre le Grand voulut faire ouvrir un canal qui devait unir ces deux fleuves, l'autre servant de barrière, au-dessus de (*f*) Tcherdin, entre la Kolva et la Petchora.

(*c*) Elle coule dans la Permie, se décharge dans la Vouichèra, qui tombe dans la Kama.

(*d*) Qui prend naissance dans le gouvernement d'Arhangel, et porte ses eaux à la mer Glaciale, vers les 70 d. de long. et 65 d. de l.

(2) On entend ici par le mot portage, traduction du mot *volok* des Russes, un espace fort peu considérable entre deux rivières. Les Russes sont dans l'usage de transporter par terre, d'une rivière à une autre rivière, leurs plus légères embarcations avec leur chargement, quand il n'y a pas d'autre moyen de communication entre ces rivières.

(*e*) Ville sur le Volgha, sous le 48e. d. 20 m. de lat.

(*f*) Ville de Permie, sur la Kolva.

Ces bornes fixées, les Monts-Iughoriques et toute la Sibirie feront partie de l'Asie.

Le nom de Sibirie, dans sa signification la plus resserrée.

2. Le nom de Sibirie, pris dans le sens le plus absolu, ne fut appliqué d'abord qu'aux régions (*g*) du Bas-Ob, conquises par les Russes sous le règne du Tsar Ioan-Vassiliévitch : le vrai nom est Sibir. Les Tatars (*h*) de l'Irtich, à qui ces pays furent enlevés par les Russes, ne le connaissoient pas ; et pendant que la nation conquérante désignoit par ce nom

(*g*) L'Ob est un fleuve qui sort du lac Télesnoé, (Teleskoé - Ozero) appelé en tatar Altin-Koul ; il entre dans la baie, à laquelle il donne son nom, (Obskaia-Ghouba) sous les 86e. d. de long. et 67e. de lat. La baie d'Ob est placée sous les 90e. d. de long. et 73e. d. 50 m. de lat. dans la mer Glaciale.

(*h*) L'Irtich vient du pays des Kalmaks-Dzonghars, et tombe dans l'Ob au 86e. d. de long. et 61e. de lat.

la capitale de Koutchoum-Kham, leur maître, ils lui donnoient le nom de d'Isker.

Mais la dénomination dont se servoient les Russes prévalut ; elle s'étendit à tous les états de Koutchoum-Khan, situés sur l'Irtich, (i) le Tobol, (k) la Toura; et l'on finit par l'appliquer à l'universalité des conquêtes faites par les Russes dans cette vaste partie de l'Asie.

Il est à croire que les souverains de la Russie prirent le titre de Tsars de Sibirie, (l) l'an du monde 7071, ou 1563 de l'ère chrétienne.

(i) Cette rivière prend sa source près du Iaïk, dans la step du Kirghizes-Kaïssaks, gouvernement d'Orenbourg, vers le 52e. d. de lat. : elle tombe dans l'Irtich, vis-à-vis la ville de Tobolsk, au 58e. d.

(k) Elle sort des montagnes de Verkhotourié, au 59e. d. de lat., et va se rendre dans le Tobol, sous le 57e. d. 30 m. de lat.

(l) L'église russo-grecque compte 5508 ans depuis la création du monde jusqu'à Jésus-Christ.

Origine du nom de Sibir. Opinion de Stralhenberg sur ce nom. Autre sentiment. Sibir ne doit point se prendre pour Séver. Les Russes n'ont pu confondre ces deux noms. Sibir vient des Permiens et des Zirianes.

3 Beaucoup de savans, tant russes qu'étrangers, ont inutilement tâché de découvrir l'étimologie du mot Sibir et sa signification. Un auteur, dont on a des notes manuscrites sur l'ouvrage de Stralhenberg, intitulé : *des Parties Septentrionale et Orientale de l'Europe et de l'Asie*, voit dans ce mot le nom de nombre tatar *bir*, un, qui, précédé de la syllabe *si*, exprime quelque chose de distingué, comme le premier, le principal.

C'est aux personnes qui savent le Tatar à juger du mérite de cette interprétation; mais nous avons observé déjà que le mot Sibir n'était pas connu des Tatars de l'Irtich, quand les Russes firent irrup-

tion chez eux ; et que ces tatars appeloient alors, du nôm d'Isker, la résidence de leur Khan.

D'autres écrivains font de Sibir une corruption du mot Séver, qui, en langue russe, signifie le Nord.

En supposant qu'on pût admettre une pareille idée, comment concevroit-on que la nation qui parle cette langue eût renoncé à une expression régulière pour en adopter une vicieuse ? En effet, Séver diffère beaucoup de Sibir, soit qu'on l'articule, soit qu'on l'écrive. D'ailleurs, pour que ce mot eût avec le premier un rapport d'identité, il faudroit que le peuple qu'on dit l'avoir imaginé pour son usage, se trouvât placé au midi de la contrée à laquelle on l'applique : or, cette position est propre aux Kirghizes, aux Kalmaks, et non pas aux Russes, à l'égard desquels la Sibirie est située au Levant.

Si les Russes avoient voulu attacher à cette région une dénomination indicative, par rapport à eux, d'une relation

de cette nature, ils ne l'auroient pas appelée septentrionale, mais bien plutôt orientale.

Ce qu'on peut dire de plus vraisemblable sur le mot Sibir, c'est qu'il vient des Permiens et des Ziriannes, ou que du moins on leur en doit la connoissance.

Les Permiens et les Zirianes avoient coutume, long-tems avant la conquête de la Sibirie par les Russes, de faire, pour des raisons de commerce, des voyages chez les peuplades sauvages, établies dans les parties inférieures de l'Ob. Ce furent eux qui transmirent en Russie le nom de Sibir, pris d'abord, comme on l'a vu, dans une acception très-limitée; ce furent eux aussi qui donnèrent à ce grand fleuve la dénomination d'Ob, au lieu de celle d'Oumar qu'il portoit; ce furent eux, enfin, qui influèrent également sur d'autres (3) dénominations

(3) Telle est celle d'Obdor, (Obdorie) contrée du Bas-Ob. Ob signifie, dit-on, grand-mère chez les Zirianes. Si l'on admet cette in-

minations connues dans le voisinage de ce fleuve et de la Sosva, lesquelles ont évidemment une origine ziriane.

Mesures prises par les Russes pour s'établir solidement en Sibirie. La population est peu nombreuse dans cette contrée. Description de la Sibirie.

4. Les Russes, devenus maîtres de là Sibirie, s'attachèrent à augmenter la population de ce pays, en y formant des colonies. Ils y construisirent des

---

terprétation, Ob sera moins le nom propre du fleuve appelé d'abord Oumar, qu'une qualification résultant d'une impression de reconnoissance ou d'amour, reçue à son sujet. C'est à-peu-près ainsi que l'on voit les Kosaks du Don appliquer avec complaisance à ce fleuve la dénomination de *Matouchka*, mère.

Ob, en langue persanne, signifie eau, et *dor*, porte, ou bien embouchure.

Nous demandons à présent comment des expressions persannes sont entrées dans le vocabulaire des Ziriaues.

bourgs, des villages, et pourvurent par des places fortes à la sûreté de ses habitans. Néanmoins cette contrée est encore bien déserte, et son étendue lui permettroit de nourrir quelques millions de familles de plus.

La Sibirie est située, en grande partie, sous la Zone Glaciale; mais elle jouit d'un air pur et sain. Ses peuples pourroient vivre jusqu'à l'âge le plus avancé, s'ils n'abrégeoient pas leurs jours par l'usage immodéré des liqueurs fortes.

Elle produit beaucoup de froment, d'orge, d'avoine, jusqu'au 60e. degré de lat. Nord; (*m*) le *Poud* de froment s'y donnoit, il n'y a pas fort longtems, (*n*) pour deux ou trois kopéeks

---

(*m*) Mesure de gravité, pesant quarante livres. La livre russe est moins forte que celle de Paris, c'est-à-dire, qu'elle n'est pas de seize onces : le poud équivaut à trente-trois de nos livres.

(*n*) Il y a cent kopéeks dans un rouble : le rouble vaut de quatre-vingt à quatre-vingt-dix sols tournois.

au plus ; et même de nos jours, où les denrées sont fort renchéries, on a vu, dans de bonnes années, une semblable quantité de blé ne s'y vendre que six ou huit de ces petites pièces de monnoie.

Les provinces les plus fertiles de la Sibirie, sont celles (*o*) de Tobolsk, (*p*) de Tomsk, (*q*) de Iénisséisk, auxquels on peut joindre les cantons situés vers les sources de l'Ob, ainsi que ceux qui avoisinent à l'Orient et au Midi (*r*) le

(*o*) Capitale de la Sibirie, sur la rive gauche de l'Irtich, vis-à-vis l'embouchure du Tobol; elle est située au 85e. d. 56 m. 1/2 de long. et 58 d. 12 m. 1/2 de lat.

(*p*) Ville du gouvernement de Tabolsk, sur la rivière de Tom, qui se jette dans l'Ob. Tomsk est au 102e. d. 28 m. 1/2 de long. et 56 d. 30 m. de lat.

(*q*) Ville située sur le Iénisséi, fleuve auquel elle donne son nom. Sa longitude est 109 d. 38 m. 1/2; sa latitude, 58 d. 26 m. 2/3.

(*r*) Il a, du couchant au levant, cinq cents verstes, et du nord au midi, depuis vingt jusqu'à trente. La verste fait à-peu-près le quart de la lieue commune de France.

lac Baïkal, et quelques autres encore qui s'étendent dans ces directions, jusqu'à (s) Nertchinsk.

Les productions du jardinoge sont peu nombreuses dans ce pays : elles ne consistent guère qu'en choux, raiforts, navets, carottes et cornichons.

Plusieurs habitans du pays ont tenté d'ajouter à ces productions peu variées celles qu'on obtient dans les contrées voisines, par la culture des arbres à fruit. Jusqu'à présent ils n'ont pas réussi; mais à force de travail et de patience, on parviendra peut-être à vaincre l'aspérité du climat. Au reste les noix de Cèdre abondent en Sibirie. Les bois, aux environs (t) de Tiumen, donnent

(s) Ville frontière de la Sibérie, du côté de la Chine, gouvernement d'Irkoutsk, sur la Nertcha, qui se jette dans la Chilka, laquelle, après s'être jointe à l'Aughara, prend le nom d'*Amour*. Nertchinsk est sous le 57e. d. 56 m. de lat.

(t) Ville de la province de Tabolsk, sur la Toura.

une sorte de griotte, qui est recherchée. On en cueille aussi dans la province (*u*) de Iékaterinbourg, près de la rivière d'Isset. Il croît encore, sur les bords de l'Irtich, non loin du pays occupé par les Kalmaks, des amandiers, dont les fruits sont plus petits que les nôtres. Enfin le gouvernement (*v*) d'Irkoutsk fournit des pommes, qui ne sont pas plus grosses que des pois, et qui ont la forme et le goût de la pomme ordinaire.

La framboise et la fraise, au contraire, plus variées dans leurs espèces que ces différens fruits, croissent également bien dans cette immense ré-

(*u*) Cette ville donne son nom à la province, ainsi qu'au gouvernement dont elle est la capitale. Elle occupe le bord de la rivière d'Isset, qui prend sa source dans le même gouvernement, et se joint au Tobol, sous le 57e. d. 6 m. 1/2 de lat.

(*v*) Ville située sur l'Aughara, vis-à-vis la rivière d'Irkout, à 54 verstes du lac Baïkal, au 52e. d. 6 m. 1/2 lat. Nord.

gion, et ne le cèdent en rien à celles que produisent nos jardins d'Europe.

Les plantes médicinales, ainsi que les plantes herbacées et les racines qui servent en partie à la nourriture des sauvages du pays, s'y trouvent partout en abondance.

On n'y recueille point de miel.

La Sibirie est riche en fer et en cuivre rouge.

Il y a long-tems que les mines (*x*) d'Arghoun, qui donnent de l'argent, sont connues. Celles de même nature qu'on a découvertes à une époque récente, sur la frontière voisine du pays des Kalmaks, et qui portent le nom (*y*) de Kolivan, rapportent beaucoup d'avantage.

(*x*) Ville du gouvernement d'Irkoutsk, province de Nertchiusk, sur la Touzatka, à quatorze verstes de la rivière d'Arghoun, vers 50 d. 44 m. de lat. septentrionale.

(*y*) Cet établissement est dans les monts Altaïques, gouvernement de Sibirie, province de Kouznetsk, entre l'Irtich et l'Ob,

Les cornes de Mamant (Mamouth), sujet d'une éternelle dispute entre les naturalistes, qui les considèrent, les uns comme appartenant à la classe des fossiles, les autres comme étant les dépouilles d'un animal, sont un présent de la nature, (4) particulier à la Sibirie.

---

et sur la petite rivière de Bèla, qui porte ses eaux à celle de Tcharchich, laquelle aboutit à l'Ob. La latitude de Kalivan est 51 deg. 19 m. 1/3.

(4) Ces cornes n'appartiennent pas tellement à la Sibirie, qu'il ne s'en rencontre quelquefois en d'autres parties du monde. Le père *Calme* parle, au second volume de la relation de son voyage dans l'Amérique septentrionale, de restes semblables d'un animal d'une grandeur extraordinaire qu'il nomme moozéder, et dit qu'on en voit beaucoup aussi dans le pays où il a voyagé.

Il prétend même qu'il s'en trouve en Irlande.

Quant aux animaux dont les cornes attestent l'existence en ces lieux divers, à des époques éloignées de celles où nous vivons,

Cette contrée renferme dans ses forêts une quantité de bêtes fauves, parmi

---

leur race est entièrement éteinte. Le père Calme les présente comme une espèce de bufles beaucoup plus grosse que l'espèce ordinaire.

Dans le grand nombre d'interprétations hasardées dont est rempli le livre de Stralhenberg, intitulé : *Des parties septentrionale et orientale de l'Europe et de l'Asie*, on trouve par fois d'heureux aperçus, et son opinion sur le mot de mamout, qu'il fait dériver de celui de béghémot (béhémot), nous paroît bien établie.

Il pense que les Arabes, quand ils se transportèrent en Tatarie, considérant les énormes dépouilles de cet animal inconnu, ne crurent pas le pouvoir mieux désigner que par le mot de méghémot (méhémot), qui passa dans le pays pour le véritable nom de cet animal, et y fut reçu avec la prononciation, un peu altérée, de mémot, dont les Russes firent ensuite mamout, en la modifiant encore.

Il poursuit et soutient que mamouth n'est pas d'origine sibirienne; il s'autorise sur ce que les Ostiaks de l'Ob donnent le nom de

lesquelles il en est qu'on ne trouve point ailleurs ; et ces animaux fournissent aux Sibiriens des moyens de subsistance, des vêtemens et des ressources pour un commerce lucratif. On peut surtout la regarder comme l'habitation exclusive du renard noir, (z) du sobol (la

---

kozar aux cornes de mamout, et les Tatars sibiriens celui de kir.

Les Arabes ont regardé le mamouth comme le plus grand des animaux; la vue des restes monstrueux de cet animal, et la remarque des Arabes (*) qu'il aimoit à vivre sur le bord des rivières et dans les parties marécageuses de la Sibirie, les ont induit à conclure que le mamouth est le béhémot.

On peut ajouter à ces observations qu'il y a beaucoup d'expressions arabes dans les langues qui se parlent en Tatarie et en Sibirie; telles sont les mots *bazar, arak, tarif, kaftan, ghouba, toulpa*, ect., etc. Le mot béhémot a donc pu être apporté dans ces pays, de même que les expressions qu'on vient de citer et une infinité d'autres.

(z) C'est par les Allemands que le mot

(*) Il est parlé du Béhémot dans le livre de Job, chap. XL, v. 10 et suivans.

martre-zibeline), de l'hermine et des quadrupèdes, qui donnent les plus belles fourrures.

Le castor, que les Russes apprirent à connaître pendant (*a*) leur expédition

---

de sobol a été changé en celui de zibel, dont les Français ont tiré l'adjectif sibeline. Ainsi, l'on a dit martre-zibeline. Nous préférons sobol, et conséquemment soboline. Nous croyons qu'il seroit superflu d'en dire la raison.

(*a*) Il s'agit ici d'une des deux expéditions faites au Kamtchatka, par ordre du gouvernement russe, en 1725 et 1733.

Le Kamtchatka est une presqu'île située à l'extrémité orientale de la Sibirie, et qui s'étend au loin dans l'océan Oriental. Les Russes en entendirent parler pour la première fois à Iakoutsk, en 1690. Ils y envoyèrent, six ans après, un parti composé de soixante-seize kozaks appartenant à la garnison de Iakoutsk, et conduit par un chef appelé Luc Morosko, fils de Simon.

Morosko se mit en campagne, et ne mena pas même sa troupe jusqu'au fleuve connu sous le même nom que la presqu'île.

au Kamtchatka et par leurs voyages dans l'Océan Oriental, est une source de ri-

L'année suivante, 1697, le commandant d'Anadirsk, Volodimir Atlassov, entreprit d'aller reconnaître ce pays, pénétra jusqu'au fleuve, dont Morosko n'avoit pu s'approcher, prit, au nom de la Russie, possession de ce fleuve, en plantant une croix sur l'un de ses bords, et tira un tribut des peuplades qu'il trouva établies dans le voisinage.

Après un espace de neuf ans, la presqu'île du Kamtchatka fut visitée jusqu'à son extrémité la plus méridionale.

Le fleuve de Kamtchatka se jette dans l'Océan oriental, sous le 57e. d. 1/2 de latit. Nord.

Il y a vers les sources de ce fleuve un volcan allumé, et le pays, dans cette région, est sujet à de violens tremblemens de terre.

On ne peut voyager au Kamtchatka durant l'été, que par eau ; ce pays n'offrant ni chevaux, ni bœufs, ni rennes. L'hiver, on attèle aux traîneaux des chiens qui, par l'espèce de service qu'on en tire, sont d'une très-grande utilité pour leurs maîtres, et forment leur principale richesse.

chesses plus précieuse encore. Sa peau se payait alors, par les Chinois, quarante, cinquante roubles, et même plus.

Les animaux domestiques, et surtout les chevaux, les boeufs, les vaches, réussissent très-bien en Sibirie, y multiplient beaucoup, et sont à bon marché.

Si l'on joint à cette grande variété d'animaux, la quantité presque incroyable de poissons que récèlent les nombreuses rivières et les fleuves de ce pays, on verra qu'il peut, aussi bien qu'aucun autre, procurer à l'homme de quoi subvenir abondamment à ses besoins.

Trois fleuves qui l'arrosent sont remarquables par le volume de leurs eaux

---

En effet, les Kamtchadales n'ont, pour se transporter d'un lieu à un autre dans la saison des froids, de ressource que celle qui leur est présentée par ces animaux.

Ce sont les Russes qui donnent aux peuples de la presqu'île dont nous parlons, le nom de Kamtchadales. Ces peuples prennent celui d'Itelmènes.

et la longueur de leurs cours : ce sont l'Ob, (b) le Iénisséi, (c) le Lena. Chacun de ces fleuves reçoit dans son sein une rivière immense, qui l'égale presque au point de sa jonction : celle qui se verse dans l'Ob est l'Irtich; celle qui aboutit au Iénisséi est (d) l'Anghara;

(b) C'est un fleuve qui divise la Sibirie en deux parties à-peu-près égales. Il est formé de la réunion des rivières d'Oulou-Kem et de Beï-Kem, sous le 51e. d. 30 m. de lat. Nord. Le Iénisséi s'élargit considérablement au 70e. d., même latit., baigne une quantité d'îles sur son passage, et finit par se jetter dans la mer Glaciale.

(c) Ce fleuve a sa source au Nord et près du lac Baïkal, sous les 124e. d. 30 m. de long. 52 d. 30 m. de latitude. Il se divise vers le 73e. d. de lat. en cinq branches, dont trois prennent leur direction au Couchant, et deux au Levant. Il se jette dans la mer Glaciale par autant d'embouchures. La plus orientale de ces embouchures est au 135e. d. de long. La plus occidentale est entre les 144 et les 140e d. de long.

(d) Cette rivière sort du lac Baïkal. Il y

celle qui va joindre le Lena est (*e*) l'Aldan.

La plupart des eaux de la Sibirie coulent vers la Mer Glaciale, où elles finissent par se précipiter.

Aucune des rivières de cette contrée n'incline vers le Midi, c'est-à-dire, du côté de la Mounghalie, de la Boukharie, de la Kalmakie et de la Tatarie ; au lieu qu'un grand nombre de celles qui prennent leur source dans ces régions, ont leur direction au Nord, en traversant la Sibirie.

Les rivières de ce pays et celles de la Russie sont tellement disposées pour favoriser la navigation, qu'on pourroit aller par eau, de St.-Petersbourg (*f*) à

à une autre Anghara, qui se jette au contraire dans ce lac.

(*e*) Rivière du gouvernement d'Irkoutsk. Son embouchure supérieure est sous le 63e. d. 24 m. de lat. Nord.

(*f*) Selenghinsk est une ville située sur la Selengha, rivière qui prend sa source

Sélenghinsk, s'il n'y avait pas sur la

---

dans le pays des Mounghals, devient navigable en approchant de la Sibirie, porte de gros bateaux depuis le port voisin de Kiakhta, et se jette dans le lac Baïkal par trois embouchures, dont celle du milieu est la plus profonde.

Les Russes construisirent Selenghnisk en 1666. Ce fut d'abord un simple ostrogh, qui prit, dix-neuf ans après l'époque de son établissement, le titre de ville, et devint le chef-lieu d'un grand district.

Le bourg de Kiakhta, sur la petite rivière de ce nom, avec laquelle la Selengha communique par l'Orkhon et la Boura, devroit fournir à Selenghuisk des moyens de s'enrichir, puisque ce bourg est le canton du commerce que font entr'eux les Russes et les Chinois ; cependant, il ne paraît pas que cette ville tire un grand avantage de son heureuse position.

Selenghiusk est sous les 124e. d. 12 m. 3/4 de long. et 51e. d. 7 m. de lat.

Voyez sur cette ville et la Selengha, les dernières pages de la *Notice historique sur les premières entreprises des Russes contre les Chinois*, *insérée* de notre aveu dans le

route deux portages : l'un entre (*g*) la Tchoussovaia et (*h*) le Taghil ; l'autre entre (*i*) la rivière de Ket et le Iénisséi. Le premier ne présente guère qu'une distance (*k*) de quatre verstes à parcourir ; le second en offre moins encore.

Une observation qui peut intéresser les naturalistes, c'est qu'on ne trouve point d'écrevisses dans les rivières de

---

12e. vol. de l'hist. de la Chine, publiée par Deshautesraies, professeur au collége de France pour les langues orientales.

(*g*) La Tchoussovaia prend sa source dans la province de Iékatérinbourg, et se jette dans la Kama, en Pelvonie.

(*h*) Rivière qui traverse une partie du gouvernement de Sibirie, et qui se décharge dans la Toura.

(*i*) C'est une des fortes rivières qui tombent dans l'Ob : elle donne son nom à un Ostrogh ou petite place fortifiée du district de Navim, province de Tobolsk, gouvernement de Sibirie.

(*k*) La verste fait à-peu-près le quart de la lieue commune de France.

la Sibirie, qui dirigent leur cours vers la Mer Glaciale, quoiqu'elles soient très-poissonneuses.

Peuples originaires de la Sibirie : leur religion ; leur éloignement pour l'agriculture. La chasse est la principale occupation des Sibiriens. Anciens peuples de la Sibirie ; nations indigènes qui subsistent encore dans cette contrée ; peuples qui l'avoisinent. Les Kara-Kitaïens.

5. Les peuples indigènes, dans les vastes pays de la Sibirie, sont pour la plupart idolâtres.

Comme ils appartiennent à des tribus qui n'ont pas une même origine, ils diffèrent entr'eux par les mœurs, le culte, le langage, la figure ; mais ils ont cela de commun, qu'ils ne s'adonnent point à la culture de la terre, si l'on excepte les familles devenues chrétiennes, et aussi quelques familles tatares.

Peu de Sibiriens élèvent des bestiaux ; la chasse des animaux, dont la fourrure est précieuse, fait la principale occupation de tous les autres.

Ce genre d'industrie offriroit, encore aujourd'hui, d'abondantes ressources, si dès leur entrée en Sibirie, (5) les chasseurs russes avaient pris les précautions convenables pour prévenir la destruction de ces animaux, ou leur migration dans les pays voisins.

Entre les peuples qui habitèrent anciennement la Sibirie, ou qui eurent de grands intérêts à démêler dans cette contrée, on distingue les Kara-Kitaïens et les Kirghizes.

Ces derniers opposèrent une grande résistance aux Russes, et les efforts qu'ils firent long-tems pour se maintenir dans la possession de leur terre natale, ont laissé parmi leurs vainqueurs de cruels souvenirs.

---

(5) En russe, *promonichlennié*. Ce sont des gens qui se réunissent par bandes, et vont à la poursuite des bêtes fauves.

Les Nations Sibiriennes, qui n'ont pas été obligées de se déplacer, sont principalement les Bouriates, les Télébutes, les Tounghousses, les Samoïades, les Ostiaks et les Tatars : mais ces nations n'ont conservé cet avantage qu'en se soumettant aux armes des Russes.

Deux peuples bordent les frontières de la Sibirie du côté du Midi ; savoir : les Moünghals et les Kalmaks.

Nous commencerons par entretenir le lecteur des Kara-Kitaïens. Ils ne doivent pas, rigoureusement, être rangés parmi les anciens habitans de la Sibirie ; mais ils ont eu avec ces anciens habitans de tels rapports, qu'on ne peut se dispenser de les faire connaître.

Nous passerons successivement aux autres nations qui viennent d'être nommées, et nous nous conformerons à l'ordre qu'indiquera la position des lieux occupés par chacune d'elles.

Tradition des Tatares sur les Chinois.

6. Les Tatares ont sur les Chinois une tradition singulière. Ils prétendent qu'ils habitèrent anciennement les bords de l'Irtich, vers sa source; mais que, pieusement effrayés du bruit que le vent occasionnoit dans les forêts, regardées par eux comme les retraites sacrées du destin, ils s'éloignèrent de ce séjour d'alarme.

On observe, d'abord, que ces peuplades craintives n'étoient pas véritablement chinoises, mais qu'elles tiroient leur origine des Kara-Kitaïens, qui sont fort connues dans les chroniques orientales; et l'on ajoutera, quoique surabondamment peut-être, qu'il répugne d'admettre avec les Tatares toutes les merveilleuses circonstances mêlées par eux aux faits historiques dont ils conservent la mémoire.

Au surplus, cet amour des choses extraordinaires leur est commun avec les peuples à demi-civilisés, qui croiroient les premiers tems de leur histoire dénués

entre les royaumes de Kachkar (Kaschkar) et de Koréi (Corée), ainsi que de plusieurs provinces du Nord de la Chine, et fonda la dynastie de Léao (b), dont le règne dura jusqu'en 1114.

A cette époque une autre horde, appelée Nioutché (Niutché), quittant aussi le pays qu'elle habitait au-dessus de la Corée, vint occuper la place des Kitans après les avoir chassés, et forma la domination connue (6) sous le nom de Kin (c).

Établissement des Kitans à l'Occident de la Chine. Glaour-Khan dernier souverain des Kitans Occidentaux.

9. Le chef de la dynastie de Léao, qui s'appeloit Iéloutache, obligé de se

---

(b) Le père Gaubil, histoire de l'Empire des Mogols, page 13, note (3).

(c) *Idem*, page 87.

(6) Kin, en langue chinoise, veut dire de l'or : les Mogols et les Tatars nomment ce métal alta ou altin. C'est de-là que provient

retirer, dirigea ses pas vers l'Occident, s'empara d'une partie des contrées qu'il traversa, étendit ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne, et fut proclamé roi par ses sujets.

Ce prince ayant établi en 1124 sa résidence à l'Orient de Kachkar, dans un lieu que les annales chinoises désignent par le nom (7) de Ouze-Ouael-Tou, institua un nouvel empire de Kitan, ou des Kitans, dont les peuples reçurent le nom d'occidentaux, par opposition avec les orientaux, c'est-à-dire, avec ceux qui étoient restés dans le Léartourg, (d) sous le joug des Kins.

---

la dénomination d'Altin-Khan, sous laquelle on voit figurer, dans l'histoire d'Aboulghaz-Khan, le chef de la dynastie mogoli-chinoise.

(7) Ouaelton est l'expression mounghale *ortou*, et correspond aux mots tatars *ouloua*, *qurghou*, qui signifient un district, un canton, etc.

(d) Histoire des Mogols, page 127, note 2 et page 35, note 4.

Le dernier des chefs de cette dynastie fut ce Ghaour-Khan, (8) célèbre par les chroniques tatares, lequel reçut dans ses états Koutchlouk, prince des Naïmans, chassé des siens par Tchinghis-Khan, lui donna sa fille pour épouse, et fut détrôné par ce gendre ingrat.

Le nom de Kara-Kitaï imposé au pays conquis par les Kitans occidentaux.

10. Le pays conquis par les Kitans occidentaux, depuis le Tourfan et le Kachkar jusqu'à l'Ob, l'Irtich, (9) le Ghighon (Gihon), (10) et la Sighon (Sihon),

---

(8) Aboulghaz le nomme Kavar-Khan, c'est-à-dire, le grand-seigneur, le grand-souverain. Voy. l'hist. généalog. des Tatars, IIe. part., 11e. chap., p. 124. *Ghaour-Khan* signifie, en langue arabe et persanne, un prince infidelle.

(9) En arabe, Dzaïghoun, ci-devant Oxus; en tatar, Amou-Daria.

(10) L'ancien Axarte, qui s'appelle Sirt en langue tatare. La source de cette rivière est sous le 4e. d. 10 m. de lat. et le 36e. d. 30 m. de long., au Couchant de Pékin.

a porté le nom de Kara-Kitaï. La dernière partie de ce nom rappelle celui des maîtres qu'il avoit alors, et la première lui fut appliquée, non pas à raison de la couleur de ses habitans; mais à cause (11) d'un certain tribu levé par les Ki-

---

(11) Les peuples de l'Asie donnent souvent aux noms des couleurs une signification particulière; c'est pour cette raison que les Teléoutes sont appelés Kalmaks blancs par les Russes en Sibirie, et qu'au contraire les Ouïriates ou les Eloutes, portent le nom de Kalmaks-noirs. C'est encore ce motif qui fit distinguer anciennement la Russie elle-même en Russie noire, blanche et rouge: le souverain de ce pays reçoit actuellement, dans quelques circonstances, le titre de Tsar-blanc: c'est en usant également d'une expression symbolique, qu'on a donné la qualification d'Altan-Khan (Khan-d'or) à chaque empereur chinois de la dynastie des Kins.

La horde du célèbre Batii (Bakhtou-Khan), établie sur le Volgha, se nommoit la Horde-d'or : le premier des mois chez les Kalmaks s'appelle blanc, ce qui signifie le mois de la joie. On connaît enfin les

graphes, qui en abusoient, faute d'en connaître (12) la véritable détermination.

Continuation du même sujet.

12. Les explications que nous venons de donner peuvent suffire; mais si quelques lecteurs n'en étoient point satisfaits, ils pourroient parcourir l'histoire généalogique des Tatars, composée par Aboul-ghaz-Khan, et celle de l'empire des Mogols faite par le père Gaubil. Nous avertissons, toutefois, qu'on en retireroit peu de fruit.

En confrontant ces auteurs, on verroit que le premier fait Glaour-Khan, tantôt roi du Kara-Kitaï, tantôt souverain du

---

(12) Selon le colonel d'artillerie Gherber, ou Herber, il se trouve encore aux environs de la mer Caspienne, vers le Couchant, des familles de Khaïtaks, ou de Kara-Khaïtaks. Ces familles descendent-elles des Kitans, ou Kara-Kitaïens, qui viennent de fixer notre attention, et comment se sont-elles établies dans ces lieux? C'est un problême qui ne peut guère se résoudre.

Tourquestan (Turquestan), et qu'au contraire le second, quand il traite de l'histoire de la Chine, donne à ce prince les Kitans occidentaux pour sujets.

Nous observons que lorsqu'ils s'accordent à rapporter les mêmes faits, ils les attribuent, l'un aux Kitans, l'autre aux Kara-Kitaïens (g).

Remarque sur une erreur d'Aboulsghaz-Kan, relative au nom de Kara-Kitaï.

13. Il convient cependant ici de s'arrêter sur un passage où l'auteur de l'histoire généalogique des Tatars ne place pas convenablement le nom de Kara-Kitaï.

Il dit (h) qu'Altan-Khan, fuyant devant son ennemi, fit, pour une faute légère, trancher la tête à quelques seigneurs

(g) Histoire généalogique des Tatars, première partie, chap. 7. pag. 204, chap. 9; et l'histoire de l'empire des Mogols, pag. 12 et pag. 13.

(h) Troisième partie, chap. 10, pag. 223.

Kara-Kitaïens. Aboul-ghaz ne spécifie pas cette faute ; mais on voit aisément qu'il s'agit du fait rapporté par le père Gaubil dans son histoire des Mogols.

Gaubil raconte qu'Altan-Khan, après une bataille perdue, ordonna qu'on dépouillât de leurs cuirasses et de leurs lances, quelques guerriers attachés à ses armées ; (i) et que ces guerriers ne voulant pas les déposer, excitèrent une révolte contre lui.

La position (k) géographique du Kara-Kitaï ne permet pas de croire que ces guerriers fussent de ce pays ; et encore moins du pays d'Ava. On en sera convaincu par les détails qui vont suivre.

Suite du même sujet. Époque depuis laquelle le nom de Kitaï ou de Chine est en usage.

14. Pendant que les Kins régnoient au Nord de la Chine, les Kitans occidentaux

(i) Page 24.
(k) Nomb. 10.

ou les Kara-Kitaïens, gouvernés par des souverains particuliers, n'avoient aucun rapport de dépendance, ni d'intérêt avec ces usurpateurs.

Les guerriers cités par Aboul-Ghaz étoient proprement des Chinois, ou, si l'on veut, des Kitans; c'est-à-dire, de ces anciens habitans du Léaotong, forcés de subir le joug des Kins, et employés par la suite dans les armées que ces Kins opposèrent à Tchinghis-Khan; armées dans lesquelles la nation asservie surpassoit en nombre la dominante.

Or, comme les Kitans, accablés de mauvais traitemens par les Kins, montroient un mécontentement habituel qui devoit donner des doutes sur leur fidélité, les Kins de leur côté ne se fioient point à eux, et leur méfiance excitoit d'autant plus les Kitans à chercher l'occasion de briser leurs fers. (1) Ainsi l'auteur tatar a confondu les noms de Kara-Kitaï et de Kitaï.

(1) Voyez l'histoire de l'empire des Mogols, pages 15, 16 et suivantes.

Si l'on veut qu'il y ait eu deux Kara-Kitaï, un oriental formé de la partie septentrionale de la Chine, et un occidental; cette prétention sera détruite par l'usage où sont tout les peuples de l'Asie d'appeler du nom de Kitaï et non pas du nom de Kara-Kitaï la partie septentrionale de la Chine. C'est ce que témoigne Herbelot, (m) en disant que quelques écrivains divisent l'empire de la Chine en deux parties, qu'ils distinguent par les dénominations de Tchin (13) et de Kotan, ou de Méridionale et de Septentrionale.

Au reste, nous avons déjà fait connaître que la Chine n'eut pas le nom de Kitaï avant l'établissement de la dynastie de Léao par les Kitans : c'est incontestablement à eux qu'elle le doit.

(m) Au mot Katan.

(13) Il y a dans le royaume de Kachkar une province de Katan, qui tire son nom de ces mêmes Kitans, forcés d'abandonner leur pays aux Kins.

Méprise de l'auteur des notes sur l'histoire des Tatars pas Aboul-Ghaz-Khan.

15. Puisqu'il est prouvé que les prétendus Kara-Kitaïens, décapités par ordre d'Altan-Khan, étoient des Kitans, des Kitaïens, ou si l'on veut des Chinois, il semble inutile de faire voir qu'ils n'appartenoient pas au royaume d'Ava; mais l'assurance avec laquelle l'auteur des remarques sur l'ouvrage d'Aboul-Ghaz-Khan soutient ici l'affirmative, pourroit induire en erreur le lecteur peu instruit.

Nous disons donc que la puissance des Kins ne s'étendit pas jusque (n) sur le royaume d'Ava; car (14) le pays des Zonghs les en séparoit du côté du Midi, et les états de Ghi (Hia) du côté du Couchant.

(n) Voyez Gaubil, page 3, note (4).

(14) *Zoug* étāit la dynastie régnante dans la partie méridionale de la Chine du tems des Kins. Voy. l'hist. de l'Empire des Mogols, p. 15 *et suiv.*

Ghi est vraisemblablement le Taughout (Taugut), (15) en tout ou en partie. Le roi de ce pays, qui, du tems des Kins, étoit un prince indépendant, soutint à plusieurs reprises des guerres sanglantes contre eux (o).

---

(15) Le roi de Gia (Hia), dont le père Gaubil parle si souvent dans son histoire des Mogols, est celui-là même que Aboul-Ghaz présente comme lieutenant du roi de Tanghout (Tangut), et qu'il appelle *Chidourka*. Il faut observer ici que le nom de Tangut n'est cité par aucun auteur chinois, et qu'au contraire les écrivains étrangers ne font point mention du royaume de Ghia; néanmoins la guerre que Tchinghiz-Kham fit au roi de Ghia, n'est certainement pas autre que celle qu'il eut avec le lieutenant du roi de Tangut.
On voit ailleurs que Ietzina et Kantcheou sont des villes de ce pays. Voy. Hist. des Mogols, p. 46, et le Voyage de Marc-Paolo, liv. I, chap. 49 et 50.

(o) Gaubil, page 20 et suivantes, 26, 29.

Des Mounghals. Tableau en racourci de la vie de Tchinghis-Khan.

16. Les Mounghals tirent incontestablement leur origine de ces anciens Mogols, qui se rendirent fameux sous Tchinghis-Khan et sous ses descendans, par de grandes conquêtes faites en Asie et en Europe.

Tchinghis-Khan n'étoit pas d'abord un prince fort puissant. Fils d'un simple chef de horde mounghale, qui (p) avoit été obligé de se reconnaître tributaire des Kins, (q) la mort prématurée de son père l'avoit livré à toutes les sortes d'oppressions qui sont les suites ordinaires d'une foible minorité.

Il s'étoit vu délaissé par une grande partie de ses sujets (r) et forcé d'aller, en

(p) Le père Gaubil, histoire de Gengiskan, page 1.

(q) Le même, page 13 et suiv. p. 20 n. (2).

(r) Aboul-Ghaz, page 162 et suiv. p. 167.

abandonnant son pays, chercher un asile (16) auprès de Togroul, prince de la horde des Karaïtes (s).

Il sortit à l'âge de quarante ans de l'état de dépendance et d'obscurité auquel sa mauvaise fortune sembloit l'avoir condamné. Il commença par ranger sous son obéissance toutes les tribus de la nation Tourko-Tatare qui s'étoient efforcées, mais en vain, d'arrêter ses premières entreprises. Bientôt il tourna ses armes contre Altan-Khan, son suzerain, lui livra bataille, le vainquit. De nouvelles expéditions militaires furent toutes couronnées par la victoire. Enfin ce conquérant devint maître d'une très-grande

(16) Aboulghazkham, à la page 217, le nomme Taïrel, et le P. Gaubil, Toli. Ailleurs on l'appelle Ounk-Khan, parce que l'empereur de la Chine lui permit de prendre le titre de Ouang, prince, en reconnaissance d'un service important qu'il en avoit reçu. V. note (2).

(s) Gaubil, histoire des Mogols, p. 10 (4), et le voyage de Marc-Paul, liv. I, chap. 52, page 44.

partie de l'Asie, depuis les bords de l'Océan oriental, jusqu'au rivage occidental de la mer Caspienne.

Les Mounghals confondus avec les Tatars. Pourquoi?

17. Le nom de Mogol n'est pas aussi connu en Europe et dans les régions occidentales de l'Asie, que le nom de Tatar ; quoique Tchinghis-Khan fût chef de la nation mogole, et qu'il ait répandu le plus grand lustre sur cette nation, dont il a prodigieusement étendu la puissance.

Il n'y a pas long-tems que le nom de Tatar a prévalu entièrement sur celui de Mogol; mais dès l'établissemeet de l'empire fondé par Tchinghis-Khan, il étoit déjà connu et usité, malgré le déplaisir (t) que les Mogols ressentirent toujours à s'entendre appeler Tatars.

Peut-être les Chinois auront-ils donné lieu à cette dénomination, par l'habitude

(t) Rubriquis, chap. 18 à la fin, page 35, au milieu.

qu'ils avoient d'appliquer celle de Tatar (v) à tous les peuples dont la grande muraille les sépare, ou qui avoisinent leurs frontières.

En effet, les Mogols sont toujours (17) appelés Ta-dzi ou Ta-dzé, dans l'histoire de celle de leurs dynasties qui a régné sur la Chine (x).

Peut-être aussi que le nombre des vrais Tatars l'emportoit sur celui des Mogols (y) dans l'armée de Tchinghis-Khan. On dit du successeur de ce conquérant, le puissant Oghotai, (z) qu'il entretint plus

---

(v) Gaubil, histoire des Mogols, p. 2 (1).

(17) Rosso-Khin, interprète pour la langue chinoise, fait dériver le mot de *ta-dzi*, *tad-jé*; savoir, de *ta*, frapper, battre, fouler, pétrir, corroyer; et de *dzi*, peau préparée, corroyée; ainsi *ta-dzi*, *ta-dzé* signifie, selon lui, un corroyeur.

(x) Gaubil, p. 20 (1), 23 (1), 70 (1).

(y) Il est parlé plus au long de cette matière au nombre 79.

(z) Gaubil, histoire des Mogols, pag. 90, au commencement.

de quinze cents mille soldats : or, il paraît certain qu'il y avoit à peine un dixième de Mogols dans cette étonnante multitude de guerriers.

Pays qu'occupoient les anciens Mogols.

18. Les anciens Mogols habitoient à-peu-près les contrées qu'occupent les Mounghals d'aujourd'hui, particulièrement ceux qui portent le nom de Kalkatsks (Kalkas).

Rubriquis prétend que le pays originaire des Mogols, et ce qui est la même chose, le pays originaire de Tchinghis-Khan, s'appeloit (a) Maujéroulé, ou, comme il le dit ailleurs, (b) Onamjéroulé. Les savans qui ont commenté les écrits de ce voyageur, ont fait peu d'attention à ce mot de Maujéroulé, qui leur a paru ne renfermer aucune signification. Il semble néanmoins réunir les noms défigurés

(a) Chapitre 1, page 57.

(b) Chapitre 31, page 65.

de deux rivières, l'Onon et la Kourou-loun (Kerlon).

Quant au motif qui nous fait placer le berceau des anciens Mogols à-peu-près dans le territoire qu'occupent aujourd'hui les Kalkatsks, il trouve son fondement dans l'histoire de la dynastie mogole qui a régné à la Chine. Tchinghis-Khan, lui-même, naquit sur le bord de l'Onon : (c) c'est près de cette rivière, (d) de la rivière de Tola (e) et de celle de Kourouloun (f), qu'il faut chercher le théâtre de ses premières guerres avec les khans de son voisinage; et la ville de Gholin ou Golin, à laquelle on donne aussi le nom de Kara-Karom, étoit située dans ce pays, ou (18) au Midi de l'Orkhon.

(c) Gaubil, histoire des Mogols, p. 2 (1).

(d) Le même, p. 4.

(e) Page 4 et 10. Il l'appelle toujours Toula.

(f) Gaubil encore, pages 10 et 14. Il la nomme Kerlou.

(18) Gaubil dit, page 183, que le prince Siliki voyant le chef Peïan s'approcher, abandonna Gholin et repassa l'Orkhon.

Cette ville de Gholin est celle que Danville appelle Kara-Kouran, et qu'il dit être dans l'immense désert (19) de Ghobi (Kébé), presque sous le 44e. d. de lat. septentrionale.

Limites de l'ancienne Moughalie, inconnue du côté du Midi.

19. Les limites du pays héréditaire des anciens princes Mogols pourroient, en quelque sorte, et d'après ce qu'on vient de voir, se déterminer au Levant, au Nord, au Couchant; mais on n'en fixeroit pas les bornes méridionales avec précision.

Les Mogols possédoient une partie du désert de Kébé, d'où même ils sont originairement sortis, comme l'atteste l'histoire (g) qu'on vient de citer. On voit dans la même histoire que Tchinghis-Khan, ayant refusé au chef de la dynastie des

---

(19) En chinois, Cha-mo.

(g) Gaubil, pag. 51 et 124 (2).

Kins le tribut exigé par lui, et voulant décidément secouer le joug de son obéissance, quitta brusquement son pays, dirigea ses pas vers le Nord, et qu'il établit ses campemens (h) sur la rivière de Kerlon (Kourouloun); mais la nouvelle contrée occupée par lui, s'étendoit-elle jusqu'au désert de Kébé? Voilà où gît la difficulté.

Il est constant que Tchinghis, une fois armé contre son souverain, se fit jour dans ses états, franchit la grande muraille, et enleva dans le voisinage de cet immense boulevard, (20) les deux villes de Taïmongh et de Zouenghoa; ce qu'il n'auroit pu faire, s'il n'avoit pas commencé par se rendre maître des pays situés entre la step de Kébé (Kobi) et la grande muraille.

On sait, de plus, que ce conquérant (i)

(h) Le même, page 14.

(20) Voyez Gaubil, pag. 15, 16 *et suiv.* Taïmough est située dans la province de Chanzi; Zouenghoa, dans celle de Pet-chéli.

(i) Le même au même endroit.

divisa son armée en plusieurs corps, entra tout-à-coup en Chine par différens côtés, et par des lieux où certainement il n'y avoit point de Mogols.

La discussion dans laquelle nous venons d'entrer, et les faits que nous avons cru devoir rapporter à son appui, justifient entièrement notre opinion.

Au surplus, il ne peut être mis en doute qu'avant l'époque où les Mogols entreprirent la conquête de la Chine, ils n'eussent réuni sous leur empire toutes les tribus de la nation tatare; et l'on sait qu'ils ne furent troublés dans le cours de leur expédition par aucune de ces tribus.

Des Bouriates. Leur origine. Ils habitent autour du lac Baïkal. Ils y sont étrangers. Isle au milieu du lac Baïkal. Anecdote sur Tchinghis-Khan.

20. Les Bouriates tirent leur origine des anciens Mogols; ils forment une même famille avec les Mounghals d'au-

jourd'hui; tout porte du moins à le croire. Ces peuples sont voisins; ils parlent le même langage. Cependant les Bouriates disent qu'ils descendent des Kalmaks, et non (21) des Mounghals.

Selon eux, Elete et Bouriate étoient deux frères. Ces frères se brouillèrent pour une jument; et Bouriate, obligé de quitter son pays, emmena ses partisans avec lui.

Les Bouriates sont répandus maintenant autour du grand lac Baïkal et sur les bords de l'Anghara et du Lena; leurs établissemens s'étendent, du Couchant

(21) C'est un point qui ne souffre aucune difficulté : les Mounghals et les Kalmaks formèrent incontestablement, d'abord, une même nation. Leur identité primitive se prouve en partie par la ressemblance qu'on observe dans leur langage; en partie par un fait que voici : c'est qu'aujourd'hui même il y a en Mounghalie une tribu d'Ouïriates (Eletes ou Kalmaks), dont les missionnaires européens fixent la demeure proche le fleuve Ghoangho (Hoanho), au-dessus du pays d'Ortous ou d'Ortus.

au Levant, depuis (*o*) Oudinskii-Ostrogh jusqu'à Nertchinsk. Ceux d'entre ces peuples qui se trouvent au Nord du lac, habitent, contre la coutume de toutes les tribus kalmakes et mounghales, des huttes faites en bois, de forme hexagone, toutes construites sur le même modèle. Néanmoins, ils ont conservé avec ces tribus l'usage héréditaire de la cabane ambulante, couverte de grandes pièces de feûtre, qu'ils démontent à volonté et transportent avec eux dans leurs divers campemens. Cette coutume, qui caractérise un peuple nomade, doit les faire considérer comme étrangers dans ce canton.

Il y a au milieu du Baïkal une île appelée Orkon, et au centre de cette île une éminence, sur laquelle se voit, dit-on, un trépied soutenant une énorme chaudière; on infère, de cette particularité,

---

(*o*) Petite place du district de Krasnotavsk, sur le bord de l'Ouda, au 55e d. 20 m. lat. Nord.

que le célèbre Tchinghis - Khan pénétra jusqu'à cette île avec son armée victorieuse.

Nous savons déjà que Rubriquis a donné à ce conquérant (k) le nom de Forgeron.

Aboul-Ghaz-Khan avance que les Mogols, après avoir resté quatre cents ans dans l'oubli chez une nation étrangère, se firent connoître de nouveau par l'industrie qu'ils montrèrent en exploitant une riche mine de fer, renfermée dans une montagne. Il ajoute que cet événement donna lieu à l'institution d'une fête, où le Khan se fesoit apporter une barre de fer, rougie au feu, qu'il frappoit d'un marteau : cette action étoit successivement imitée par tous les chefs des tribus (l) moughales.

Si l'on rapproche ici le moine, voyageur du Khan, auteur de l'histoire généalogique des Tatars, on reconnoîtra

(k) Le même, chap. 19.

(l) Aboul-Ghaz, deuxième partie, ch. 5.

la véritable origine de la tradition qui donne pour père, à Tchinghis, un simple forgeron. C'est bien le cas de citer l'adage connu :

Non est de nihilo, quod publica fama susurrat,
Et partem veri, fabula semper habet.

Ce n'est jamais sans quelque cause que la renommée murmure ; et toujours dans la fable on trouve un fond de vérité.

La fête a existé; le reste est de pure imagination.

Pétis de la Croix explique très-bien ce point d'histoire, quand il dit que l'usage heureux, fait dans les montagnes d'Irghonékon, de l'art d'extraire le fer de la mine, occasionna chez les Mogols une fête, célébrée dès-lors tous les ans. (m) Mais ces montagnes se trouvent-elles dans les domaines du Kontaïcha des Eloutes? Nous n'en savons rien.

(m) Histoire de Tchinghis-Khan, liv. I, chap. 1, page 2.

Si l'on recueilloit les opinions des historiens, on se décideroit pour l'affirmative, et cependant aucun d'eux n'indique le lieu où ces montagnes sont placées.

Il nous semble, à nous, qu'il faudroit les chercher dans le voisinage de la rivière d'Arghoun où il y a des mines de fer. Nous ajoutons que le mot irghon signifie du cuivre, si ce n'est pas en langue mounghale, du moins c'est dans les dialectes en usage chez les Ziriens, les Permiens, les Votiaks et les Tchérémisses.

Des Kalmaks. Ouïriat est leur véritable nom.

21. Les Kalmaks ont pour véritable nom celui d'Ouïriates, sous lequel leurs ancêtres sont désignés (n) dans l'histoire d'Aboul-Ghazi-Khan, et que portent aujourd'hui quelques unes de leurs tribus, mêlées parmi les Tatars-Katchiniens (de Katcha) et Sagaïens (de Saghaï),

(n) Histoire de Tchinghis, deuxième partie, chap. 10, p. 112 et 158.

habitant (p) les steps de Krasnoïarsk et de Kouznetsk.

Les Kamaks se donnent le nom d'Ouiriates, en apportant (q) quelque diffé-

---

(p) On entend en Russie et en Sibirie, par le mot step, un terrein vague, d'une grande étendue, où les peuples adonnés à la vie pastorale peuvent habiter. Il faut attacher cette idée au mot désert, par lequel nous rendons souvent en français celui de step.

La ville de Krasnoïarsk est au 56e d. 10 m. de lat. près de la Katcha, rivière qui se jette dans le Iénisséi. La latit. de Kouznetsk est 53 d. 40 m. Cette ville occupe le bord de la rivière de Tom, vis-à-vis la Kondoma, qui grossit cette rivière de ses eaux.

(q) La différence, au contraire, paroît grande; mais comme il s'agit d'un fait positif, l'impossibilité même absolue d'en rendre raison, ne sauroit le détruire. Nous observerons seulement que cet exemple, où l'on voit des consonnes du même organe, et des voyelles substituées les unes aux autres, n'est rien moins qu'extraordinaire dans toutes les langues.

rence dans la manière de le prononcer; car c'est Eletes (Eleuths) qu'ils s'appellent, et ils sont ainsi nommés par les (22) missionnaires envoyés à la Chine.

Il ne doit naître aucune confusion dans l'esprit au sujet des dénominations qui distinguent les différentes divisions de cette grande famille; à savoir : Torgaout (Terghet), Dzonghar (Zengor), Khochot, etc., etc. Toutes ces branches sortent (23) d'une souche unique, et leur nom commun est (24) Eleté ou Eloute (Eleuth).

Origine du nom de Kalmak. Rapport de ce nom avec le mot kalpak.

22. Le nom Kalmak vient du mot kalpak, par lequel on désigne, en lan-

---

(22) Ces missionnaires les nomment Elouths. Voy. du Halde, tom. IV, p. 46 et suiv.

(23) Aboutghaz le témoigne en parlant de la tribu appelée Torghaout, et de toutes les autres.

(24) C'est ce que dit, par exemple, le P. du

gue tatare, une espèce de bonnet, dont les Eloutes font usage. Ainsi le nom de Kalmak est un sobriquet donné à ces peuples par les Tatars, leurs voisins, qui sont mahométans, portent le tchelma ou le turban, et diffèrent absolument d'eux, non-seulement par leur religion, mais par le langage, les moeurs et les usages de la vie.

Ces Tatars ne laissent point échapper les occasions d'entreprendre sur les Kalmaks, et, par un juste retour, ils éprouvent souvent de leur part, soit dans les vives atteintes portées à leur liberté individuelle, soit par le pillage de leurs biens, les plus cruelles représailles.

L'exemple que nous venons de citer d'un nom imposé par malveillance, par dérision ou par quelqu'autre motif, n'est pas unique en Sibirie, et les Tatars ne sont point les seuls qui donnent à leurs voisins des surnoms qualificatifs. Rien

---

Halde, tom. IV, pag. 47, il nomme Eloutes-Lukski les Kalmaks-Terghetes ou Lukins.

n'est plus commun, en effet, que de voir les peuples de ce pays se désigner réciproquement par des dénominations de caprice, ou qui sont relatives à des qualités, à des défauts naturels; enfin à des marques extérieures, distinctives et frappantes.

C'est ainsi que les Koriaks, nation établie sur les bords du golphe de Pengina, appliquent aux Russes le nom de Milghétongh, c'est-à-dire, d'hommes de feu; aux Tchouktchis, celui de Maïnétough, ou d'hommes courageux; aux Kamtchadales, celui de Kouchatal, de gens qui demeurent (25) à l'extrémité de la terre.

Par la même raison, les Tatars mahométans, de la secte de Sounn, appelèrent les Tourkmans du nom de Kizil-Bachi (Têtes-Rouges), qu'ils étendirent ensuite à tous les Persans; en voici l'occasion :

(25) On voit par-là que les dénominations de Kamtchadale et de Kamtchatka viennent originairement des Koriaks.

Chéik-Zezi, le premier des princes qui, dans ces derniers tems, occupèrent le trône de Perse, et dont la race vient de s'éteindre, fut aidé, dans ses opérations militaires, par ces Tourkmans. Il voulut perpétuer le souvenir de leurs services, en même tems que celui de sa reconnoissance, et les autorisa à porter le bonnet rouge, modelé sur le sien, dont ils font usage depuis cette époque.

Enfin, on peut attribuer à l'une des causes indiquées ci-dessus, la coutume où sont les Tatars de Boukharie et de Khivie, d'appliquer la dénomination de Kara-Kalpaks (Bonnets-Noirs) aux Maukates, réunis sous une même croyance, et (26) la dénomination de Kara-Kalmaks (o) aux Mounghals, ainsi que le témoigne Enkinson.

Kara-Kalmak signifie Kalmak-noir.

---

(26) Peut-être que par le nom de Mounghals, Enkinson vouloit désigner les Kalmaks.

(o) Voyez l'hist. générale des voyages par mer et par terre, tom. 7, p. 533.

Les Ouïriates et les Mounghals sortent d'une même souche. Preuves tirées de leurs langues. Tableau de comparaison relatif à ces langues.

25. Si, conformément à l'opinion d'Aboul-Ghaz, on divise la nation tourque (turque) en deux peuples principaux, savoir; en Tatars et en Mogols, les Ouïriates appartiendront aux Mogols.

Ils sont voisins des Mounghals; ils ont avec eux des rapports d'analogie dans la figure, dans les usages de la vie privée, dans les mœurs, dans les coutumes, dans le langage, dans les principes religieux.

Mais si l'on remarque entr'eux d'assez grands rapports, lorsqu'on les considère en particulier, il n'en est pas de même quand on les examine comme corps de nation; on s'apperçoit alors qu'ils ont des opinions, des vues politiques differentes, naturellement déterminées pár leurs positions respectives, leurs relations diver-

ses et les intérêts variés qui doivent en résulter.

L'examen de l'un des rapports dont nous venons de parler, c'est-à-dire, de celui qui dérive du langage, fera juger que les Mounghals, les Bouriates et les Kalmaks composent trois parties d'une même famille : c'est l'objet du tableau qui suit.

RUSSE.-FRANÇ.	MOUNGHAL.	BOURIATE.	KALMAK.
Bogh. —Dieu.	Bourkhan . .	Bourkhan . .	Boukhan-At-Zaïci, c'est-à-dire, le Créateur.
1.	Néghé. . . .	Néghé. . . .	Néghé.
2.	Khoiar. . . .	Koïr	Khoïur.
3.	Ghourba. . .	Ghourban . .	Ghourba.
4.	Diurba. . . .	Derbin. . . .	Derbé.
5.	Tabou. . . .	Taboun . . .	Tabou.
6.	Dzourgha . .	Djerghon . .	Séourgha.
7.	Dol.	Dolon	Dolo.
8.	Naïama . . .	Naïma	Naïma.
9.	Iussou	Iighoun . . .	Iéssou.
10.	Arban	Arban	Arba.
100.	Dzo	Dzon.	Dzo.
1000.	Mingha . . .	Minghan. . .	Minghan.

Anciens établissemens de Ouïriates, près de huit rivières. Le fleuve Ikar ou Ikran-Mouran, est-il l'Onon, ou, autrement nommé, l'Amour?

24. L'ancien pays des Ouïriates étoit avoisiné par huit rivières, qui, selon Aboul-Ghaz-Khan, (p) prennent naissance dans les parties Orientales de la Mounghalie, et vont toutes se perdre dans le fleuve Ikar-Mouran ou (27) Ikran-Mouran.

On pourroit supposer au premier aperçu, que l'Ikar est le fleuve que les Russes appèlent Onon à sa source, Chilka vers le milieu de son cours, Amour un peu plus bas et jusqu'à son embouchure. Il n'y auroit pas même un grand effort à faire pour établir cette opinion, l'ouvrage d'Aboul-Ghaz à la main. En effet, si les huit rivières dont parle ce Khan sortent

(p) Page. 113.

(27) Mouran, en langue mounghale, signifie une grande rivière, un fleuve.

des régions orientales de la Mounghalie, on devra penser que l'Ikran qui les reçoit traverse ce pays, et même cela paraîtra certain.

Lorsqu'on voit ensuite Aboul-Ghazi-Khan (q) ajouter que l'Ikran aboutit à l'Océan, et qu'on remarque qu'il n'y a point de rivière ni de fleuve en Mounghalie qui se décharge dans la mer, si ce n'est l'Onon; alors on se croit entièrement fondé à conclure que l'Ikar est véritablement l'Onon.

Ce raisonnement se fortifie même encore par un autre passage d'Aboul-Ghazi, où l'on voit (r) qu'une partie de la nation tatare alla chercher un asyle sur les bords de l'Ikran.

Cependant il semble que ces Tatars se fixèrent dans le voisinage de l'Onon; car lorsqu'ils secouèrent le joug du Khan de la dynastie des Kins ou d'Altan-Khan, comme disent plusieurs écrivains, les

(q) Page 106.

(r) Page 105.

alliés de ce prince, appelés contr'eux au secours de l'armée mounghale, eurent l'Onon pour point de ralliement; et ce fut sur ces bords que les Tatars succombèrent (s).

Mais nous ferons voir (t) que les Tatars n'habitèrent pas tous la même contrée; que certains de leurs tribus allèrent s'établir aux environs de l'Onon, tandis que d'autres gagnèrent le haut du Ghoangh-Gho ou se dispersèrent en différens pays.

Il est conséquemment impossible, si l'on s'en tient à ce qui vient d'être exposé, de déterminer lequel, de l'Onon ou du Ghoangh-Gho est véritablement l'Ikran.

L'observation faite sur les Tatars peut également s'appliquer aux Mogols qui habitèrent en-deçà et au-delà de l'immense désert de sable, appelé Kébé ou Hobi. On peut juger, d'après la connaissance des divers pays successivement oc-

---

(s) Gaubil, hist. de l'empire des Mogols, page 4.

(t) Nombre 77.

cupés par eux, qu'ils se sont rapprochés, les uns du fleuve d'Onon, les autres de la grande muraille et des parties supérieures du Ghoangh-Gho, où plusieurs se sont maintenus jusqu'à présent.

Noms divers du fleuve Amour. Erreur occasionnée par les noms de Seghalin Oula, l'un de ceux qu'il porte. L'Ikar-Mouran, ou l'Ikran-Mouran et le Kara-Mouran pris pour le fleuve Amour. Identité reconnue entre l'Ikar ou l'Ikran-Mouran et le Kara-Mouran. Le Kara-Mouran ne peut-être le fleuve Amour. Kara-Mouran et Ghoangh-Gho sont deux noms du même fleuve.

25. L'Onon porte différens noms, eu égard aux peuples qui vivent sur ses bords, ou qui prétendent avoir des droits de souveraineté sur les pays qu'il traverse. Par exemple, il reçoit des Russes le nom d'Amour, des Tounghousses celui de Chilkir, des Chinois le nom de Ghélon-

Kiangh ou du Dragon noir, des Maujours (Mautchéoux) celui de Seghalin-Oula, Rivière-noire (Fleuve-noir).

Cette dernière dénomination a peut-être induit plusieurs écrivains à penser que l'Ikar ou l'Ikran-Mouran du Tatar Aboul-Ghaz, et le Kara-Mouran du vénitien Marc-Paul, sont l'Amour.

Nous voulons bien que l'Ikar ou l'Ikran-Mouran du prince tatar, et le Kara-Mouran du voyageur italien puissent indifféremment se prendre l'un pour l'autre ; mais nous ne saurions admettre aucune identité entre le Kara-Mouran et l'Amour. En effet, Marc-Paul donne sur le Kara-Mouran des détails qui ne conviennent point au fleuve Amour. Il le représente, par exemple, comme baignant les murs de plusieurs villes très-commerçantes, et finissant par offrir à son embouchure une retraite pour la flotte du grand khan, ou empereur de la Chine, laquelle consiste, selon lui, en 15,000 bâtimens. (v) On ne peut attribuer rien

(v) Liv. II, chap. 3 et 52.

de pareil au fleuve Amour. Il ne passe au pied d'aucune ville riche, et ne présente point d'asile aux flottes chinoises. La description de Marc-Paul s'appliqueroit mieux au Ghoangh-Gho. Encore faudroit-il en écarter une choquante exagération.

Nous regardons comme entièrement inutiles tous les essais qu'on pourroit faire à la suite d'Aboul-Ghaz-Khan, d'après la marche indiquée dans le nombre précédent, pour trouver le fleuve Amour où cet écrivain le place ; et même, si quelqu'un de nos lecteurs inclinoit à supposer avec nous que Marc-Paul aura légèrement mêlé l'erreur avec la vérité, et à croire qu'on ne sauroit passer sans examen à cet auteur tout ce qu'il rapporte du Kara-Mouran, nous prendrions Aboulghaz de nouveau, et nous l'opposerions à lui-même (x) dans un passage de son histoire, où il raconte, que Oughodaï, fils et successeur de Tchinghis,

(x) Gaubil, page 357.

Khan, ayant fait une irruption dans le Kitaï, y mit le siége devant une ville située sur le Kara-Mouran. Or le Kitaï est la partie septentrionale de l'empire de la Chine; et dès-lors le Kara-Mouran, cité par l'auteur de l'histoire généalogique des Tatars, devient le Ghoangh-Gho: conséquence naturelle, appuyée sur la connaissance qu'on a des guerres de Oughodaï-Khan, qui n'eurent pour théâtre que le Nord de la Chine.

Pourquoi Aboul-Ghaz-Khan donne au Kara-Mouran le nom, tantôt d'Ikar-Mouran, tantôt d'Ikran-Mouran. Le Kara-Mouran de Marc-Paul est le Ghoangh-Gho des Chinois. Kara-Mouran est le nom Mounghal de ce fleuve.

26. Il est vrai qu'on pourroit demander pourquoi l'Ikar ou l'Ikran-Mouran, et le Kara-Mouran étant un même fleuve, Aboul-Ghaz le présente sous deux dénominations différentes.

La réponse à cette difficulté, est que l'historien des Tatars a puisé en diverses sources.

En effet, il a consulté les écrits des Persans et ceux des Mogols. Dès-lors il a dû trouver les mêmes choses désignées par des noms particuliers aux langues persanne et mogole : mais ces noms se sont confondus dans son esprit; et quand il a voulu les employer, il ne l'a pas toujours fait d'une manière exacte, et même il s'est quelquefois mépris.

On ne sera pas étonné de voir deux nations appeler un fleuve de deux noms différens, sur-tout si l'on considère que souvent le même peuple employe deux noms propres pour désigner un même objet.

Nous ne chercherons point à donner des preuves générales de cette vérité ; nous citerons seulement la coutume des Chinois qui, en certaines circonstances, et à l'occasion des révolutions et autres changemens politiques arrivés chez eux, ne manquent jamais d'imposer de nou-

velles dénominations à leurs villes, à leurs provinces, etc. Il résulte même de cet usage, un tel embarras dans leurs annales, que le lecteur le plus attentif ne pourroit tirer de grandes lumières de ces monumens historiques, s'il n'avoit continuellement sous les yeux une nomenclature exacte et appropriée à son besoin.

Qu'on lise seulement l'histoire des Mogols du P. Gaubil, on ne tardera pas à se convaincre de la justesse de notre observation.

Mais revenons au Kara-Mouran de Marc-Paul. Que ce fleuve soit le Ghoangh-Gho, c'est un fait qui ne demande plus d'éclaircissement : nous le regardons comme suffisamment établi. Le jésuite Gaubil, homme savant, qui connaissoit la Chine comme sa patrie, et dont le témoignage mérite plus de confiance que celui d'aucun des écrivains qui l'ont précédé, dit (y) à trois reprises différentes,

(y) Page 60 (1), page 239 à la note, page 256.

en termes clairs, que le Kara-Mouran, rappelé souvent dans son histoire, est le Ghoangh-Gho des Chinois. D'ailleurs, les deux noms rapportés ici présentent la même idée; celle d'une rivière ou d'un fleuve, dont les eaux sont troubles. L'un réveille cette idée en langue mounghale, l'autre en langue chinoise; et pour peu qu'on ait de légères notions sur la Chine, on sait que c'est ainsi que le Ghoangh-Gho peut être caractérisé.

Concluons, que si l'Ikar-Mouran et le Kara-Mouran sont un même fleuve, l'Ikar-Mouran n'est pas l'Amour, mais le Ghoangh-Gho.

Il faut chercher l'ancienne patrie des Ouïriates sur le Ghoangh-Gho. Preuve qu'ils habitoient sur ce fleuve.

27. D'après la discussion qui précède, il faudra chercher l'ancienne patrie des Ouïriates sur le Ghoangh-Gho, et non pas sur l'Onon ou l'Amour. On trouvera que nos observations relatives au dernier

de ces fleuves sont également applicables au premier, et que même elles lui conviennent mieux.

D'abord, le Ghoangh-Gho se jette dans l'Océan, ainsi que l'Amour. Les huit rivières qui, selon Aboul-Ghaz, arrosent les contrées orientales de la Mounghalie, (z) ont elles-mêmes un assez long cours dirigé à l'Est de ce pays, puisqu'elles se perdent dans le Ghoangh-Gho. Et quant à l'établissemeut que, d'après le même historien, une partie de la nation tatare forma sur l'Ikran, ainsi qu'au rendez-vous assigné sur l'Onon par le Khan des Mogols à ses alliés, pour marcher de-là contre des sujets rebelles, (a) ces deux points d'histoire sont faciles à concilier. Il s'agit seulement de penser que les Tatars se séparèrent, et qu'ils formèrent deux colonies. Nous mettrons ailleurs cette vérité dans tout son jour, et la dif-

(z) Plus haut, nomb. 28.

(a) Aboul-Ghaz, page 105, et Gaubil p. 3 à la fin et 4 au commencement.

ficulté qui vient de nous arrêter sera tout-à-fait éclaircie.

Continuation du même sujet.

28. Nos conjectures sont justifiées par les nouvelles relations des missionnaires européens à la Chine, qui placent les Ouïriates sur le Ghoangh-Gho, au-dessus du pays d'Ortous. Ces relations annoncent les Ouïriates comme ayant formé une même nation avec les Éleutes, Életes, ou Kalmaks actuels. Elles rapportent qu'après s'en être séparés, les Kalmaks dirigèrent leurs pas vers le Couchant, et qu'ils s'y établirent.

Si la ressemblance qui se trouve dans les noms de ces peuples ne faisoit pas sur le lecteur la même impression que sur nous, et s'il étoit tenté d'attribuer à quelque autre nation ce qui nous paroît n'appartenir qu'aux Ouïriates, il changeroit vraisemblablement d'opinion, en voyant sur la carte de l'empire de la Chine, ces Ouïriates avoir à l'Orient un peuple de

leur race, c'est-à-dire, les Toumètes qui, selon Aboulghaz, (b) descendent réellement des Ouïriates, et tiennent conséquemment avec eux à une souche commune, laquelle est mogole.

Cette souche est néanmoins différente de celle des Mogols, demeurant au-delà du désert de sable, sur les rivières de Selengha, d'Orkhon, de Tola, de Kouroulboun, et connues sous la dénomination particulière de Kalkas (Kalka). Elle unit les Toumètes à des Mogols, établis entre le désert de sable et la grande muraille, le long des provinces de Chanzi et de Petcheli, appelées communément Mounghals ou Mounghals jaunes, (c) et composant, selon les missionnaires, une horde de quarante-neuf étendards, qui reconnaît l'empereur de la Chine pour son suzerain.

(b) Page 114.

(c) Duhalde, tom. 4, p. 71 et suivantes.

Les Dzonghars, peuple Kalmak. Le pays des Dzonghars. Les Dzonghars furent redoutés des Chinois. Ils ne sont plus à craindre.

29. On sait maintenant la véritable position de l'ancien pays des Ouïriates. Les Dzonghars (c'est-à-dire la branche de cette nation qui eut des princes indépendans) occupèrent, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, la région placée entre la Sibirie, les deux Boukharies et les monts Altaïques, (d) au-delà desquels habitoient les Moungals-Kalkas. Les Dzonghars possédoient cette région jusqu'à la rivière d'Ili, qui se perd sur les frontières (28) du Tourkestan, dans un lac situé au milieu de ces montagnes.

(d) Souciet, dans ses observations mathématiques, astronomiques, etc. t. I, p. 143.

(28) Voy. Aboul-Ghazi, pag. 85. Souciet place la partie occidentale des monts Altaïques sous le 46e. d. 20 m. de lat., et sous le 20e. d. 20 m. de long. au Couchant de Pe-kin;

Ils furent d'abord redoutés des Chinois; mais travaillés depuis 1757 par des dissentions intestines, égarés par la politique chinoise, et poussés hors de toute mesure, ils se sont détruits eux-mêmes, ou dispersés de manière qu'aujourd'hui leur pays est entièrement désert.

Il faut, en remontant à des époques antérieures à ces événemens, tâcher de déterminer celle où les Dzonghars passèrent des pays de la domination chinoise dans la step de Ghobi (Hobi ou Kébé), et dans la contrée baignée en partie par la rivière d'Ili.

Ce fut, selon toute apparence, lors de la fameuse révolution opérée par Tchin-Ghis-Khan, époque où les nations vain-

---

il met également au Couchant de cette capitale, sous les 40e. d. 5 m. de lat., et 37 d. 40 m. de long., le lac Palkazi, dans lequel la rivière d'Ili va, dit-on, se perdre. Voyez ses Observations Mathématiques, etc., t. I, pag. 142, édition de Paris, 1729.

(c) Duhalde, tom. 4, page 7, *et suiv.*

cües furent presque anéanties et firent place aux hordes conquérantes.

On trouve ce sentiment assez bien appuyé dans la neuvième partie de l'histoire d'Aboul-ghaz-Khan, où cet auteur fait mention des peuples établis en Mounghalie avant l'irruption de Tchinghis, et qui étoient de véritables Mounghals. Ces peuples déplacés refluèrent vers la mer Caspienne, ou vers les rivières d'Am et de Sirt, ou bien ils gâgnèrent le Kantchak, la Perse, le territoire de Baghdad, et d'autres contrées éloignées.

Le Kontaïcha et les autres chefs kalmaks sont issus de Tchinghis-Khan. Les Tatars mahométans leur contestent cet avantage : leur motif. Les titres des princes kalmaks sur ce point sont évidens. Les chefs Elouths descendent-ils également de Tamerlan?

3o. Le Kontaïcha, ou chef suprême des Kalmaks, et leurs autres chefs passent pour descendre de Tchinghis-Khan,

Kaldam, ou Bakhtou-Khan, le plus illustre de ces chefs, qui remporta de grands avantages sur les Mounghals, et qui finit par succomber (29) dans une grande bataille livrée à l'empereur de la Chine, se disoit issu de Tchinghis.

Les Tatars mahométans, dont la malveillance à l'égard des Kalmaks se manifeste par-tout, et jusque dans la substitution qu'ils se plaisent à faire de la qualification injurieuse, *Kalmak*, au nom propre *Eloute*, voudroient bien transporter à leurs Khans l'honneur réclamé par les chefs Eloutes, de remonter à Tchinghis; mais cette prétention ne paraît pas fondée. Les titres des chefs ou Taïchas Kalmaks, semblent incontestables, et nous les établissons de la manière qui suit.

---

(29) Voyez les renseignemens sur la Boukharie, publiés par Danville, à la tête de son atlas de l'empire chinois, chap. IV, pag. 10, au commencement. Le père Duhalde donne toujours à ce Bakhtou-Khan le nom de Kaldan.

On voit dans les annales de la Chine, que Manghko (Mangko), fils de Toli, sut, par adresse et par force, s'emparer du souverain pouvoir sur les Mogols, contre les dernières dispositions connues d'Oghotaï-Khan. (f) Cette usurpation mécontenta les princes du sang de ce Khan. Ils s'armèrent contre l'ennemi commun, et ne parvinrent point à lui ravir son pouvoir. Plusieurs d'entr'eux furent relégués dans la ville de Bichbaligh et sur les bords de l'Irtich.

Il faut distinguer parmi ces proscrits, Ghaïtou, petit-fils d'Oghotaï, qui se créa une souveraineté peu considérable, dans la contrée à laquelle la ville d'Almaligh donna son nom, s'attacha tous les Taïchas de son voisinage, dont quelques uns habitoient au Nord et au Couchant des monts Altaïques, et fut de cette manière en état de faire, pendant

---

(f) Voyez Gaubil, histoire des Mogols, p. 98, 106, 112.

trente ans, la guerre (g) aux deux Khans de la Chine, Ghoupilaï et Timour.

Nous ne nous arrêterons pas à fixer la position géographique (30) des villes de Bichbaligh et d'Almaligh. Il suffira de dire que les princes exilés par Manghko, eurent ordre de se retirer dans le pays des Kalmaks Dzonghars, et que ces Kalmaks les aidèrent à combattre les Chinois.

(g) Le même, p. 112, 147, 230.

(30) Le père Gaubil prétend, dans son histoire de l'empire des Mogols, pag. 35 (1) et 129 (4), que Bichbaligh était au Nord du Tourfan, et qu'Almaligh avoit cette ville à l'Orient. Je pense que le pays qui porte aujourd'hui le nom de petite Boukharie, est celui qui renfermoit anciennement les villes de Kachkar et d'Almaligh.

Gaubil cite encore Almaligh comme une ville dont la plupart des habitans professoient le mahométisme. Cette croyance se répandit effectivement chez les peuples de la petite Boukharie, du Tourfan, du Khamil, même avant la conquête de Tchinghis-Khan. Elle n'a maintenant des sectateurs que dans la partie occidentale de ces contrées.

Si les princes Dzonghars ont droit de se considérer comme issus de Tchinghis-Khan, ce ne peut être qu'en attachant leur fil généalogique aux princes Oghotaïdes, bannis de leur pays par Manghko. Et quand le P. Gaubil, et d'après lui le P. Souciet, disent que les chefs des Maisons régnantes chez les Kalkatsks et chez les Eloutes, descendent, ceux-la de Tchinghis-Khan, ceux-ci de Tamerlan, (h) ils manifestent, par une assertion aussi peu réfléchie, qu'ils ne connaissent pas l'origine de Tamerlan.

Le Père Duhalde fait remonter celle de Kalda-Kontaïcha des Eloutes, (i) aux deux célèbres conquérans que nous venons de nommer; et dès-lors il leur en suppose une commune. Il a raison de penser ainsi; mais c'est dans ce sens, toutefois, que Tchinghis et Tamerlan

---

(h) Voyez les observations mathématiques, astronomiques, géographiques du P. Souciet, tom. 1, p. 146, édit. de Paris 1729.

(i) Tome 4, page

devront être considérés comme ayant eu (31) Toménagh-Khan pour premier auteur.

Religion des anciens Mounghals et Kalmaks. Trois systèmes religieux en Orient : le chamanisme, le bramisme, le lamisme. Le chamanisme, croyance très-ancienne. Le bramisme et le lamisme lui doivent leur existence. Ils l'ont remplacée dans l'Inde et ailleurs. Le mot Chaman ; sa signification.

31. Le chamanisme a fourni aux Kalmaks leur premier culte, qu'ils abandon-

---

(31) Ce prince avoit deux fils, Kil et Fadjouli. Aboulghaz les appelle Kaboul et Katsouli. Kil est un des ancêtres de Tchinghis-Khan. Tamerlan descendait de Fadjouli. Voy. Herbelot, bibliothèque orientale, à l'article Tchinghis-Khan. Voy. de même le Khan-Aboul-Ghaz, IIe. partie, page 152, et Ve. partie, p. 399.

On lit dans les Annales de la Chine, que Tamerlan épousa la fille du dernier khan,

nèrent ensuite, pour s'attacher au centre pratiqué par les peuples du Thibet; c'est-à-dire, au Dalai-Lamisme.

Les deux systêmes auxquels ces cultes appartiennent étant peu connus des Eu-

---

ou empereur de la dynastie mogoli-chinoise, appelé Chun-chi. Voy. Gaubil, page 271, note 1. Si ce fait est vrai, Chun-chi n'étoit plus sur le trône; et Tamerlan, qui n'avoit pas encore répandu la terreur de ses armes dans l'Orient, n'étoit alors qu'un khan ordinaire. On peut justifier cette idée, en rappelant: 1°. l'époque de la fuite de Chun-chi en Tatarie; (*) 2°. la durée du règne de Tamerlan; (**) 3°. l'année où ce prince termina sa vie. (***) Voy. Gaubil, p. 316, ainsi que Aboul-ghaz, pag. 406.

Il est possible, néanmoins, qu'après la mort de Chun-chi, Tamerlan ait réellement pris pour épouse la fille de cet empereur, afin d'avoir un droit à son riche héritage, et de pouvoir le disputer au fondateur de la dynastie-ming, qui s'en étoit saisi.

(*) L'an 1368 de l'ère chrétienne.

(**) 35 ans.

(***) L'an 1405 depuis Jésus-Christ.

ropéens, nous croyons convenable d'en parler avec quelque détail.

Le paganisme reconnaît trois branches en Orient. Il faut les bien distinguer. Ce sont le chamanisme, le braminisme, le lamisme. On ne peut, ce semble, refuser au chamanisme l'honneur d'avoir été la plus ancienne croyance qui se soit établie dans l'Inde. Strabon, Clément d'Alexandrie, Porphyre en font mention, et donnent à ceux qui la professoient de leur tems, le premier, le nom de Ghermans (Hermans); le second, celui de Sarmans; le troisième, le nom de Samanéens.

Les Chamans, ou les prêtres chamans, se livroient à la philosophie, et les bramines conviennent qu'ils leur sont redevables de toutes leurs sciences. Ils lisent même aujourd'hui le peu de livres qu'ils tiennent des Chamans, avec les dispositions dans lesquelles nous lisons les écrits des Grecs et des Latins. Mais les anciens brames, taxant les prêtres chamans d'idolâtrie, leur furent toujours contraires, et ne cessèrent de les poursuivre qu'après

les avoir éloignés. Ils n'y parvinrent pas tout-à-coup : ce ne fut, au contraire, qu'insensiblement ; mais enfin ils obtinrent un tel succès, que depuis six cents ans il n'y a plus de prêtres chamans en-deçà du Gange, (k) ni d'observateurs de leurs dogmes.

Les écrivains les mieux instruits des religions professées au-delà de ce fleuve célèbre, pensent qu'elles dérivent toutes du chamanisme, dont le lamisme tire en partie son origine.

Les anciens Chamans n'établissoient ni tems, ni lieu, ni mode, ni distinction d'individu, ni succession d'ordre dans la génération de leurs dieux. La théogonie des Lamistes apprend, au contraire, que par une mystérieuse opération faite dans la personne du grand Lama, une même divinité subsiste éternellement en ce pontife suprême ; mais sous différentes formes humaines qu'il revêt successivement.

(k) Voyez Petis Delacroix, histoire du christianisme dans l'Inde, liv. VI.

Le chamanisme a produit aussi les opinions et les pratiques superstitieuses qui constituent la religion des anciens Mounghals ; mais comme ces barbares ne faisaient point usage de l'écriture, ils n'eurent que la voie de la tradition pour transmettre à leur postérité les points de leur croyance.

C'est encore à cette croyance que se rapporte aujourd'hui celle des peuples idolâtres de la Sibirie, tels que les Bouriates, les Iakoutes et les Tatars, qui ne sont ni mahométans, ni chrétiens. Cependant, ces cultes n'ont entr'eux aucune analogie, et l'on y trouveroit même difficilement des indices qui pussent faire soupçonner la doctrine renfermée dans l'ancien chamanisme.

On voit également de nos jours le nom donné à cette religion, retracé par celui (32) de Sommonakodom, célèbre idole des Siamois et des Pégouans (Péguens),

---

(32) Le nom de Dieu s'exprime en langue tatare par le mot koutaï, ou ghoudaï, et

que révèrent d'autres peuples sous des dénominations peu différentes. Les Mounghals appellent cette idole Chichimouni, et les Kalmaks, auxquels Stralhenberg joint à cet égard, on ne sait pourquoi, les adorateurs de Brama, la nomment Chakamouna, ou Chak-Chimouna.

Cette dernière désignation paraît fort significative : elle nous aide à trouver la véritable idée qu'on doit se former (33) de ce fameux Chaka, ou Chékia (Xaka), nommé Fo, depuis son apothéose.

Le P. Gaubil déclare, dans son histoire des Mogols, qu'il ignore l'étymologie du mot Fo, nous ne la savons pas non plus avec certitude ; mais nous allons hasarder quelques conjectures à ce sujet.

---

par koda en persan : d'où il suit que le dieu Sommona - kodom est probablement le même que le dieu des Chamans.

(33) Il naquit 1017 ans avant Jesus-Christ.

Fo, nous semble être le Bed ou le Boudda (Budda) dont parle Saint-Jérôme. Bod, dit Danville, paraît exprimer en général la divinité, et Bod-Man ou Booumman, nom annexé au royaume de Thibet, signifie région divine. Selon nous, c'est par les Chinois que le B a été changé en F; car les Thibetans, ni les Mounghals n'ont cette dernière lettre dans leurs alphabets. Le mot Bod se montre aussi de diverses manières dans l'Inde et dans le Mogholistan. Paouti-Ziat, que rendent les mots de seigneur Paouti, passe encore pour une dénomination de l'idole Sommouk-Kodom. Be est le nom que donnent les Bouriates à leurs devins ou sacrificateurs; Boudda sert à exprimer, sur les bords du Gange, le jour correspondant au troisième de notre semaine. Boudda-Faran s'emploie également à cet usage dans le Samskret, ou Samscret; c'est-à-dire, dans la langue sacrée des Bramines, et les expressions de Boudda-Iédina, de Fan-Paout, de Bouda-Kiroumméi signifient la même chose chez les

peuples de l'île de Céilan, du royaume de Siam et du Malabar (1).

Tout ce qui précède tend à faire voir que Sommona-Kodon, Chighimouni, ou Chichimouni, Chakchimona, Chaka, Fo et Boudda, sont une même divinité, sous des désignations diverses.

On est d'autant mieux fondé à le penser, que les habitans de Lào, royaume dont l'école fameuse est une espèce d'université, où les prêtres Siamois vont puiser leur instruction, sont dans l'usage d'appeler indifféremment la principale idole de ce pays, soit Boudda, soit Sommona-Kodom, soit Chaka.

Il y a peut-être des peuples chez lesquels cette idole est connue sous d'autres noms. Le P. Gaubil dit qu'elle reçoit celui de La, dans le Thibet. S'il en est ainsi, on a, selon toutes les apparences, l'origine des dénominations de Lama et de Lao.

(1) Le même Pétis Delacroix, au même endroit.

Quant à la signification du mot Chaman, nous trouvons à ce sujet trois systêmes reçus parmi les savans. Thomas Hyde présente ce mot comme exprimant le sens de *respirant* et *d'expirant*, dans une langue qui nous est inconnue ; et cet ancien membre de l'académie de Saint-Pétersbourg s'applaudit beaucoup de cette explication.

Mais la Loubère, écrivain judicieux et savant très-éclairé, prétend que le mot Chaman est tiré de la langue balisse ou de l'idiôme dans lequel les livres sacrés des Siamois sont écrits, et qu'il signifie un solitaire.

Cette seconde interprétation nous paraît meilleure. Elle s'accorde très-bien avec Clément d'Alexandrie sur les Sarmans : « Ce sont, dit-il, des solitaires ;
» ils n'habitent ni dans les villes, ni
» même dans les maisons ; ils se revêtent
» d'écorces d'arbres, se nourrissent des
» productions spontanées de la terre,
» et ne boivent que de l'eau puisée dans
» le creux de leurs mains. »

Le même la Loubère donne une explication ingénieuse du mot Chaka. Il le fait venir de l'expression Tchaouka, mon seigneur, qui s'adresse ordinairement dans le royaume de Siam aux Talapoins, ou prêtres du pays.

La troisième opinion, dont nous avons à parler, est celle du D. Kempfer, qui prétend que Chaman signifie un homme exempt de passions (m).

Au reste, les dénominations de Chaman et de Talapoin renferment un même sens : la première appartient à la langue balisse ; la seconde est prise de celle qui se parle vulgairement dans les états de Siam.

Du lanisme. Notions obscures à son sujet.

32. Nous n'avons que des notions obscures et confuses sur le système religieux dominant dans le Thibet, ou, pour nous

(m) Histoire du Japon, tom. 1, p. 46, édit. d'Amsterdam 1732, in-16, grand papier.

expliquer mieux, sur le Dalaï-Lamisme ; et les missionnaires ne font que d'ébiter, ou répéter de nombreuses extravagances relatives à son origine et concernant ses dogmes.

Le moine Rubriquis paraît avoir eu quelque connaissance de ce système; (n) mais il parle aussi du fanatisme de certains chrétiens nestoriens, auxquels il donne pour chef spirituel un évêque siégeant (34) dans une ville de la Chine, nommée Séghin. Il fait mention d'un autre culte en usage chez des Idolâtres, (35) qu'il appelle Touïnians, et néglige

(n) Voyage de Rubriquis, chap. 26, 28.

(34) Voyez Rubriquis, chapitre 28, p. 60, chapitre 47, p. 125. Marc-Paul fait aussi mention d'une ville chinoise, qu'il appelle Zun-ghoui. Ghoui est la contrée chinoise Djou, dont Marc-Paul regarde les habitans comme des chrétiens remplis des idées de Nestorius.

(35) Le moine Rubriquis prend la dénomination de Touïnian pour celle d'une secte idolâtre. Voyez chapitre 48. Il dit au même

d'établir les différences qui peuvent exister dans ces pratiques religieuses.

Un autre moine, Carpin, qui fit avant lui un voyage chez la grande horde tatare, prend les Ouïghours pour des chrétiens livrés aux erreurs de Nestorius, (o) et le jésuite Gaubil, partageant son opinion, affirme (p) que (36) les Ouïghours sont des chrétiens.

---

chapitre, que les Touïnians sont entichés des erreurs de Manès. Les chrétiens orientaux désignent souvent cet hérésiarque par le nom d'al-tenaooui, et sa secte par celui d'altenaoouiia, expression qui signifie simplement la doctrine des deux principes. Voy. la Bibliothèque orientale d'Herbelot, à l'article Manès. Il est vraisemblable que les Touïnians de Rubriquis étoient des manichéens.

(o) Voyage de Carpin, art. 5, pag. 40, au milieu.

(p) Observations mathématiques, etc., édit. du P. Souciet, tom. 1, p. 224. Voyage d'Herbelot. Bibliothèque orientale, au mot Igur.

(36) Les géographes chinois prétendent que l'Ouïghourie est le Tourfan; c'est pour-

Le christianisme a été professé dans le Taugut, ainsi qu'en d'autres parties de l'Asie. Ces contrées n'en offrent plus la moindre trace.

35. Outre les écrivains que nous avons cités, il n'en est pas un qui n'atteste que la religion chrétienne s'est répandue dans le Taughout (Taugut), en Chine, dans les pays occupés par les nations mogoles, et qu'elle y a trouvé des zélateurs, au sein même des dynasties régnantes. Néanmoins, en comparant ces autorités avec les relations qui nous peignent l'état actuel de ces contrées, on ne voit plus ce qui pouvoit justifier un témoignage si général. Nulles traces de christianisme ne subsistent dans ces lieux, si ce n'est à la Chine, où cette religion a jetté quelques

---

quoi cet Itougou (Idikout), qui se soumit volontairement à Tchinghis-Khan, et qu'Aboulghaz appelle khan d'Ouïghourie, est nommé par Gaubil, page 264, prince de Tourfan.

racines, par les soins des missionnaires catholiques modernes, et sous leur influence.

Le Dalaï-lamisme, au contraire, s'est répandu, affermi chez les peuples du Taugut, en Mounghalie, parmi les Eloutes, dans certains royaumes de l'Inde, en Chine même, et ce seroit inutilement qu'on essayeroit aujourd'hui de l'y détruire.

Le Nestorianisme a pénétré dans la Haute-Asie.

34. Pour concilier les difficultés que présente le nombre précédent, on peut supposer qu'en effet, le nestorianisme s'introduisit anciennement dans la Haute-Asie; mais que les prêtres propagateurs de cette hérésie et leurs prosélites, privés, à une si grande distance, de toute communication avec les sociétés vraiment chrétiennes, s'éloignèrent peu à peu et toujours davantage de ces sociétés, quant à la doctrine; et dès lors on doit penser,

comme des auteurs le prétendent, qu'ils donnèrent dans les pratiques superstitieuses du pays où ils habitoient; ce qui, joint aux dispositions qu'ils avoient à l'erreur, suffit pour leur faire perdre jusqu'au dernier caractère qui distingue le chrétien.

Naissance du lamisme. Le lamisme et le christianisme ont des rapports marqués de ressemblance.

35. Le lamisme ne sauroit cependant se vanter d'une origine antique. Il se compose d'idées prises de la doctrine des anciens chamans et d'usages appartenant au culte plus moderne des chrétiens. Il tient des premiers l'opinion relative à Fo et le dogme de métempsycose; il semble devoir aux autres, c'est-à-dire, aux sectateurs de Nestorius, ses rites et ses coutumes.

Le lamisme et le christianisme ont des rapports, dont un grand nombre présentent des traits frappans de ressemblance; et comme le lamisme est une doctrine

nouvelle, on doit conjecturer qu'il s'est enrichi d'emprunts faits au christianisme. Si l'on rejettoit cette idée, on ne pourroit concevoir comment les instituteurs de ces cultes, ayant vécu dans des siècles différens, sur des parties du globe séparées par de grandes distances, et parmi des peuples que leurs mœurs, leurs usages rendoient entièrement étrangers entr'eux, auroient pu établir des observances qui paraissent être le produit du caprice dont il est impossible de déterminer le motif, et qui néanmoins sont tellement conformes, qu'on ne peut s'empêcher de voir qu'elles ont été conçues dans un même esprit et prescrites par les mêmes vues politiques, morales et religieuses.

Les rites égyptiens ont été adoptés par la majeure partie des nations.

36. Des savans, qui n'ont saisi qu'une partie des idées que nous venons de présenter, ont remonté dans l'antiquité pour ouver une origine commune aux reli-

gions de l'Orient. Ils ont été chercher jusques en Égypte les principes du lamisme qui se sont répandus dans l'Inde.

Tout homme instruit de la religion des anciens Égyptiens, croira facilement que les opinions de ces peuples et leurs pratiques religieuses se retrouvent aujourd'hui parmi les Orientaux. Il seroit possible d'en administrer la preuve; mais si l'on vouloit traiter cette matière avec le soin qu'exige un aussi important sujet, il faudroit excéder les bornes d'une simple discussion.

Sans nous livrer à de profondes recherches, ni passer trop légèrement pardessus les difficultés, nous allons en dire assez pour mettre le lecteur à même de se former une opinion.

On connaît le partage de la nation égyptienne en diverses castes, et les lois qui défendoient chez elle de passer d'une caste dans une autre; on sait aussi le respect qu'elle portoit aux animaux armés de cornes.

La croyance d'un être tout-puissant,

et la doctrine qui suppose un nombre presque infini d'intelligences, dirigeant chacune quelque partie de l'Univers, furent des points capitaux du systême religieux de cette nation; on les trouve également établis dans l'Inde et chez d'autres peuples idolâtres.

L'Égypte demeura long-tems sans médecins : ses prêtres et ses devins en faisoient les fonctions.

On sait que le même usage se pratiquoit chez les Syriens et chez les Hébreux. Ce fut par cette raison que Jéroboam envoya consulter le prophête sur la maladie de son fils, et que d'autres rois, bons et mauvais, du peuple de dieu, implorèrent l'assistance des *Voyans*, pour obtenir la guérison de leurs maux ou de ceux de leurs sujets.

L'art du médecin ne devint une science et ne s'exerça sous ces rois, comme profession particulière, qu'à dater du règne d'Aza. Ce prince, tourmenté du mal qui le conduisit au tombeau, fit appeler un

homme versé dans cet art, et fut repris d'une telle innovation (q).

La coutume de recourir aux prêtres pour obtenir la santé, ne s'établit pas seulement en Syrie ; elle passa dans l'Inde, et gagna les extrémités de l'Orient, soumettant les peuples éclairés, comme les nations barbares.

Il n'y eut chez les anciens Tatars et Mogols que les ministres du culte ou les inspirés qui pratiquassent la médecine. Toutes les tribus sauvages de la Sibirie ont adopté et suivent encore cet usage. Les peuples de l'Amérique septentrionale, qui commercent avec elles, l'observent également.

En poursuivant l'examen de ces rapports frappans, nous observons que les prêtres égyptiens se rasoient la tête, qu'ils portoient (37) une robe de lin, et nous

---

(q) Les Paralypomènes, p. 2, 16, 12. Voyez Samuel Chukford, ou Chucfort.

(37) Martial, épigr. 12, 20, les appelle *la gent vêtue de lin, et dépourvue de cheveux.*

trouvons les mêmes pratiques établies dans l'Orient et dans l'Occident.

Peut-être les premiers chrétiens, (*r*) manquant d'instruction positive sur la manière dont ils devoient composer leur extérieur, pour le plus grand avantage du culte, trouvèrent chez leurs voisins, des modèles dont ils jugèrent qu'en cer-

---

Juvenal en parle de même dans sa sixième satire. 533.

Qui grege linigero, circumdatus et grege calvo,
Plaugentis populi currit, derisor anubis.

(*r*) Voilà une pure supposition! En la réduisant même aux termes dans lesquels notre auteur se renferme un peu plus bas, on ne peut la lui passer légèrement; mais nous n'entrerons point ici dans une pareille discussion, elle nous mèneroit trop loin. Nous dirons seulement que nous connaissons assez la religion chrétienne, et les bases antiques sur lesquelles cette religion repose, pour la confondre en rien avec aucun des systêmes religieux qui se sont accrédités jusqu'à présent dans le monde; quelle que soit l'époque à laquelle on prétend les faire remonter.

tains points leur religion permettoit, ou même demandoit qu'ils profitassent; et que determinés par ce motif, ils prirent le parti de se conformer à ces modèles.

D'après cette supposition, tout ce que l'église chrétienne a de commun dans son cérémonial et dans les autres parties du service des autels, avec les sociétés religieuses qui lui sont étrangères, peut naturellement se considérer comme ayant pris son origine dans les rites égyptiennes.

Kempfer, frappé de l'antiquité de ces rites, (s) fait les plus grands efforts pour établir que l'instituteur du culte de l'idole Fo étoit d'Égypte; mais il se trompe, et son assertion auroit une application plus juste, si le braminisme et son fondateur en étoient l'objet.

(s) Histoire du Japon, tom. 1, p. 31, 34. Voyez l'Introduction à l'histoire universelle, tom. 1, pag. 54 (45).

Des Egyptiens et des Indiens, quant à leur antiquité relative.

37. Les peuples de l'Inde pourroient bien disputer d'antiquité avec ceux de l'Egypte. On le croira sans peine, surtout si, comme nous, on trouve vraisemblables les conjectures d'un auteur anglais, qui place l'Ararat dans les montagnes situées au Nord de l'Inde, et qui prétend que l'arche de Noé s'arrêta près de cette belle contrée. (t) Plusieurs écrivains prétendent que les mages de Perse alloient chercher vers les bords de l'Indus et du Gange leurs sciences et leur théologie (u).

Les anciens Egyptiens, dans les usages ordinaires de la vie, dans leur gouvernement, leur doctrine sacrée, leurs cérémonies religieuses, se trouvent en si grande analogie avec les Orientaux attachés au braminisme, quoique d'impor-

(t) Chukford ou Chucfort, concorde de l'histoire sacrée et profane, tom. 1, ch. 1, 2, pag. 67 et suivantes.

(u) Ammien Marcellin, liv. 23.

tans motifs eussent dû mettre obstacle à de pareils rapports, qu'on est étonné de voir ces rapports si multipliés, si sensibles, et qu'on est forcé d'en induire qu'ils ont une cause puissante, nécessaire, et dérivant d'un même principe. Mais à qui déférer l'antériorité? C'est une question qui n'est pas facile à résoudre.

L'Inde a donné au monde policé quelques inventions ingénieuses et quelques doctrines philosophiques. On lui doit le jeu des échecs; l'art du calcul, moyennant dix caractères; (v) le système des atomes, adopté par Démocrite; (x) l'opinion de la transmigration des ames, etc. Cette opinion, introduite en Egypte, y trouva des partisans; mais l'on ne sut ni bien saisir, ni développer suffisamment ses principes. Aussi ce fut aux lieux où coule l'Indus, et non sur les bords du Nil, que Pythagore se transporta pour en acquérir

---

(v) Voyage de Chardin, tom. 3; page 154, édit. d'Amsterdam, in-4o. 1735.

(x) Le même, tom. 3, pag. 130.

une entière connaissance. S'il eût pu trouver en Afrique les mêmes lumières, il n'eût pas été les chercher au fond de l'Asie.

Eusèbe rapporte, dans son histoire, que quatre cents ans après la naissance d'Abraham, et conséquemment plus d'un siècle avant la sortie d'Egypte par les Israélites, des Ethiopiens passèrent de l'Inde dans le voisinnage de ce pays, où ils s'établirent. Il résulte de-là que les Indiens firent, en grande partie par eau, le voyage d'Egypte; et l'on ne voit nulle part que les Egyptiens aient traversé la mer pour se rendre dans l'Inde.

Nous avouons qu'ils peuvent opposer aux Indiens les expéditions d'Osiris, de Bacchus et de Sésostris. En effet, si les deux premières sont placées au nombre des fables, il est constant, néanmoins, que les fictions, en apparence les moins vraisemblables, ont toujours quelque vérité pour base, et que les faits antiques les plus altérés, les plus obscurcis par la mythologie, furent originairement, du

moins, pour la plupart, des points d'histoire authentiques.

On peut dire encore, en faveur des Egyptiens, qu'un grand nombre d'entre eux, fuyant la tyrannie de Cambise, roi de Perse, cherchèrent dans l'Inde une retraite, y portèrent leurs coutumes et leur culte, présentant cet antique exemple, trop souvent renouvelé depuis, qui enseigne que c'est propager les opinions politiques et religieuses, et même étendre leur empire, que d'opprimer ceux qui les professent, et de les forcer à d'injustes déplacemens.

Mais tout ceci repose sur de simples conjectures, et dans une question qui intéresse deux nations également fameuses, dont les titres se perdent dans l'obscurité des tems : il ne nous appartient point de juger; et chacun peut suivre le sentiment qui lui paroîtra le mieux établi.

Du prêtre Jean et du Dalaï-Lama. Relations diverses sur le prêtre Jean. Le nom du prêtre Jean oublié totalement en Asie, faute d'application convenable.

38. Il nous reste à fixer l'attention du lecteur sur deux personnages connus en Europe sous des rapports singuliers; savoir, le prêtre Jean et le Dalaï-Lama: le premier a fait, dans les siècles derniers, une grande sensation; le second est encore aujourd'hui l'objet d'une juste curiosité.

Trois voyageurs, Carpin, Rubriquis et Marco-Paolo, ont parlé du prêtre Jean, et chacun à sa manière. Carpin le présente comme un roi de l'Inde. (y) Rubriquis lui donne le même titre, et encore, en qualité de chef spirituel, la nation ou la horde des Naïmans à gouverner, et dit que cette horde professe la religion chrétienne. (z) Marco-Paolo

(y) Carpin, art. 5, page 42.
(z) Rubriquis, chap. 19, page 36.

s'accorde avec le moine franciscain, en appliquant à ce prince la dénomination d'Ounk-Khan, et en faisant entendre aussi qu'il est chrétien. Ces deux voyageurs prennent en outre le mot Ounk pour un nom propre : (a) ils sont dans une double erreur.

D'abord le nom par lequel on désigne le chef tatar, connu pour le véritable Ounk-Khan, (b) est Toghroul ou Togrul : nous le voyons figurer sous celui de Toli dans l'histoire de la Chine; mais le monosyllabe Ounk tient la place du Ouangh des Chinois, expression qui sert à désigner chez eux un prince de la première classe. Ce n'est conséquemment qu'un titre d'honneur, et ce titre fut conféré par l'empereur de la Chine à Tougroul, en reconnoissance des services signalés

---

(a) Marc-Paul, liv. 6, chap. 51 et 64.

(b) Aboul-Ghaz-Khan, page 75, où ce prince est nommé Taïrel. Toghroul ou Togrul signifie, selon Petis Delacroix, un oiseau de mauvais augure.

qu'il lui avoit rendu dans ses guerres contre les Tatars (c).

Et quant à la qualité de prêtre, il y a de la légèreté à prétendre que ce guerrier ait été le pontife suprême d'une tribu chrétienne. Ses pratiques religieuses ne diffèrent point de celles des autres princes tatars, et l'on ne sauroit trouver dans aucun trait de sa vie, le moindre indice de christianisme.

Toujours est-il vrai que l'existence du prêtre Jean est parvenue à la connoissance des peuples de l'Europe, par les écrits des trois voyageurs dont nous venons de rapporter les témoignages; mais ils ont traité ce sujet d'une manière si vague, si diverse, que c'est encore un point d'histoire à éclaircir.

Les Portugais, en s'ouvrant par mer une route dans l'Inde, visitèrent quelques parties de l'Afrique, et rencontrèrent dans le pays des Abyssins un prince chrétien, qu'ils prirent sans difficulté

(c) Gaubil, pag. 4 (2).

pour le prêtre Jean; quoique nos voyageurs aient placé la demeure de leur pontife-roi, non dans le voisinage de la mer Rouge, mais proche l'empire de la Chine, à une des extrémités de l'Asie. Cette circonstance, apparemment, ne fut pas jugée par les Portugais digne de leur attention.

Une observation à faire ici, c'est que le moine Rubriquis dit qu'il a traversé les états du prêtre-roi, et qu'il a voulu prendre à son sujet des informations exactes; mais que personne n'a pu satisfaire sa curiosité, si ce n'est quelques sectaires nestoriens, qu'il représente comme ne méritant aucune confiance, et toujours prets à donner une grande importance aux plus petites choses (d).

Le nom de prêtre Jean ne fait plus aujourd'hui aucune sensation en Asie, et il est reconnu qu'une telle qualification n'a pu s'appliquer à aucun souverain de ce vaste pays.

(d) Rubriquis, chap. 191, page 36.

Du Dalaï-Lama. Lieu de sa résidence. Sa doctrine. Son existence perpétuelle. Opinion de ses sectateurs sur ce privilége singulier. Le chef de l'église romaine réputé jouir du même avantage.

39. Nous sommes entrés déjà (e) dans quelques détails sur le Dalaï-Lama. Il fait sa résidence dans une sorte de temple situé sur la montagne de Potal, par les 29 d. 60 m. de latitude septentrionale, et les 25 d. 58 m. de longitude, au couchant de Pe-kin. (f) Ceux qui suivent sa doctrine expliquent l'article relatif à son état de vie permanente sur la terre, en

(e) Observations mathématiques, etc., du P. Souciet, tom. 1, p. 139.

(f) Voyez le premier voyage du P. Gerbillon, en Tatarie, dans la description de la Chine et de la Tatarie chinoise, par Duhalde, tom. 4, p. 122 et suiv. et p. 125, ainsi que les notes du P. Regis, dans le même vol. p. 573 et suivantes.

disant que l'esprit dont il est animé passe, au sortir de chaque corps qu'il abandonne, (g) dans un corps nouveau; et qu'ainsi, sous des formes successives, le chef du lamisme entretient la merveille (38) de sa perpétuelle existence.

Le dogme de la métempsycose a jeté de si profondes racines chez tous les peuples de l'Orient qui n'ont point embrassé le mahométisme, et surtout chez les Indiens, les Thibetans : il a été si généralement adopté dans les royaumes d'Ava, de Pégou (Pégu) et de Siam : parmi les nations Mounghale et Kalmakc : il a pris un tel empire sur l'esprit de la plupart des Chinois et des Japonois, qu'il forme le principal article de la croyance reçue en Asie.

Selon cette doctrine, dès qu'une ame s'est introduite une fois dans un corps, elle ne peut plus demeurer oisive; car

---

(g) Voyez la note 38.

(38) D'autres disent que, de son vivant, on élève dans le monastère un jeune homme destiné à lui succéder.

l'instant même où elle doit cesser de l'animer, lui est assigné pour aller porter le mouvement et la vie dans un autre corps, qui l'abaisse ou l'ennoblit, à raison de la conduite qu'elle a tenue avant sa transmigration. Mais le Dalaï-Lama étant un saint, et dans l'opinion des dévots une divinité révêtue d'une forme humaine, son ame ne peut trouver d'enveloppe digne d'elle, que le corps même de l'élu qui doit, après lui, se voir élever au souverain pontificat.

Quelque raisonnement qu'on puisse employer pour faire sentir aux observateurs du lamisme, que le Dalaï-Lama ayant toujours un successeur vivant, l'enfant destiné à le remplacer est déjà muni d'une ame, et ne peut conséquemment en recevoir une seconde. Ils répondront, en thèse générale, qu'il ne faut pas confondre l'ame, au moyen de laquelle on a simplement le souffle et la vie, avec cette puissance qui constitue un être moral, intelligent, susceptible d'amour pour la vertu, d'horreur pour le vice, et capa-

ble de se porter aux grandes choses; ou bien ils se renfermeront dans les termes de l'objection faite, et diront que ce qu'on appelle une seconde ame, n'est pas une ame; que c'est Fo lui-même qui doit transmigrer du corps du grand Lama dans le corps du prédestiné, qui le perpétue, plutôt qu'il ne lui succède.

Or, comme Fo est à leur sens un dieu sachant tout, (h) il a, dans sa nouvelle demeure, une connaissance parfaite de ce qui lui est arrivé dans les précédentes, et c'est un des avantages attribués par eux à leur chef spirituel. Les raisonneurs subtils ne manqueroient sûrement pas d'en conclure, au besoin, que le souvenir des événemens arrivés pendant le cours d'une vie antérieure, devant, au jugement de chacun, faire considérer le fortuné rédivive qui conserve ce noble attribut, comme n'étant déchu en quoi que ce soit des avantages qu'il possédoit sous sa première enveloppe, et se trou-

(h) Duhalde, tom. 4, page 575.

vant ainsi, sans intermédiaire, transporté tout entier dans son enveloppe nouvelle, le Dalaï-Lama, qui jouit incontestablement de cette mémoire prolongée bien au-delà du terme commun, est de toute nécessité, un être essentiellement divin.

Nous ne savons pas si c'est ainsi que les docteurs lamistes argumentent sur l'immortalité de leur souverain pontife; mais cetté immortalité du grand Lama étant un point de foi admis par eux, il faut penser qu'ils sont en état d'en rendre raison, ne fût-ce que par des sophismes. Nous imaginons bien que le peuple, qui par-tout est crédule et irréfléchi, prend à la lettre leurs enseignemens; de même qu'on a vu des mogols se persuader, d'après ce qu'on leur disoit (39) du chef de l'église romaine, qu'il est immortel comme leur Lama.

---

(39) Rubriquis écrit, dans le 24e. chap. de son ouvrage, que lorsqu'il voyageoit en Tatarie, un grand nombre de Mogols lui demandèrent s'il étoit vrai que le pape fût âgé de cinq cents ans.

C'est assez nous arrêter sur cette idole vivante : voyons si le prêtre Jean et le Dalaï-Lama ne seroient pas, sous deux dénominations, le même objet du fanatisme asiatique, ou si le souverain du Thibet et le pontife-roi de Rubriquis ne forment pas en effet deux personnages différens.

Le Dalaï-Lama et le prêtre Jean sont-ils un même personnage ?

40. Le jésuite Gaubil distingue le Dalaï-Lama d'avec le prêtre Jean; (i) mais il ne dit point ses motifs, et ne s'explique pas non plus sur l'idée qu'il a du prêtre Jean. Il laisse également son lecteur dans le doute s'il doit voir (k) ou non, ce prêtre-roi dans la personne du guerrier Ounk-Khan, dont on a déjà parlé.

(i) Histoire de l'empire des Mogols, p. 286, à la note.

(k) Chronologie relative aux cinq premiers empereurs mogols, dans les observations mathématiques, etc., du P. Souciet, tom. I, page 187.

Le P. Gerbillon est d'avis qu'il faut chercher le prêtre Jean parmi les anciens rois du Thibet, (l) et donne cette opinion comme certaine, sans fournir la moindre preuve capable de la justifier.

Si le prêtre Jean régna dans le Thibet, il est impossible de le prendre pour Ounk-Khan, qui n'a jamais gouverné ce pays. Ounk-Khan est connu pour avoir été chef de la horde Karaïte (Kérite), dont les campemens étoient établis sur le bord des rivières de Tola et d'Orkhon (m).

Une barrière difficile à franchir, le désert sablonneux de Kobi, séparoit du Thibet les domaines de ce prince tatar.

C'est risquer une assertion plus que hasardée, que présenter le prêtre Jean comme ayant dominé dans le Thibet.

Gerbillon et Régis racontent que les Tatars kokonoriques ou kokonoriens, déclarèrent la guerre à un roi de ce pays,

---

(l) Duhalde, tome 4, page 50.

(m) Histoire de l'empire des Mogols, p. 5, à la note.

C'est assez nous arrêter sur cette idole vivante : voyons si le prêtre Jean et le Dalaï-Lama ne seroient pas, sous deux dénominations, le même objet du fanatisme asiatique, ou si le souverain du Thibet et le pontife-roi de Rubriquis ne forment pas en effet deux personnages différens.

Le Dalaï-Lama et le prêtre Jean sont-ils un même personnage?

40. Le jésuite Gaubil distingue le Dalaï-Lama d'avec le prêtre Jean; (i) mais il ne dit point ses motifs, et ne s'explique pas non plus sur l'idée qu'il a du prêtre Jean. Il laisse également son lecteur dans le doute s'il doit voir (k) ou non, ce prêtre-roi dans la personne du guerrier Ounk-Khan, dont on a déjà parlé.

(i) Histoire de l'empire des Mogols, p. 286, à la note.

(k) Chronologie relative aux cinq premiers empereurs mogols, dans les observations mathématiques, etc., du P. Souciet, tom. 1, page 187.

Le P. Gerbillon est d'avis qu'il faut chercher le prêtre Jean parmi les anciens rois du Thibet, (l) et donne cette opinion comme certaine, sans fournir la moindre preuve capable de la justifier.

Si le prêtre Jean régna dans le Thibet, il est impossible de le prendre pour Ounk-Khan, qui n'a jamais gouverné ce pays. Ounk-Khan est connu pour avoir été chef de la horde Karaïte (Kérite), dont les campemens étoient établis sur le bord des rivières de Tola et d'Orkhon (m).

Une barrière difficile à franchir, le désert sablonneux de Kobi, séparoit du Thibet les domaines de ce prince tatar.

C'est risquer une assertion plus que hasardée, que présenter le prêtre Jean comme ayant dominé dans le Thibet.

Gerbillon et Régis racontent que les Tatars kokonoriques ou kokonoriens, déclarèrent la guerre à un roi de ce pays,

---

(l) Duhalde, tome 4, page 50.

(m) Histoire de l'empire des Mogols, p. 5, à la note.

parce qu'il refusoit au Dalaï-Lama les hommages accoutumés. (n) Supposons un moment que le royaume de Thibet ait appartenu au prêtre Jean; de quel droit, en ce cas, le Dalaï-Lama auroit-il pu prétendre que le prêtre Jean lui rendit des honneurs. Pontife suprême dans sa secte, ainsi que le Dalaï-Lama l'est dans la sienne, il devoit marcher son égal.

Origine du préjugé relatif au prêtre Jean.

41. On voit assez qu'on ne peut tirer aucun parti des documens qui viennent de passer sous nos yeux: cherchons ailleurs la vérité.

Le nom du prêtre Jean (presbiter Joann ou Jouan), mal interprété par les Européens, lorsqu'ils l'entendirent prononcer sur les lieux, et rendu dans leurs discours comme dans leurs écrits, d'une

---

(n) Description de l'empire de la Chine et de la Tatarie chinoise, du P. Duhalde, tom. 4, pages 50 et 576.

façon conforme à l'impression reçue à son sujet, n'a fixé l'attention de quelques érudits que pour donner lieu à d'inutiles recherches. Nos voyageurs ne virent pas que les Thibétans et les Mogols ne savoient ni le français, ni l'italien, ni le portugais, et que souvent, dans une langue étrangère, nous saisissons telle expression, dont la consonnance, rapprochée de termes qui nous sont familiers, nous persuade qu'elle présente le sens indiqué par ces termes, tandis qu'en effet cette prétendue conformité de sens n'existe que dans les sons. Ils mirent une importance d'autant plus grande à la découverte de leur prêtre Jean, qu'ayant appris sur leur route, avec un vif intérêt, l'existence d'une église chrétienne à l'extrémité de l'Orient, et d'un chef suprême de cette église, ils voulurent, à leur tour, publier cette merveilleuse particularité; ils s'efforcèrent de communiquer à leurs lecteurs l'impression qu'ils avoient reçue; et leur imagination exaltée ouvrit un vaste champ aux conjectures les plus ex-

travagantes sur ce prétendu prêtre Jean, gouvernant, au fond de l'Inde, (o) une nombreuse colonie chrétienne.

Etymologie du nom de prêtre Jean.

42. De toutes les étymologies imaginées au sujet du mot prêtre Jean, ou Ian, la plus admissible nous paroît celle de Scaliger, (p) qui donne cette dénomination comme étant d'origine indienne, et remplaçant, avec quelqu'altération, les mots de presté-iéghan (preste-ghiani ou hiani), qui signifient le porteur universel ou général de nouvelles.

On sait (q) que les patriarches nestoriens ont pris le titre de catholiques ou d'œcu-

(o) Voyez Dugange.

(p) Scaliger, *de emendatione temporum*, page 627. Le mot ghégan ou géhan, signifie le monde en langue persanne et indienne.

(q) Voyez les Considérations sur la propagation du christianisme en Chine, par Renaudot, dans les anciennes relations de l'Inde et de la Chine, pag. 238 et suiv.

méniques, qui rentre, en quelque sorte, dans cette idée. Si donc nous supposons, et nul homme instruit ne nous contestera ce point, que les missionnaires nestoriens pénétrèrent fort avant dans les hautes parties de l'Asie, nous serons autorisés, au moins par l'analogie des noms de Presté-Ichan et de prêtre Jean, à prendre le chef de ces sectaires pour le prétendu pontife souverain de Marc-Paul et de Rubriquis; et comme tous les écrivains témoignent que le prêtre Jean présida une société chrétienne, il en résultera qu'il fut le patriarche du nestorianisme, ou seulement un évêque délégué par ce patriarche; lequel usant du suprême pouvoir, loin du chef dont il dépendoit, se laissa donner ou s'attribua la fastueuse dénomination d'universel, de catholique, d'œcuménique, que ne comportoit pas son rang.

Le prêtre Jean et le Dalaï-Lama sont un même personnage.

43. Puisque nous avons fait voir qu'on trouve le prêtre Jean dans la personne du patriarche des chrétiens attachés aux principes de Nestorius, nous n'aurons plus à chercher d'autres rapports d'identité entre le premier de ces personnages et le Dalaï-Lama.

En effet, le nestorianisme, à force de s'altérer dans l'Inde, finit par se confondre avec le laminisme, et disparut absolument. On connut le prêtre Jean avant de connoître le Dalaï-Lama. Ce ne fut que depuis le règne de Kaiuk-Khan, petit-fils du célèbre conquérant Tchinghis, qu'on entendit prononcer le mot de Lama, et conséquemment celui de Dalaï-Lama, (r) dans la Mounghalie; c'est-à-dire, dans le pays où le prêtre Jean passa

(r) Rubriquis, chap. 19; Marco-Paolo, liv. 1, chap. 51.

pour avoir exercé son double empire. (s) Le P. Andrada est le premier européen qui ait parlé du Dalaï-Lama, (t) et Bernier en fait mention comme d'un être extraordinaire, imparfaitement connu (v).

Une remarque à faire encore, c'est que les écrivains des siècles passés, qui se sont occupés des nestoriens et du prêtre Jean, ne disent rien du souverain pontife des lamistes; et l'on voit, au contraire, dès que ce dernier commence à faire sensation, le nom de chrétien-nestorien tomber dans l'oubli chez les Mounghals et les Thibétans. Que conclure de toutes ces observations? Rien autre chose, si ce n'est qu'un patriarche universel s'attira l'attention sous un nom étranger, et même, ce qui est plus vraisemblable, sous son propre titre, traduit dans une autre langue; et, en effet, les expressions de pa-

(s) Gaubil, pag. 105 et 143, à la note.

(t) A dater de 1624, Duhalde, tome 4, page 176.

(v) Tome 2, de son voyage, au milieu de la page 309.

triarche universel, de Presté-Iéghan ou Iéhan, (40) et de Dalaï-Lama signifient toutes la même chose.

Des Téléoutes. Leur pays. Ils habitèrent d'abord le haut de l'Ob. Ils ne quittèrent les bords de ce fleuve qu'en petit nombre.

44. Les Téléoutes (Télenghoutes) composent une tribu très-peu nombreuse et fort pauvre, dont nous ne ferions point mention, si le prince tatar Aboul-Ghaz, ne mettoit pas les Téléoutes au nombre des Ouïriates, Eloutes ou Kalmaks, avec lesquels ils habitèrent d'abord vers les parties supérieures de l'Ob.

Ils ne quittèrent ces contrées que pour se donner au gouvernement russe, qui leur assigna des terres dans le district de Tomsk, au milieu des établissemens des

---

(40) Dalaï signifie mer, en langue mounghale. Ce mot pris figurément, veut dire une immense étendue.

Tatars tchates, et dans la province de Kouznetsk.

L'émigration des Téléoutes ne fut que partielle ; la plupart restèrent dans le pays. Ceux qui se sont séparés des Kalmaks forment un peu plus de cent familles, dont une partie (41) paye le iassak et l'autre fournit des hommes de guerre, à chacun desquels le gouvernement russe donne, comme à tous les Kosaks-Tatars, quatre roubles de paye par an.

Ces Téléoutes ont oublié leur langue maternelle, et font usage du tatar. Leurs

(41) Le mot *iassak* sert à désigner en Sibirie, comme en Perse et dans l'Inde, le tribut que doivent les habitans de ces pays qui ne sont pas de la religion du prince. Cette expression vient de l'ancienne langue turque, et signifie proprement la loi (le droit) ; c'est pourquoi le code donné par Tchinghis-Khan s'appelle *iassak*. Le mot themis s'interpréta de même chez les Grecs ; il réveille, dans le sens le plus strict, l'idée que nous offre celui de jurisprudence ; et dans la signification la plus étendue, il indique une sorte d'imposition prescrite par la loi.

mœurs sont entièrement conformes à celles des tribus tchates, qui les environnent. Ils professent aussi la même religion.

Ils adorent, disent-ils, un seul Dieu, mais c'est une manière de parler qu'ils tiennent peut-être des Russes; car ils n'ont, sur les points concernant le culte dû par l'homme à son auteur, que des notions imparfaites : ils paroissent même incapables de prendre une pareille matière en sérieuse considération.

Les Téléoutes sont appelés Kalmaks-Blancs : Pourquoi. Interprétations figuratives données aux noms des couleurs par les Orientaux et par les Russes. Exemples cités.

45. Les Téléoutes sont désignés, dans les chancelleries russes, par la dénomination de Kalmaks-Blancs, et c'est, dit-on, ainsi qu'on prétend les distinguer des Kalmaks, sujets du Kontaïcha, aux-

quels l'épithète (y) de noirs s'applique quelquefois.

Nous avons remarqué déjà que les Orientaux assignent aux noms des couleurs des interprétations figuratives. Le mot blanc, par exemple, signifie qui n'est dépendant de personne, qui est exempt de charges et d'impôts. Il se prend encore dans le sens de chose propre à faire naître la joie, à présenter l'idée du bonheur, à procurer des jouissances, etc., etc.; tandis que le mot noir sert à exprimer la sujétion, la servitude, le chagrin, etc.

La nation russe s'est accoutumée à ces manières de parler, et les emploie en différens cas. Ainsi, les Kosaks de la Sibirie, qui jouissent de certains terreins, en remplacement de paye, ont dans la langue russe le surnom de blancs, (q) ou de *Belo-mestnié*; et cela, parce qu'ils

---

(y) Voyez plus haut, nombre 10 (11).

(q) Ce mot est composé du substantif neutre *mesto*, lieu, dont on a fait l'adjectif pluriel *Mest'nié*, et de l'adjectif neutre *Beloé*, qui s'est contracté pour précéder Mest'nié, et si-

possèdent ces terres (42) sans aucune redevance envers la couronne.

---

gnifier avec ce mot des hommes qui jouissent (à un titre quelconque) d'une terre exempte de toutes redevances.

Cette explication n'étoit pas nécessaire à l'intelligence de notre texte ; mais nous l'avons placée ici, sur-tout, pour faire voir au lecteur comment les Russes combinent les élémens du langage, et les modifient en les combinant, pour exprimer, de la manière la plus brève, une réunion d'idées ; tandis que la langue française, trop analytique, ne pourroit rendre les mêmes idées qu'en prodiguant les mots, qu'en les plaçant dans un ordre distinct, successif et en leur conservant, avec scrupule leur originelle intégrité.

Tout homme versé dans la connaissance des langues, où les mots se composent, est tenté souvent, lorsqu'il écrit en français, de transporter dans cette langue, qui d'ailleurs a de très-grandes beautés, ces combinaisons qui lui manquent, et qui, s'il en étoit fait un emploi sage, pourroit peut-être, sans nuire à sa précision, lui procurer plus d'énergie et lui donner une marche plus vive.

(42) On appelle du nom de bélaia-zemlia, terre-blanche, la terre qui est exempte de

Les tsars de Russie n'ont été qualifiés de *blancs*, qu'après l'entier succès des longs efforts qu'ils ont faits pour soustraire leur pays à la tyrannie des Tatars; et ce titre que leur conférèrent alors toutes les nations de l'Asie, continue de leur être donné dans cette partie du monde.

Nous présumons, d'après ce fait même, que le pays possédé par les tsars russes eut aussi le surnom de noir, tant que ces princes ne furent pas affranchis de toute dépendance étrangère.

Les écrivains européens qui distinguent par trois couleurs (le blanc, le noir, le rouge) les vastes domaines des tsars de Russie, sont réduits à chercher la cause de ces expressions remarquables, tantôt dans les neiges abondantes qui

---

tout impôt. Tel est, par exemple, le terrein formant la cour et les autres dépendances naturelles d'une maison. On nomme au contraire tchernaia-zemlia, terre-noire, toute partie de terre sur laquelle le fisc prélève un droit annuel.

couvrent ces pays pendant une grande partie de l'année, tantôt dans les épaisses forêts qui les ombragent, tantôt dans on ne sait quelle autre circonstance. Ils ne s'accordent point sur la division du territoire désigné par ces couleurs. Que faut-il de plus pour rendre les idées de ces érudits indignes de l'attention d'un lecteur réfléchi?

Des Kirghizes. Signification du mot Kirghize. De quelle source on tirera ce qui sera dit sur les Kirghizes.

46. On doit considérer les Kirghizes comme une race remuante et difficile à contenir. C'est de tous les Tatars le peuple le plus enclin au brigandage, à la dévastation. Le mot kirghize même signifie, en langue tatare, un homme grossier, de condition vile, et qu'on peut, sans ménagement, employer à toute espèce de travaux.

C'est en fesant allusion à quelqu'une des idées réveillées par ce mot, qu'on

appèle (z) tombeaux kirghizes, certaines sépultures tatares présentant un aspect misérable, et renfermant de vieux morceaux de bottes moisis, des débris de flèches, etc.

Nous avons cru devoir tirer de l'histoire d'Aboul-Ghaz-Khan les détails où nous allons entrer sur l'origine des Kirghizes et sur leurs premières habitations. Il nous est arrivé souvent, en confrontant cette histoire avec celle de la dynastie chinoise-mogole, de reconnaître l'exactitude de l'écrivain tatar. Nous croyons qu'il mérite plus de confiance qu'aucun auteur étranger, quand il parle des tribus de sa nation ; mais nous pensons qu'il le faut lire avec précaution lorsqu'il traite de l'histoire chinoise et mogole.

(z) Voyage de Gmelin en Sibirie, 3e. part., page 318.

Origine des Kirghizes. Leur première habitation.

47. Selon Aboul-Ghaz, les Kirghizes sortent des plus anciens Mogols, et particulièrement d'Oghous-Khan, ou d'Ogouz-Khan, puisque Kirghize, leur ancêtre, étoit petit-fils de ce prince (a). Ils habitèrent d'abord le long de l'Ikran, (b) que nous avons dit être le fleuve (c) Ghoangh-Gho. Ils avoient alors pour voisins, d'un côté, les Quïriates, (d) de l'autre les Tatars, qui paroissent s'être depuis emparés du pays d'Ortous, et qui formèrent aussi des établissemens sur l'Ikran (e).

(a) Aboul-Ghaz, 2e. partie, chapitre 3, page 63.

(b) Le même, 2e. p., chap. 9, p. 106.

(c) Voyez ci-dessus nombre 24, (27).

(d) Aboul-Ghaz, 2e. p., chap. 10, p. 114.

(e) Le même, 2e. p., chap. 9; p. 105, et 2e. p., chap. 4, page 69.

Continuation du même sujet. Deux villes sur les frontières dès Kirghizes. Erreur d'Aboul-Ghaz.

48. Aboul-Ghaz fait mention de deux villes situées sur la frontière des Kirghizes : (f) cela seul prouveroit, au besoin, que la nation Kirghize habita près de la grande muraille. Il en résultera une démonstration de plus, que l'Ikran ne sauroit être le fleuve Amour ; car, en vain, iroit-on, en remontant à l'époque déterminée par Aboul-Ghaz, chercher des établissemens fixes sur cette frontière, et plus loin vers le Nord, jusques à la mer Glaciale. Mais si cet écrivain (g) entend placer les deux villes qu'il nomme entre la Selengha et l'Ikran-Mouran, alors il ne nous restera rien à dire, si non qu'il ne connaît bien, ni le pays qu'habitoient alors les Mogols, ni ceux que possédoient les peuples voisins.

(f) Page 102.
(g) Page 101.

En effet, quand on prendroit l'Onon et le Ghoangh-Gho pour l'Ikran-Mouran, ce ne seroit pas une raison de supposer qu'il y eût eu des villes, alors, entre la Selengha et l'Ikran-Mouran. Les circonstances n'ont pu permettre de pareils établissemens. Personne, d'ailleurs, n'ignore que les peuples nomades ne songèrent jamais à construire des cités, non plus qu'à s'entourer de fortifications.

A la vérité, Oghotaï (Oktaï), fils de Tchinghis-Khan, et le premier de ses successeurs parmi les Mogols, fonda une espèce de résidence impériale (43) dans

(43) Voy. Aboul-Ghaz-Khan, 4e. partie, chap. Ier. pag. 366, Gaubil, p. 89, Carpin, art. 5, p. 40.

Karakoum est ici le désert de Ghobi, ou Hobi, en chinois, Cha-mo. Du reste, le mot karakoum s'applique en tatar à tous les déserts de sable.

Aboul-Ghaz indique encore deux déserts du même genre, qu'il appelle de ce nom commun: L'un est dans les domaines de la horde des Kirghizes-Kaïssaks (Kazatchia orda), au

le pays de Kara-Koum ; mais ce prince, imbu, comme il devoit l'être, des institutions chinoises, transporta chez les conquérans cet ancien usage des peuples vaincus.

Que si l'on a vu depuis des contrées absolument inhabitables, des steps appartenant autrefois aux Tatars, présenter des vestiges de retranchemens, il faut considérer ces vestiges comme des indices d'ouvrages servant à la défense, pratiqués sur la fin du règne des Mogols en Chine. Car Bronzé, qui fut depuis l'empereur Tchou, ne se contenta pas de chasser de son pays les descendans des conquérans mogols, il les poursuivit jusque dans les déserts qu'avoient habités leurs pères ; et ce fut dans cette désastreuse retraite, qu'ils sentirent le besoin de recourir à l'art des retranchemens pour arrêter de trop vives attaques.

Nord de la rivière de Sirt ; l'autre entre le Karassan et la Tourkmanie, au Sud-Est de la mer Caspienne. Voy. l'hist. généalog. des Tatars, pag. 117, 483 et 780.

On observeroit en vain qu'on a trouvé des produits du même art en des lieux où Tchou ne pénétra jamais : il est aisé de concevoir qu'il a suffit d'en avoir une fois connu l'utilité, pour qu'on y ait eu recours ensuite dans les occasions difficiles. Mais de semblables mesures et les soins qu'elles nécessitent, contrariant le génie et les mœurs de ces barbares, ils détruisirent bientôt de leurs propres mains, ou du moins ils abandonnèrent les remparts qu'ils s'étoient vus contraints d'élever : tant ils étoient peu capables d'apprécier, (44) à l'exemple de leurs voisins, l'avantage de se ménager des points de défense, et de pouvoir opposer des obstacles permanens à la turbulente inquiétude, ou à la fureur belliqueuse des hordes qui les environnoient.

---

(44) Les missionnaires font la même observation, en parlant des Ortos-ta-dzé, ou des Tatars du pays d'Ortous. Voy. la description de l'empire de la Chine et de la Tatarie Chinoise du P. Duhalde.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur les habitations primitives des Kirghizes.

Dispersion des hordes mogoli-tatares par suite du partage des états de Tchinghis-Khan.

49. Après la mort de Tchinghis-Khan, le plupart des hordes mogoli-tatares quittèrent les lieux qu'elles avoient occupés, et se dispersèrent dans la vaste étendue de ses conquêtes. Il est vrai que ce ne fut, ni de leur propre mouvement, ni par prédilection pour leurs nouvelles habitations ; mais les fils de Tchinghis s'étant partagé ses immenses états, chaque horde tatare fut obligée de suivre le prince qui devint son maître, de garder sa personne et défendre ses possessions.

C'est ainsi que les Ousbeks (Usbecs), ou les Tatars appelés de ce nom dans la grande Boukharie et dans la Khorasmie (le Khorasm), se formèrent, comme le

dit l'auteur de l'histoire généalogique des Tatars, de quatre grandes familles (h) de ces races mogoles et tatares.

Deux de ces grandes familles, composées des Naïmans et des Ouïghours, avoient figuré glorieusement dans l'histoire du conquérant mogol. Or, ces deux peuplades, avant d'avoir été transportées loin à l'Occident, étoient établies; savoir: les Naïmans à l'Est des pays héréditaires (i) de Tchinghis, et les Ouïghours dans le Tourfan (k).

Les Kirghizes compris dans le partage des conquêtes de Tchinghis-Khan. Peuplades Kirghizes trouvées par les Russes en Sibirie.

50. Les Kirghizes furent compris dans le partage qui se fit des domaines de

(h) Neuvième partie, chap. 3, pages 577 et 482.

(i) Histoire de l'empire des Mogols, p. 11, (2), et Aboul-Ghaz, p. 117.

(k) Histoire de l'empire des Mogols, p. 13, (2), et page 40.

Tchinghis. Aboul-Ghaz rapporte qu'ils furent donnés (1) à Toli, quatrième fils de ce conquérant, et que, selon toute apparence, ils conservèrent leurs anciennes habitations.

On ne parla plus des Kirghizes en Europe, jusqu'au tems où les Russes, devenus maîtres de la Sibirie proprement dite, et ayant poussé leurs conquêtes au-delà des limites des vastes possessions de Koutchoum-Khan, trouvèrent des peuplades de ces Kirghizes établies vers les sources du Iénisséi, le long de l'Abakan, (*r*) et sur les deux rivières (*s*) de Bélii-Ins et de Tchernii-Ins, dans les parties qui dépendent maintenant de la province de Krasnoïarsk.

---

(1) Histoire généalogique des Tatars, 2e. p., chap. 9, pages 110 et suiv.

(*r*) L'Abakan est une des rivières qui se perdent dans le Iénisséi, du côté gauche de ce fleuve. L'embouchure de l'Abakan est vers le 53e. d. 9 m. de latitude Septentrionale.

(*s*) Ces deux rivières forment, par leur réunion, celle de Tchoulim, qui se jette dans l'Ob, à la droite de ce fleuve.

Des Bouroutes ; leur position géographique. Les Kaïssaks, ou Kosaks proprement dits, partagent avec les Bouroutes la dénomination des Kirghizes. Erreur de Stralhenberg sur les Kirghizes.

52. La horde des Kosaks, ou autrement des Kaïssaks (Kazatchia Orda), et

---

plutôt que pour le nom propre d'une nation ; car il s'applique à tous les peuples des bords du Duiépre, du Don, des côtes de la mer Noire et de la mer Caspienne. Rubriquis, chap. 16, donne aux habitans des monts Caucases le nom de Kerghizes, d'Alains, d'Akasses (Abcasses), et l'on voit clairement que, par les Kerghizes, il entend les Tcherkesses.

La lettre K ne se prononce pas par-tout de même : il y a des nations qui ne sauroient l'articuler comme nous, ou qui ne le voudroient pas ; c'est pourquoi les Mounghals ne disent pas *Pe-kin*, en parlant de la capitale de la Chine, mais *Pe-tchéin*. Le catholique Nestorien, c'est-à-dire, le patriarche des chré-

ses voisins les Bouroutes, habitant les parties supérieures de la rivière de Sirt, partagent aussi la dénomination de Kirghizes.

Stralhenberg qui, dans ses recherches étymologiques, s'avisa de réunir tous les mots qui lui parurent avoir quelques rapports d'identité, et de leur prêter une origine commune, sans s'inquiéter de la différence de leurs significations, méconnut à l'égard de ces peuples sa règle systêmatique, et les distingua mal à propos (p) l'un de l'autre. L'opposition marquée de leurs religions causa vraisemblablement son erreur. Lès anciens Kirghizes étoient livrés à l'idolâtrie, et les Kerghèzes professoient le christianisme.

---

tiens de la secte de Nestorius, s'appeloit *Tchatélik*. Les Français changent la plupart du tems en *ch* le *c* des Latins, quand il est initial. Exemple : *camera, callidus, carbo*, etc. Chambre, chaud, charbon, etc.

(p) Parties Septentrionale et Orientale de l'Europe et de l'Asie.

Stralhenberg auroit dû faire attention que du tems de Tchinghis-Khan et sous ses fils, toutes les tribus tatares étoient payennes; mais que celles qui par la suite furent transportées chez des nations mahométanes, embrassèrent peu-à-peu le culte de ces nations. Ainsi la diversité de croyance des Kirghizes et des Kerghèzes n'empêchoit point qu'on ne dût reconnaître l'unité de leur origine.

Toutes les tribus portant le nom de Kirghizes, ou un nom à peu près semblable, sont de même origine. Les Kirghizes-Bouroutes et les Kirghizes-Kaïssaks ont des rapports certains de consanguinité.

53. D'après l'observation qui termine le nombre précédent, nous ne faisons pas difficulté de regarder toutes les tribus qui portent le nom de Kirghizes, ou un nom presque semblable, comme des branches sorties du même tronc; et ce n'est pas d'ailleurs sans de

justes motifs que nous sommes de cet avis; nous le soutiendrions, sur-tout, quant aux Kirghizes-Bouroutes et aux Kirghizes-Kaïssaks, ou Kozaks-Kirghizes. Ces deux peuples commencèrent incontestablement par former une seule nation, (46) et furent englobés depuis dans l'appanage de Cheïban-Khan, auquel ils furent donnés par Batii, ou Bakhtou-Khan, son frère.

Du mot Kozak. Quelle langue l'a fourni; sa signification. Pourquoi ce mot s'est appliqué à la horde des Kirghizes voisins des Bouroutes. Le mot Kozak est passé aux Russes, aux Polonais, etc. Les nombreuses acceptions dans lesquelles il se prend.

54. Puisque le nom de Kozak vient d'être cité, il ne sera pas inutile d'ob-

(46) Voyez Aboul-Ghaz, 8e. partie, ch. 1, page 482 et suivantes. Il y a sur la carte de Strahlenberg une ville, un bourg ou village de Chibani, près de la rivière de Bourout (Bouroute).

server qu'il n'est point le nom propre d'un peuple quelconque, de façon à devoir appartenir uniquement à ce peuple : mais qu'il sert, au contraire, à désigner une sorte de gens, considérés sous le seul rapport de leur manière d'exister : ce qui le rend applicable à plusieurs personnes, et même à un seul individu.

Le mot Kozak est Tatar : il signifie strictement un vagabond, un homme qui n'a ni feu, ni lieu.

Des gens d'une telle espèce sont propres aux tentatives hasardeuses, aux travaux pénibles, et plus particulièrement à des expéditions militaires, soit au-dehors, soit même dans l'intérieur contre les ennemis du gouvernement. De pareilles gens, d'ailleurs, n'ont presque rien à perdre. Éloignés de leurs pays, la plupart même sans famille, nulle sollicitude ne les occupe, aucun engagement ne les retient : aussi a-t-on étendu, par analogie, la dénomination de Kozak à certains braves, à certains hommes d'un

caractère entreprenant, toujours prêts à guerroyer, à courir les aventures, à se charger des commissions les plus périlleuses.

Comme de semblables dispositions éclatèrent singulièrement chez les Kirghizes, voisins de la rivière de Sirt; qu'ils se firent remarquer entre les autres Tatars par leurs excursions vives, fréquentes, et en général par des actes d'une infatigable et brûlante activité: le nom de Kozak a été, selon les apparences, ajouté au leur, pour servir à les distinguer du surplus de leur nation; et l'on a dit *Kazatchia - Kirghizkaia-Orda*, la horde des Kozaks-Kirghizes, ou simplement *Kazatchia - Orda*, la horde des Kozaks. On les appèle encore Kirghizes-Kaïssaks.

Le mot Kozak a passé des Tatars aux Russes, ainsi qu'aux Polonais. En adoptant ce mot, les Européens l'ont chargé d'idées accessoires. Il est applicable, selon Stralhenberg, (q) dans les pays où

(q) Parties Septent. et Orient. de l'Europe et de l'Asie, pag. 344.

l'on en fait usage, à tous les habitans d'une frontière, qui bien que libres, ou même parce qu'ils sont libres, s'engagent pour de l'argent à protéger cette frontière contre les ennemis extérieurs. Conséquemment, les peuples des bords du Dniepre, du Don, (*t*) du Iaïk, qui défendent les frontières russes contre les Turcs et les Tatars, se nomment en général Kozaks.

On applique la même dénomination en Russie à des hommes isolés et de condition libre, qui se louent à quelques gentilshommes peu riches, et plus souvent

---

(*t*) Ce fleuve sort d'une montagne située derrière les Monts-Ouraliques, près du grand chemin de la Sibirie, et appelée Kalghan-Taou, la montagne de la frontière, la dernière montagne. Le Iaïk traverse environ trois milles vertes de pays, et se jette par deux embouchures dans la mer Caspienne, sous le 46e. d. 18 m. de latitude; dix vertes à peu près au-dessous de Ghouriev-Ghorodok, qu'on place sous les 69e. d. 24 m. 1/2 de long. et 4 d. 7 m. de lat.

à de simples propriétaires, pour les aider dans leurs travaux agricoles, ou industriels.

Les stipendiaires qui forment la milice intérieure en Sibirie (land-militsia), et qui font au besoin la guerre, mais dont on n'exige, la plupart du tems, qu'un service entièrement civil, ont conservé plutôt que reçu le nom de Kozak; car ils descendent des conquérans de ce pays; qui furent, eux et leurs chefs, des Kozaks du Don. Mais lorsqu'ils ont vu que les Tatars, admis dans la force armée, partageoient avec eux le nom de Kozaks, ils ont rougi de le porter, et ne pouvant prendre le titre de soldat, qui n'appartient qu'aux gens de guerre classés dans les troupes régulières, ils en ont imaginé un autre, qu'ils s'approprient: c'est celui de Slougivoi.

Cette qualification s'emploie même dans le style des chancelleries et leur est consacrée, sans néanmoins que leurs chefs cessent d'être en possession de celle de *Kazatchié-Gholovhoui*, commandans des Kosaks.

Il n'y a rien de positif sur l'étymologie du mot Kozak.

55. Nous ne pouvons rien dire de certain sur l'étymologie du mot Kozak. Les Ougres (Hongrois) et les Polonais appèlent Kojak, Kojouk, l'espèce de fourrure que portent les Kozaks. Le rapport de ces mots pourroit induire à croire que les Kozaks doivent leur nom à cette fourrure. Kojak ou Kojouk, néanmoins, n'est pas hongrois, ni polonais : c'est un terme tatar; et dans le cas où l'on demanderoit si la fourrure des Kozaks est l'origine de ce nom, ou s'ils ont donné leur nom à cette fourrure, il seroit naturel de penser que la fourrure a reçu et non pas transmis ce nom.

On pourroit faire dériver le nom de Kozak du mot arabe Ghazi, qui signifie un guerrier armé pour le maintien de la religion et des lois. Quand le mahométisme fit ses premiers progrès dans le monde, les Sarrazins, qui soutinrent

pour ce système religieux des guerres sanglantes contre les nations idolâtres et chrétiennes, se nommèrent Gazi ou Ghazi : or les Kozaks ne sont autre chose qu'une force militaire, établie pour défendre la patrie (q) et la foi, contre les Turcs et les Tatars.

Les étymologistes cependant peuvent, s'ils le veulent, faire venir le mot Kozak de l'expression française Casaque. Le vêtement connu sous ce nom, appelé, selon Salmasius, Caraca par les anciens Gaulois, étoit long, descendoit jusqu'au bas de la jambe, et servoit aux gens de guerre, de qui les prêtres l'ont emprunté.

Le missionnaire catholique Zampti, (r) prétend que cet habit n'appartint d'abord qu'aux ministre du culte; mais il en confirme la description, en disant : « Il » consistoit en une robe longue, qui des- » cendoit jusqu'à la cheville du pied. Il » reçut le nom de Caracalla, parce que

(q) Voyez Aboul-Ghaz--Khan, pag. 539.

(r) Voyez le Voyage de Chardin, tom. I.

» l'empereur Antonin, qui le portoit, le
» fit connaître aux Romains (s) ».

Nous n'adoptons aucun de ces systêmes. Il nous suffit d'avoir observé que le mot Kozak est tatar, et qu'il signifie un homme qui n'a point de domicile connu.

L'auteur des notes sur l'histoire généalogique des Tatars confond les noms de Kaptchak, de Kiptchak et de Kozak : son erreur.

56. D'après cette explication du mot Kozak, il est visible que l'auteur des notes sur l'histoire des Tatars se trompe quand il fait un même mot de ceux de Kaptchak, de Kiptchak, de Kozak ; et que cherchant avec complaisance la plus grande commodité des Russes, il leur propose l'adoption de la dernière de ces prétendues variantes, pour leur (t) épargner, dit-il, de difficiles prononciations.

(s) Voyez l'histoire romaine de Dion-Cassius, liv. LXXVIII.

(t) Voyez pages 47 et suivantes, à la note.

Si les Russes étoient des Finiens (Finnois), cette attention pourroit avoir un juste motif; mais il seroit difficile de trouver une nation qui diversifiât par un plus grand nombre de manières toutes inusitées dans les langues de l'Europe, la combinaison des consonnes, et qui eût plus d'articulations chargées de ces sortes de lettres. Aussi ne leur est-il pas moins aisé de dire Kaptchak ou Kiptchak, que Kozak.

Il y a plus, (47) Kaptchak est le nom propre d'une nation. Ce nom passe pour très-ancien; et suivant Aboul-Ghaz, il étoit connu du tems d'Okhous-Khan (Ogouz-Khan). Le Grand-Sultan, comme chef de la tribu, distinguée dans la nation Turque par le nom d'Otomane, fait entrer le nom de Kaptchak dans la nomenclature de ses titres, quoiqu'il soit purement honorifique.

---

(47) Il y a dans la province d'Oufa, gouvernement d'Orenbourg, une race de Bachkirs, constamment appelée jusqu'à présent, de son nom de Kaptchake.

Le mot Kozak, au contraire, est appellatif; il peut, comme on l'a déjà fait voir, s'appliquer également à plusieurs peuples, et même à quelques individus, eu égard à leur manière d'être ou de vivre; et, dans ce sens, il est d'un usage peu ancien. On ne le connaît que depuis le seizième sicle.

Première migration des Kirghizes trouvés par les Russes en Sibirie : époque de cet événement.

57. Nous revenons aux Kirghizes que nous avons quittés pour donner l'étymologie du mot Kozak, et nommément à ces Kirghizes trouvés par les Russes près du Iénisséi (u), sur les monts Saïaniens.

On peut fixer le tems où ce peuple abandonna sa demeure primitive. Nous

(u) Ils sont situés sur les frontières de la Sibirie et de la Mounghalie. Les Russes les appèlent *Saïnaskia-Kamnia* : les Tatars, *Omaï-Taou*. Ces montagnes ont communiquées leurs noms à Saïanskii-Ostrogh, petite place du district de Krasnoïarsk, province de Iénisséisk, gouvernement de Sibirie.

plaçons cet événement à l'époque où les Ouïriates sortirent eux-mêmes de leur pays, s'il ne la précéda pas.

A cette époque, les descendans d'Oghotaï-Khan (Oktai-Khan) eurent avec les princes de la maison de Toli (Tuli), qui finirent par s'emparer du trône de la Chine, une guerre cruelle qui dura plus de trente ans, et dont la cause fut une longue suite d'injustices éprouvées par eux de la part de ces princes.

Les Oghataïdes se créèrent alors une puissance (v) dans le pays d'Almaligh, (x) voisin de la Kachkarie (Kaskar), et s'étendirent (y) dans les contrées possédées un peu auparavant par les Kalmaks, ou Eloutes-Dzonghars. Il est très-croyable que les Kirghizes eurent part aux guerres que les Oghotaïdes soutinrent contre les princes de la maison Toli.

(v) Histoire de l'empire des Mogols, p. 112, 147 et 250.

(x) *Ibid*, pag. 35 (1), 126 (4), et p. 109.

(y) *Ibid*, p. 47.

Des mœurs des Kirghizes trouvés en Sibirie par les Russes. Les Kirghizes sont obligés de quitter les bords du Iénisséi et les monts Saïaniens. Ils se retirent chez les Kalmaks.

58. Nous avons déjà parlé des mœurs de ce peuple (z). Elles ressemblent à celles des Kirghizes-Mahométans, sortis de la même souche.

On ne doit pas s'attendre à trouver ici le détail des embarras que les Kirghizes occasionnèrent aux Russes, par leur turbulente inquiétude. Nous dirons seulement que les Russes eurent à leur sujet une longue et vive querelle avec les Kalmaks. Cette querelle fut terminée, au commencement du dix-huitième siècle, par un traité qui donna les Kirghizes aux Kalmaks, à condition que ces Kirghizes abandonneroient les bords du Iénisséi, et qu'ils iroient s'établir chez leurs nouveaux maîtres.

(z) Plus haut, nomb. 46.

C'est ainsi que les domaines russes en Sibirie furent entièrement purgés de cette horde de brigands.

Des Iakoutes : leur pays. Les Iakoutes sont-ils de race Mounghale ?

59. Les Iakoutes habitent le long du Lena ; leurs établissemens s'étendent à l'Orient de ce fleuve. Le nom qu'ils se donnent est Sokha. On ne dira point s'ils sont d'origine Mounghale ou Tatare. Chaque opinion sur ce sujet est appuyée de témoignages qui rendent la question très-difficile à résoudre.

Les preuves réunies pour établir que les Iakoutes descendent des Mounghals, se déduisent de leurs moeurs et de leurs pratiques religieuses, qui tiennent, à beaucoup d'égards, de celles des anciens Mogols et des Bouriates actuels.

Qu'on prenne la peine de rapprocher les récits des historiens et des voyageurs qui traitent de ces objets, on s'assurera de la conformité dont nous parlons ; et,

par exemple, quand Rubriquis raconte qu'un mogol qui veut connaître l'avenir, adresse ses questions (48) à un kham, que ce kham évoque les esprits, bat du tambour-magique, et tourne si rapidement sur lui-même, se travaille d'une manière si étrange, qu'il finit par tomber évanoui, etc., etc. (z) Rubriquis n'atteste qu'un fait justifié de nos jours par les pratiques des Aghouns, ou Chamans Iakoutes, en pareille circonstance.

Si Carpin dit qu'à la mort d'un homme d'un rang distingué parmi les Mogols, on ne manque pas de placer sous lui,

---

(48) Rubriquis dit, dans son 19e. chap., que kham signifie un devin. Tous les gens de cette espèce sont nommés khams chez les Mogols. Cette expression s'emploie encore de nos jours chez les Tatars de la Katcha, chez les Télenghoutes, chez les peuples qui habitent le long de la rivière de Tchoulym, et chez les Tatars du Baraba, qui l'appliquent à leurs prêtres idolâtres.

(z) Rubriquis, chap. 47. Voyez Gaubil, p. 143, à la note.

dans le même cercueil, le serviteur (49) qu'il aimoit le plus : les Iakoutes, de leur

(49) Voyez Jean Duplan et Carpin. L'annoteur d'Aboul-Ghaz est très-mécontent de voir Marc-Paolo se donner des soins pour apprendre à la postérité, que lors des funérailles du grand khan des Mogols, on saisit toutes les personnes qu'on rencontre et qu'on leur donne la mort, pour qu'elles aillent consacrer leurs services à ce prince, au séjour des esprits. Mais l'humeur de ce critique ne détruit pas le fait.

Je ne rapporterai pas l'usage des anciens Romains qui, pour donner plus d'appareil à la pompe funèbre de leurs grands personnages, réunissoient une quantité d'esclaves ; les obligeoient à se battre deux à deux, et les condamnoient à périr, jusqu'au dernier, dans cette lutte barbare. J'éviterai de parler de ces femmes indiennes, esclaves, épouses, qui se dévouent aux flammes et se précipitent avec fanatisme dans le bûcher de leur maître ou de leur époux. Je garderai le même silence sur ces nations de l'Afrique et de l'Amérique, attachées, encore de nos jours, aux usages pratiqués par les ancêtres des Iakoutes; mais je demanderai ce qu'on doit penser des an-

côté, conviendront qu'ils avoient anciennement pour coutume de brûler,

---

ciens et riches tombeaux qu'on rencontre en Sibirie, où les grands, pour lesquels se construisoient ces tombeaux, ont à leurs côtés des squelettes humains et des ossemens de chevaux, disposés de manière à ne pas excéder la moitié de leur longueur; et si ce fait ne suffit pas, je citerai les annales de la Chine, qui rapportent que l'empereur Manjour (Mantchéou), Chun-Chi, chef de la dynastie qui règne sur cet empire, ayant perdu un fils et quelques unes de ses femmes, commanda que trente de ses sujets se donnassent la mort pour assurer le repos de ces personnes chéries. J'ajouterai, enfin, que Kangh-Ghi (Kanh-Ki), son successeur, n'abolit qu'avec beaucoup de peine la coutume barbare, qui sanctionnoit, en quelque sorte, un acte si révoltant du pouvoir. Voyez Duhalde, tom. 1, p. 472.

Je ne prétends cependant pas imputer ces horribles sacrifices à la nation chinoise, dont je connais la douceur et la sensibilité; mais j'en accuse les barbares, qui, pendant un long espace de tems, envahirent les diverses parties de son territoire, et se les arrachèrent réciproquement.

avec ceux de leurs grands qui perdoient la vie, le domestique qui leur avoit été le plus cher, afin que ces morts privilégiés eussent dans l'autre monde (a) quelqu'un dont le service leur fût agréable.

Un malade chez les Mogols ne pouvoit-il plus espérer de guérison? on s'éloignoit de lui, le laissant seul aux prises avec la mort. (b) Toute barbare que doive pa-

---

Ainsi, l'annotateur d'Aboul-Ghaz-Khan, dont la critique inconsidérée a nécessité cette note, est d'autant plus inexcusable d'avancer qu'aucun écrivain oriental ne reproche aux Tatars de semblables attrocités, qu'il range sous le nom de Tatares, précisément les mêmes nations que Marc-Paul appèle de ce nom. Petis Delacroix, dans son histoire de Tchinghis-Khan, page 492, rapporte des particularités révoltantes qui blesseroient bien autrement l'annotateur, que les reçits du voyageur vénitien.

(a) Voyez Isbrand-Hyde, relation d'un voyage, etc., p. 132. Stralhenberg, p. 375. Gmelin, voyage en Sibirie, 2e. p., p. 476, et 3e. p., pag. 313.

(b) Carpin, article 3, page 33. Rubriquis, chap. 10, pag. 19. Mandeville, p. 24. Recueil de Bergeron.

naître cette conduite, elle n'en a pas moins aujourd'hui des imitateurs qui s'y conforment avec une sorte de ponctualité religieuse, et personne ne s'avise d'en témoigner de la surprise.

On trouve encore entre les Iakoutes et les Bouriates beaucoup de rapports qui rappèlent le souvenir des Mogols ; mais le détail en seroit trop long. Nous ne nous serions même point étendus sur ce sujet, si nous n'avions pas estimé que la ressemblance des usages des deux nations peut faire présumer leur identité d'origine.

Il faut croire cependant que les anciens Tatars, qui furent voisins des Mounghals, adoptèrent leurs coutumes et leur culte : il seroit facile de le démontrer par la comparaison des cérémonies religieuses et des solennités des Iakoutes et des Tatars idolâtres.

On ne pourroit pas dire la même chose des Tatars qui ont embrassé le mahométisme ; leur croyance actuelle leur a fait abandonner entièrement, avec l'idolâtrie, les usages de leurs ancêtres.

L'origine des Iakoutes est-elle tatare? Tradition relative aux Iakoutes.

60. Les raisons qui peuvent faire considérer les Iakoutes comme étant de race tatare, se déduisent : 1°. de l'ensemble de leurs traits qui leur donne plus de ressemblance avec les Tatars qu'avec les Mogols; 2°. de la dénomination de Sokha qu'ils partagent avec une petite tribu tatare, mêlée parmi les Tatars de la province de Krasnoïarsk; 3°. de leur dévotion à un dieu qu'ils nomment *Tatar*, et qui, d'après le système généalogique d'Aboul-Ghaz-Khan, fut le père commun des hordes tatares.

Les Iakoutes n'auroient vraisemblablement pas placé Tatar au nombre de leurs divinités, s'ils n'avoient pas cru descendre de lui.

Les Iakoutes parlent tatar. Ils font usage, à la vérité, de beaucoup d'expressions bouriates et mounghales; mais cela prouve uniquement qu'ils ont vécu dans

le voisinage de ces nations, et qu'ils ont entretenu des rapports avec elles ; ce dont ils conviennent, même avec plaisir. Ils connaissent encore ces deux nations, quoique de nom seulement ; et ils conservent une tradition, portant que, chassés par les Bouriates de la partie supérieure du Léna, ils se jettèrent sur des radeaux avec leur bétail, descendirent le fleuve, furent s'établir sur les bords (c) de l'Olekma, au lieu où l'on a bâti depuis la ville de Iakoutsk, qui tire évidemment son nom du leur ; et que de-là ils se répandirent dans tout le pays auquel cette ville commande.

(c) Rivière qui se jette dans le Léna du côté droit de ce fleuve, à treize verstes au-dessous d'Olekminskii-Ostrogh, place dépendante de Iakoutsk, et dont la latitude est 60 d. 22 m.

Suite du même sujet. Les Iakoutes ont quelquefois de vives querelles avec les Tounghousses. Pourquoi.

61 La tradition qui représente ce peuple comme fugitif inspirera beaucoup de confiance, si l'on considère qu'un peuple nomade, accoutumé à camper dans de vastes déserts, à tirer sa principale subsistance de ses troupeaux, ne peut être déterminé que par de grands désastres à la guerre, et par l'absolue impuissance de trouver des établissemens convenables, à se fixer dans le pays que le Léna traverse au-dessus de l'Olekma. En effet, ce fleuve, à cette hauteur, est bordé de montagnes escarpées, qui laissent peu d'espace pour nourrir de nombreux troupeaux. L'herbe même des prairies, qu'arrosent ses eaux, croît aussi tard que l'herbe produite par les pâturages, situés entre l'Iakoutsk et l'Olekma. Ainsi donc, si le peuple Iakoute envisagea d'abord ces lieux comme

pouvant lui offrir, dans l'extrémité où il se trouvoit réduit, une retraite momentanée, il ne dût se résoudre à s'y établir définitivement, que par l'impossibilité de trouver des contrées moins défavorables ; et ce fut apparemment par ce motif, que, cédant à la nécessité, il se décida à y transporter ses bestiaux, à l'aide de radeaux dont on a parlé précédemment.

Une raison de plus en faveur de la tradition des Iakoutes, c'est que les animaux domestiques élevés par les peuplades indigènes qui ont conservé partie de ce pays, sont d'une autre espèce que ceux des Iakoutes. Ce fait remarquable sert à justifier la particularité du transport de ces animaux, qu'on dit avoir descendu le Léna.

Les Iakoutes et les Tounghousses, dont les terres touchent ce fleuve, prétendent sur le témoignage de leurs ancêtres que, lorsque le peuple émigrant se trouva, dans son voyage, à la hauteur de la Potoma, rivière qui court au Sud-Ouest, entre

celles de Vitim et d'Olekma et va se verser dans le Léna, les Tounghousses, habitans de ses bords, voulurent s'opposer à son passage; et qu'à cette occasion, ils livrèrent un combat, dont l'issue leur fut entièrement défavorable.

Il règne encore entre ces deux nations une grande animosité : elle est telle, que les Tounghousses ne rencontrent pas des Iakoutes, chassant près des rivières de Vitim, de Potoma et d'Olekma, sans leur chercher querelle, et que souvent même ils en viennent ensemble à des luttes sanglantes.

Des Tounghousses; leurs mœurs.

62. Les Tounghousses, nation active, gaie, spirituelle, habitent pour la plupart des contrées agrestes et désertes. Ils s'étendent d'un côté, depuis le Iénisséi, jusqu'à l'Océan tatar, ou la mer d'Okhotsk, et de l'autre, depuis le pays des Iakoutes, jusqu'à celui des Mounghals, ou, ce qui est à-peu-près la même chose, depuis

le golphe de Pengina, jusqu'à la grande muraille, servant de rempart (50) à la Chine.

Cette nation a des moeurs singulières, qui la distinguent de toutes les autres.

On voit les sociétés humaines, en grandes ou petites réunions, avoir des demeures connues, stables; se construire des maisons ou de simples huttes. Celles même qui vont de campemens en campemens dans les déserts, à la suite des troupeaux qui suffisent à leurs besoins, s'arrêtent, au moins, dans leurs diverses stations, aussi long-tems que les circonstances le permettent, et entretiennent entr'elles des relations.

Les Tounghousses, au contraire, ne mettent aucun prix aux communications sociales. Ils ne se captivent ni dans une enceinte quelçonque, ni dans les limites

---

(50) Il ne faut pas se figurer ici que les Tounghousses occupent absolument ce vaste espace : il s'y rençontre çà et là beaucoup de nations barbares, qui n'ont point de relations entr'elles.

d'aucun territoire : à peine les voit-on passer une ou deux nuits dans un même lieu.

Ils vont ainsi, parcourant les forêts, les montagnes, et mettent le souverain bonheur à vivre sur la terre nue, telle que l'auteur de la nature la présente à l'homme, comme y vivent les autres créatures qui habitent avec nous sa surface, de même qu'à pouvoir, en usant dans sa plénitude de leur liberté naturelle, se transporter par-tout où bon leur semble, avec les rennes dont ils sont à-la-fois les propriétaires et les gardiens.

Étymologie du mot Tounghoussé. Le vrai nom des Tounghousses est Oven ; *c'est celui qu'ils se donnent.*

63. Il y a plusieurs sentimens sur l'étymologie du nom des Tounghousses. L'annotateur d'Aboul-Ghaz pense qu'il leur fut donné par les Kalmaks (Éloutes) et les Mogols occidentaux, dans un esprit de dérision, parce qu'ils font usage de la

chair de porc; mais le mot *Tounghouss*, porc, qui trompe ici cet écrivain, n'est pas le nom Mounghal, ni Kalmak de cet animal : il ne s'appèle ainsi qu'en Tatar.

Stralhenberg dit que les (51) Arini, ou Ariniens, appellent les Tounghousses *Ton-Ghé-Kzé*, c'est-à-dire, homme de trois couleurs. Son opinion, à lui, est que ce sont les Tounghousses, que d'anciennes chroniques désignent par la dénomination de Mounghals-Maritimes. Il prétend, en conséquence, que leur nom dérive de l'expression tatare *Tingis*, mer; et il observe qu'il seroit plus exact de dire, en parlant d'eux, les Tingisses, que les Tounghousses; mais ces idées ne présentent rien qui mérite attention. Nous dirons, au contraire, que la nation Tounghousse ne prend jamais elle-même le nom sous lequel on la voit figurer ici. Les Russes tiennent ce nom des Ostiaks du

(51) C'est un peuple misérable des bords du Iénisséi, à une petite distance de Krasnoïasrk. Il achève peu-à-peu de se fondre, pour ainsi dire, et de perdre son existence politique.

Haut-Ket, par lesquels il (52) lui est réellement donné. Il est vrai qu'elle renferme dans son sein une tribu appelée Tounghoussir; mais l'analogie de ce nom avec celui de Tounghousse est d'une faible considération, attendu que le nom des Tounghousses est *Oven*, et qu'ils en font usage, soit dans une acception générale et propre à toute leur nation, soit dans un sens particulier à chacune de leurs tribus, ainsi qu'aux individus qui la composent.

---

(52) Comme les Ariniens et les Astiaks du Iénisséi parlent la même langue, il est possible que le mot de Tounghousse vienne de Ton-Ghé-Kzé. Voyez plus bas, nombre 73.

Division des Tounghousses en plusieurs classes ; et par suite, en plusieurs peuplades d'origine différentes : elle est fautive. On peut associer aux Tounghousses les Manjours et les Daours. Tableau destiné à faire voir les rapports existans entre la langue des Tounghousses et celle des Manjours.

64. Des écrivains voyageurs ont divisé la nation Tounghousse en trois classes : 1°. celle qui entretient des rennes; 2°. celle qui fait ses charrois avec des chiens ; 3°. celle qui élève des chevaux. D'autres auteurs ont vu dans ces classes trois nations différentes. Aucnn d'eux ne s'est entendu.

Cette distinction faite entre les Tounghousses, a eu pour unique cause leurs diverses manières de vivre ; mais s'il falloit s'arrêter à des circonstances de cette nature, combien ne multiplieroit-on pas les divisions ? Car il y a des

Tounghousses répandus le long des rivières et sur les bords de la mer, auxquels la pêche seule fournit leur subsistance ; et il en est qu'une force majeure a contraints quelquefois à renoncer, soit en partie, soit d'une façon absolue, à d'autres ressources industrielles. Tels sont les Tounghousses de la mer de Pengina, appelés Lamoutes, du mot *Lam*, qui signifie la mer en leur langue; lesquels depuis la perte de leurs rennes, sont réduits à n'atteler que des chiens à leurs voitures; tels sont aussi les Tounghousses des provinces de Nertchinsk et de Selenghinsk, qui nourrissent aujourd'hui des bestiaux, moyen d'existence que leurs pères ne connurent point.

Nous croyons pouvoir avancer que les Tounghousses possédèrent d'abord, comme le reste de leur nation, des troupeaux de rennes qu'ils suivoient dans les forêts et sur les montagnes; et que s'étant trouvés ensuite, par l'effet de quelque événement inconnu, transportés parmi les peuples des déserts, ils se

livrèrent, à leur exemple, à l'éducation des mêmes animaux, et à tous les soins de la vie pastorale.

Ce sentiment est d'autant plus vraisemblable, que les Tounghousses n'ont point dans leur langue de terme correspondant au mot bétail, qu'ils n'ont pas même les idées relatives au gouvernement des animaux domestiques. Ils se sont vus obligés d'emprunter des Mounghals, leurs voisins, les expressions qu'ils emploient pour en parler.

Au reste, tous les Tounghousses parlent la même langue, et doivent pour cette raison être considérés comme ne formant qu'une seule famille. On ne risqueroit point de se tromper en associant, quant à l'origine, deux peuples qui habitent, l'un au Midi du fleuve Amour, et l'autre plus loin que la rivière d'Arghoun, c'est-à-dire, les Manjours (Mantchéoux), à qui la Chine doit ses maîtres actuels et les Daours. La conformité de langue décèle parfaitement leur descendance commune.

Le pays des Manjours et des Daours offre à la vérité des monumens d'une certaine antiquité qui ne se voyent pas chez les Tounghousses ; et l'on pourroit, d'après cela, douter de l'identité primitive de ces peuples ; mais les Daours et les Manjours conviennent eux-mêmes que ces produits de l'art leur sont étrangers. Il est possible, dès lors, que leurs monumens soient l'ouvrage d'une nation plus ancienne, qu'ils auront forcée d'abandonner son pays, ou qui se sera vu contrainte de le partager avec eux. Les *Nintché* ont pu même élever ces monumens sous la dynastie des Kins (c).

La table placée à la page suivante, préentera le rapport qui existe entre la langue des Tounghousses et celle des Manjours.

(c) Voyez plus haut, nombre 58.

	LES TOUNGHOUSSES de la Tounghouska.	LES TOUNGHOUSSES de la mer de Pengina.	LES TOUNGHOUSSES de la province de Nerschinsk.	LES MA
Dieu.	Bougha......	Séouki......	Bourkan......	Derghi-
1.	Oummoukon..	Oumin.......	Omon........	Emou.
2.	Dzïiur.......	Dhïor........	Dzghour.....	Dzghou
3.	Illan.........	Èlan.........	Ilan.........	Ilan.
4.	Digghin......	Dighin.......	Dhighin......	Douin.
5.	Toungbïa.....	Tonghghan...	Tonghna:....	Zoundsg
6.	Nhiunghoun..	Nïounghghan.	Nïounghoun..	Ninghou
7.	Nadan.......	Nadan.......	Nadan.......	Nadan.
8.	Dzapkoun....	Dhiopkan....	Dzghapkoun..	Dzghapk
9.	Isghin.......	Ouiun.......	Iaghin.......	Ouiun.
10.	Dzhïian......	Menn........	Dzghan......	Dzghoua
100.	Niémadzghi..	Nozina.......	Nhiiamadzghi.	Taughou
1000.	Dzhiian Nié-madzghil...	Men-Iémal...	Mingha......	Minghan

Peuples trouvés en Sibirie par les Russes, à leur entrée dans ce pays. Dans quel sens le nom de Sibirie est pris ici? Des Samoïades. Les peuplades appelées Samoïades forment-elles une même nation? Ont-elles le même langage? Comment ont pu se couvrir d'habitans les bords de la mer Glaciale?

65. Les peuples de la Sibirie, dont nous allons parler, sont ceux qu'on regarde comme formant encore la population de cette contrée, en réduisant le nom de Sibirie à sa plus stricte signification.

On entend par ces peuples, les Samoïades, les Boghoulitches, les Ostiaks et les Tatars. Ces trois derniers peuples étoient soumis à Koutchoum-Khan.

Les Samoïades s'étendent le long des côtes de la mer Glaciale, depuis la mer Blanche jusqu'à l'embouchure du Léna. Ils ne composent pas une même famille,

quoiqu'ils figurent ici sous un nom qui semble leur appartenir à tous. Ce nom, qu'ils n'adoptent pas, leur a été donné par les Russes ; ils n'en ont point d'autre d'une application générale : mais chacune de leurs peuplades (53) a le sien propre, qui la distingue des autres ; toutes diffèrent par un idiome particulier.

Le mot Samoïade n'est tiré, ni des langues en usage chez les peuples auxquels il sert de dénomination, ni du russe ; et la plupart des écrivains qui ont prétendu lui assigner une origine, se sont livrés à des systêmes chimériques.

Les Samoïades touchent aux Finniens, ou Finnois. On pourroit supposer, avec quelque raison, que le mot Samoïade est une altération du mot Souoma, qui signifie en Finnois un marais, et qui a produit le nom de Souomalen, que les

---

(53) Par exemple, les Samoïades des environs de la rivière de Mézen, s'appèlent Obiondir; et ceux de Poustozero, ou de l'Inghorie, prennent le nom de Khazovo.

peuples, qui parlent cette langue, s'appliquent pour dénomination. Néanmoins, nous pensons que Samoïade vient du Lapon. Les Lapons s'appèlent eux-mêmes *Samé* ou *Sabmé*, et nomment (54) leur pays Saméïadna. Le rapport des noms de Samoïade et de Saméïadna doit paraître frappant.

Il y eut un tems, sans doute, où l'on ne distingua pas bien en Europe les Samoïades des Lapons. Ils étoient voisins ; ils s'habilloient de la même manière; et, ce qui auroit pu détourner de les confondre, la différence du langage ne dut point empêcher des étrangers, insensibles à cette différence, de les considérer comme un même peuple. Conséquemment, quelques navigateurs, fréquentant le port d'Aarkhanghélo-Ghorod (d'Archangel), ou même des Russes, auront pris Samoïade pour Saméïadna, et en auront fait le nom des

(54) Voyez la description de la Laponie suédoise, par Honstrom, chap. 4.

sauvages habitant les bords (*x*) du Mézen, et du grand amas d'eaux appelé Poustoé-Ozéro.

Le nom de Lop, ou Lap, étoit alors connu pour appartenir à l'une de ces deux nations. Il fallut donc donner celui de Samoïade à l'autre : c'est-à-dire, aux habitans du Nord de la Sibirie, depuis la mer Blanche, jusqu'aux lieux où la mer Glaciale reçoit le Léna ; mais ces peuplades, cantonnées à l'une des extrémités de l'Asie, ne se doutoient même pas qu'on pût leur appliquer le nom d'une nation européenne.

Stralhenberg, sujet à se livrer à d'étranges idées sur l'origine des noms et des peuples, paraît être d'avis que, non-

(*x*) Il coule dans le gouvernement d'Archangel, y donne son nom à une ville, sous les murs de laquelle il reçoit la rivière d'Oudor et se jette dans la mer Glaciale. La contrée d'Oudorie, dont il est fait mention dans la nomenclature des titres du souverain des Russies, tire sa dénomination de la dénomination de cette rivière.

seulement tous les Samoïades; mais encore les Ostiaks, habitant aux environs des villes de Narim, de Tomsk, de Krasnoïartk, ainsi que les peuplades des bords de la rivière de Kan et de celle de Mana, dont aucuns ne parlent la langue tatare, (d) sortent des Finniens.

Pour justifier une semblable opinion, il faudroit qu'il y eût une grande conformité dans le langage de ces tribus sibiriennes, (55) et l'on n'aperçoit rien de tel.

(d) Parties Septentrionale et Orientale de l'Europe et de l'Asie, page 36.

(55) A l'exception, toutefois, des expressions que les communications journalières font passer d'un peuple chez le peuple voisin; circonstance naturelle qui ne prouve pas que ces peuples remontent à une source commune, puisque toutes les nations s'empruntent réciproquement des mots et des phrases entières, quand leurs positions respectives leur en donnent l'occasion et la facilité; quoique, d'ailleurs, elles diffèrent essentiellement entr'elles.

Le même auteur dit aussi, que les Ostiaks de la rivière de Tom, de celle de Ket, du Iénisséi, et les autres peuples sibiriens qui viennent d'être cités comme n'étant pas de sang tatar, sont des colons de la nation Samoïade, et qui même en sont depuis peu séparées. On desireroit qu'il eût fait connaître l'époque et la cause d'un événement aussi remarquable dans l'histoire de ces peuples.

Peut-être qu'en effet les Ostiaks de la rivière de Tom, et les Kamaches voisins de celles de Kan et de Mana, sortent d'une même souche que les Samoïades de Poustozéro et de l'Inghorie. Les deux tiers, à peu près, des mots dont ils font usage, sont absolument semblables; mais nous ne convenons pas, avec Stralhenberg, que ces Ostiaks et ces Kamaches ayent passé, des bords de la mer Glaciale, dans les cantons plus favorisés du Soleil, où ils se trouvent établis. Nous croyons plutôt qu'ils sont du nombre des anciens et premiers habitans du centre de la Sibirie actuelle; que ce furent les

Samoïades, et non pas les peuplades Ostiakes et Kamaches, qui se trouvèrent déplacés à l'époque de leur séparation ; et véritablement, la crainte des Tatars, et plus encore des Kirghizes, ennemis bien autrement ardens à les poursuivre, paraît les avoir fait refluer vers les plages sur lesquelles ils ont établi leur demeure actuelle. Crainte salutaire, au reste, puisqu'elle les préserva de la servitude dans laquelle tombèrent les Kamaches et les Ostiaks.

Quelle autre cause auroit porté des hommes libres de leur choix, à se faire des établissemens dans un climat, qu'un froid excessif sembloit avoir réduit à n'être (56) qu'une solitude éternelle ; où l'aspérité du sol, une stérilité absolue ne

(56) C'est ainsi que les Lapons, qui d'abord demeurèrent en Suède, furent contraints de se jetter dans les contrées les plus septentrionales qu'ils habitent maintenant. Voyez le professeur d'Ubsal, Ira : *Réflexions sur le langage, et sur les changemens subis par la langue svio-gothique ;* page 1, §. 3.

laissoient rien aux malheureux qui le prenoit pour asile, si ce n'est peut-être un commerce pénible, momentané : foible dédommagement de tant de misères !

Des Boghoulitches : leur pays. Descendent-ils des Ouïghours ? Distinction à faire entre les Ouïghours et les Ingrés.

66. Les Boghoulitches occupent les deux côtés des monts Inghoriques, et les bords de quelques rivières qui, terminant leur cours, les unes dans l'Irtich et dans l'Ob, les autres dans la Kama, partagent le tribut de leurs eaux entre la mer Glaciale, où se précipite l'Ob, et la mer Caspienne, où le Volgha s'abyme, après avoir reçu la Kama.

Si l'on doit croire, d'après Aboul-Ghaz, que les Ouïghours, (e) s'étant établis dans le voisinage de l'Irtich, s'adonnèrent à la chasse des animaux

(e) Onzième partie, chap. 7.

qui produisent de riches fourrures, et trouvèrent leur subsistance dans cette sorte d'industrie : ces Ouïghours sont les auteurs des Boghoulitches ; les noms même de ces peuples, quoiqu'ils présentent des différences, conservent néanmoins des caractères d'analogie radicale, qui font connaître que ces différences ne proviennent, au fond, que des dialectes dont ces peuples font séparément usage.

Nous observons, en passant, qu'il ne faut pas confondre ces Ouïghours, ou Ingres, avec ceux qui possédoient une partie de la petite Boukharie (f) et le Tourfan. (g) Aboul-Ghaz déclare, positivement, que les Ingres s'étant divisés,

---

(f) Aboul-Ghaz, page 257, nomme leur pays Bich-balig. Balig signifie une ville en langue mogole. Le P. Gaubil place Bichbalig au-delà du Tourfan, du côté du Nord. Voy. l'histoire des Mogols, pag. 35, note 1 ; et Stralhenberg la désigne, dans sa carte, comme la capitale de la Khamilie.

(g) Histoire des Mogols, p. 40.

une de leurs tribus resta près de l'Irtich, et l'autre se retira dans le pays de Bichbalig (h).

La première demeura dans son état sauvage et dans son ignorance native ; la seconde s'éclaira : elle apprit, des peuples qu'elle subjugua, l'usage de l'écriture, l'emploi méthodique des élémens du langage ; et par la suite, elle eut, à son tour, l'honneur de communiquer ses connaissances aux Mounghals, qui, depuis cette époque se servirent de lettres, ou caractères oüighoriques, inghriques, ou inghoriques (i).

(h) Page 94 et 96.

(i) Carpin, article 5, page 40, à la fin ; Rubriquis, chap. 28 ; Aboul-Ghaz, pag. 98 ; Gaubil, pag. 33, 148 et 150 ; Souciët, tom. 1, pag. 254 ; Duhalde, tom. 4, p. 33.

Langage des Boghoulitches : analogie de ce langage avec les dialectes propres à certains Ostiaks. Des nations d'origine Tchoude ou Scythe, et des Hongrois d'aujourd'hui.

67. On remarque dans le langage boghoulitche un très-grand nombre d'expressions qui sont en usage chez les Ostiaks de l'Irtich et des parties inférieures de l'Ob. Il s'y trouve aussi beaucoup de mots de la langue Tchoude; ou, ce qui est la même chose, d'un certain idiome commun à plusieurs nations, dont les dialectes, bien que divers, prouvent qu'elles ont une même origine. Ces nations, ou pour mieux dire ces peuples, sont les Estoniens, les Finniens, les Lapons, les Zirianes, les Permiens, les Ostiaks, les Tchérénisses, les Mordves (57) et les Tchouvaches.

---

(57) La langue tchouvache est celle qui diffère le plus de cette langue générale. On

L'idiome des Boghoulitches présente un assez grand nombre de mots qui se retrouvent dans la langue hongroise moderne. Cette intéressante particularité nous paraît mériter un examen sérieux, qui mette à portée de savoir si les Hongrois ne sortiroient pas de même lieu que les Boghoulitches.

---

pourroit la prendre pour un dialecte tatar. Elle a beaucoup de mots qui lui appartiennent en propre ; et ceux d'origine étrangère, qui ne sont, ni tchouvaches, ni tatars, se réduisent à un petit nombre, empruntés du tchoude. Je ne crois pas, cependant, que les langues tchouvache et tatare aient eu rien de commun dans le principe. Tout démontre que les Tchouvaches s'introduisirent en Sibirie avant les Tatars : mais les communications établies, enfin, entre ces deux peuples, auront fait prévaloir la langue tatare sur la langue tchouvache.

C'est ainsi que les Bachkires sont venus aux termes d'oublier leur propre idiome ; et qu'à peine pourroit-on soupçonner, aujourd'hui, qu'ils ayent autrefois parlé une autre langue que la tatare.

Les anciens Iugres peuvent-ils être regardés comme les auteurs des Hongrois de nos jours? Les Iugres et les Boghoulitches firent-ils partie d'une même nation?

68. On lit dans les chroniques russes, qu'à la fin du neuvième siècle (58) les Iugres traversèrent Kiev, passèrent les

(58) Ils sont appelés Ougri (Ougres), dans les chroniques russes. Mais cette différence dans la manière de prononcer et d'écrire leur nom, ne doit point faire penser que ce nom, ainsi modifié, ait appartenu à deux peuples connus ; l'un sous la dénomination de Iugre, l'autre sous celle d'Ougre. Les Russes ont beaucoup de noms propres, dont la lettre initiale étant un *iu*, est changée par eux en *ou* : comme *Ouliana*, Julienne, au lieu de *Iuliana*, etc. Cette conversion, quoique bien connue, a donnée lieu à diverses erreurs. Stralhenberg, page 32, distingue Ouïghour de Oughorie, et rend le dernier de ces mots par la préposition *ou*, proche, et *ghora*, montagne. D'autres

monts Karpaks (Crapacs), attaquèrent les Volakhes (Valaques), les battirent,

---

auteurs, parmi lesquels il se trouve même quelques Russes, considèrent bien l'Iughorie et ce qu'ils appèlent *Oughorskaïa-Zemlia*, les pays d'Oughorie, comme une même contrée ; mais ils admettent l'interprétation de Stralhenberg.

Il nous semble, à nous, qu'ils se trompent tous ; et que ces Russes pêchent, en outre, contre les règles de leur propre langue. Si le mot *Oughorskaïa* dérivoit de ghora, il faudroit que l'accent prosodique se fît sentir, non dans la première syllabe *ou*, mais dans la seconde *ghor*. La prononciation exigeant, au contraire, que cet accent frappe sur la première syllabe *ou*, ces Russes prouvent, eux-mêmes, en articulant ce mot, qu'il ne vient pas de ghora.

De plus, dans le mot *Oughorskaïa*, l'*o* de la syllabe *ghor* n'est pas radical, ou autrement n'est pas une des lettres qui constituent essentiellement ce mot ; il est euphonique ; c'est-à-dire, qu'il est uniquement employé pour adoucir et faciliter la prononciation : c'est ainsi que, lorsqu'on veut faire des substantifs *Tchouktchi* et *Vouitchéghda*,

s'emparèrent de leur pays, situé sur le Danube; et qu'à dater de ce moment, la contrée envahie reçut le nom d'Ounghariа (Oungarie).

Un trait d'histoire aussi positif, nous porte à considérer les anciens Iugres comme les auteurs des Hongrois d'aujourd'hui.

Quelques annalistes allemands et hongrois sont d'accord sur ce fait, avec les auteurs des chroniques russes : mais en cela, seulement, qu'ils disent que les Iugres, chassés de chez eux par les Petchénèghes (Petsinazites), leurs voisins, pénétrèrent dans la Pannomie, où le roi Arnolphe ne s'opposa point à leur établissement; et que les Iugres, sensibles à cette faveur, la reconnurent en aidant Arnolphe à faire rentrer dans le devoir le roi de Moravie, Sviatoslav, soulevé contre lui.

---

les adjectifs *Tchoukskii* et *Vouitchéghskii*, on les change en *Tchoukotskii* et *Vouitchéghodskii*. Le vrai nom des Iugres est réellement *Iughri*. Ils le portèrent bien des années avant d'être connus des Russes.

Des écrivains appliquent cette anecdote aux Ghoun-Avares (Huno-Avares), et font sortir de la combinaison de ces mots, le mot de Ghoun-Gharia (Houn-Gharia). Nous ne prétendons pas examiner maintenant cette opinion; il suffira de dire qu'à l'époque où l'on fixe cet événement, les Petchénègres demeuroient sur le Iaïk; (k) et ce qui est également vrai, nous ajouterons que les Iugres habitèrent les bords de ce fleuve avant eux.

On ne sait pas si les Boghoulitches ont actuellement des établissemens dans ces lieux : mais comme le Iaïk prend sa source dans les monts Ouraliques, et que ces monts s'attachent à la longue chaîne de ceux qu'on appèle Iughoriques, la distance qu'il y eut entre les domaines des deux peuples, si toutefois ils sont

---

(k) Voyez Sobranié Rossiiskoi - Istorii, Vtoraia-Tchast, Stranitsa, 73. Le recueil des morceaux détachés sur l'histoire de Russie, seconde partie, pag. 73.

étrangers l'un à l'autre, ne put être fort grande.

De plus, les limites des Iugres n'ayant point été déterminées du côté du Midi, on peut être autorisé à dire qu'ils habitèrent, et les environs du Iaïk, et ces montagnes qui portent leur nom.

Si donc, comme on n'en peut guère douter, les Iugres et les Boghoulitches constituèrent une même nation; et si l'on doit également croire que les Hongrois d'aujourd'hui sont issus des Iugres, il y a certainement des rapports de consanguinité entre les anciens Boghoulitches et ces Hongrois.

Paskatir, Bachkatir, ancien pays des Hongrois, situé sur le Iaïk; Bachart et Paskatir sont deux mots ayant une même signification. Des noms de Bachart et de Madjar. Des Bachkirs qui habitent sur les bords du Iaïk, le pays des Iugres, ou des anciens Hongrois. Leur langage actuel. Ils sont appelés Ouchtiaks par les Kirghiztes. Leur langue primitive.

69. Les voyageurs, Carpin et Rubriquis, donnent au pays originaire des Hongrois, le nom de Bachart et de Paskatir; (1) le plaçant sur les bords du Iaïk, aux lieux habités actuellement par les restes de la nation des Bachkirs. On doit en inférer que Bachart et Pashkatir sont une même chose. Or, le premier de ces noms a certainement une grande analogie avec celui de Madjar, lequel est appliqué par les peuples de l'Asie à ces mêmes Hongrois.

(1) Carpin, art. 5, Rubriquis, chap. 23.

Il résulte définitivement de ces différentes observations, que Paskatir et Bachkir, Bachart et Madjar sont des expressions employées pour désigner la même nation. La substitution de la lettre labiale *b*, à la lettre du même organe *m*, et d'autres changemens de cette espèce qu'on remarque dans ces différens noms, ne nous embarrasserons pas, si nous pensons aux nombreux exemples qu'il seroit facile d'en fournir; tels que *Boussourman*, mis à la place de *Moussoulman*; *Mamouth*, à celle de *Béghemot*; *Bachmout*, pris pour *Makhmet*; *Baraba*, pour *Barama*, etc.

Il paraît que le khan Aboul-Ghaz fait de Madjar et de Bachkir, les noms de deux peuples différens; (59) mais ces deux peuples, il ne les distingue, ni ne les

---

(59) La version française de l'histoire généalogique des Tatars n'a pas été faite sur l'ouvrage original d'Aboul-Ghaz-Khan: aussi n'est-elle pas toujours exacte. Par exemple, on pourroit tout aussi bien lire, à la page 45, Madschares et Baschkirs (Mad-

sépare plus, quand il les considère sous le rapport de leur origine, qu'il dit étrangère, et relativement à leur pays, auquel il donne la même position que lui assignent les autres écrivains.

Indépendamment du témoignage de cet auteur, on sait que les Bachkirs ne sont pas de sang tatar, quoiqu'ils ne parlent plus que le tatar. C'est pour cette raison que les Kirghizes-Kaïssaks, leurs voisins, les appèlent Ouchtiaks (Ostiaks) étrangers; (m) et nous ne

---

chares et Bachkirs), que Madshares et Baschkirs. Un chose qui mérite d'être remarquée, c'est que la plupart des peuples nommés dans cette page, tels que les Ourousses, les Vlaks, les Madjars, les Bachkirs, sont sortis des contrées situées à l'Orient de la mer Noire, et se sont transportés sur le Danube. Les Boulghares (Bulgares) en ont fait autant. Il n'en est pas de même des Slavous; et s'il falloit tracer la marche de leur migration, ce travail exigeroit une attention particulière.

(m) Stralhenberg, parties sept. et orient. de l'Europe et de l'Asie, pag. 61 et 67.

doutons pas que, s'il subsistoit des restes de l'ancien langage Bachkir, on ne les vît souvent se reproduire dans le hongrois, tel qu'on le parle maintenant. La comparaison de l'idiome hongrois avec les dialectes des Boghoulitches et des autres peuples (60) d'extraction Tchoude, donne à tout moment un semblable résultat; car, dans cet idiome, près de la moitié des objets sensibles et généralement connus, ont des dénominations tchoudes, et sur-tout boghoulitches.

---

(60) Je prends ici le mot Tchoude dans son acception la plus étendue ; et j'y comprends, non-seulement les Estoniens et les Finniens, mais tous les peuples qui font usage du finnien, comme il a été dit dans le nombre 67. Le mot tchoude signifie, en général, chez les Russes, un étranger, un homme qui n'a point de demeure connue ; à peu près comme on entendoit anciennement celui de scythe et de barbare, ou comme se prend aujourd'hui celui de tatar.

Madjar, vrai nom des Hongrois. Les nations Slavonnes établies sur le Danube, et les Turcs leur ont de tous tems appliqué ce nom. Les Russes, qui n'ont pu connaître les Hongrois sous la dénomination de Madjar, leur ont donné celle d'Ounghari.

70. Comme les Hongrois prennent eux-mêmes le nom de Maghiar (Madjar), on pourroit demander pourquoi on les appèle autrement en Europe. Mais rien n'est plus ordinaire que de voir des peuples porter, hors de leur territoire, un autre nom que celui qu'ils se donnent. La plupart des nations offrent de pareilles singularités; et pour ne parler que des nations européennes, les Russes ne sont-ils pas appelés Vendes (Vendi) par les Finniens, Krèves (Krevi), par les Lettes (Letti)? Les Teutons ne voyent-ils pas leur nom changé en celui d'Allemand par les Français, en celui de

Nemtchini, ou Nemtsi par les Russes, en celui de Saxoni par ces mêmes Finniens? Les Finniens ne désignent-ils pas encore les Suédois par la dénomination de Rouotsènes (Rouotséni), et les Danois par celle de Intes (Inti)? Ne se nomment-ils pas, eux-mêmes, Souomalènes (Souomoléni)? Et les Bohêmes ne se donnent-ils pas le nom de Tcheks (Tcheki)? Toute personne qui sait à fond l'histoire des nations, n'ignore pas qu'il est impossible de déterminer les causes de ces usages (n).

Pour revenir aux Hongrois, on peut mettre en question si les Russes furent les premiers qui leur donnèrent le nom de Vengri; mais il paraît certain que les nations Slavonnes établies sur le Danube, ainsi que les Turcs, s'accordèrent en tout tems à leur conserver celui de Madjars. Cette considération porte à croire que le nom d'Ounghari, par lequel on les désigne également, vient aussi des Russes qui

(n) Voyez plus haut, nombre 23.

les ont connus, non pas sous la dénomination de Madjar, mais sous celle d'Ougres (Ougri). On le croira facilement, si l'on se rappèle que les Ougres, ou Iugres traversèrent la Russie pour se porter sur les bords du Danube.

Les Ougres furent connus dès le sixième siècle. Ils n'envahirent qu'au neuvième, en Pannonie, le pays qui prit alors le nom d'Oungharie.

71. Il faut, au sujet de l'expédition des Iugres qu'on vient de citer, prévenir un doute qui pourroit naître dans l'esprit du lecteur. On a vu au nombre 68, que les Iugres se portèrent vers le Danube à la fin du neuvième siècle, et qu'on donna le nom d'Oungharie, au pays qu'ils occupèrent. Or, il est déjà question des Ougres dans les écrits de Jornandès, comme dans ceux de Ménandre, et l'on sait que le premier de ces auteurs vivoit sous Justinien, et l'autre du tems de l'empereur Maurice; c'est-à-dire, trois

cents ans avant l'irruption faite par les Iugres en Pannonie.

Nous pouvons répondre à cette difficulté, que les Iugres étoient effectivement connus dès lors en Europe; mais qu'on ne les comptoit pas encore parmi les nations établies dans cette partie du monde.

Les écrivains qu'on vient de nommer, ne disent point que les Iugres aient pris, dans le sixième siècle, possession d'aucune contrée située en Europe; ils fixent seulement l'époque où ce peuple commença ses excursions. On ne peut inférer rien autre chose d'un tel récit, si ce n'est qu'une colonie iugre s'est transportée en Occident. La nation, d'ailleurs, est restée presque entière sur le sol natal; et l'on pourroit, entre autres preuves, citer à l'appui de cette assertion, les guerres qu'elle soutint contre le tsar, ou le roi de Perse, Kosroès (o).

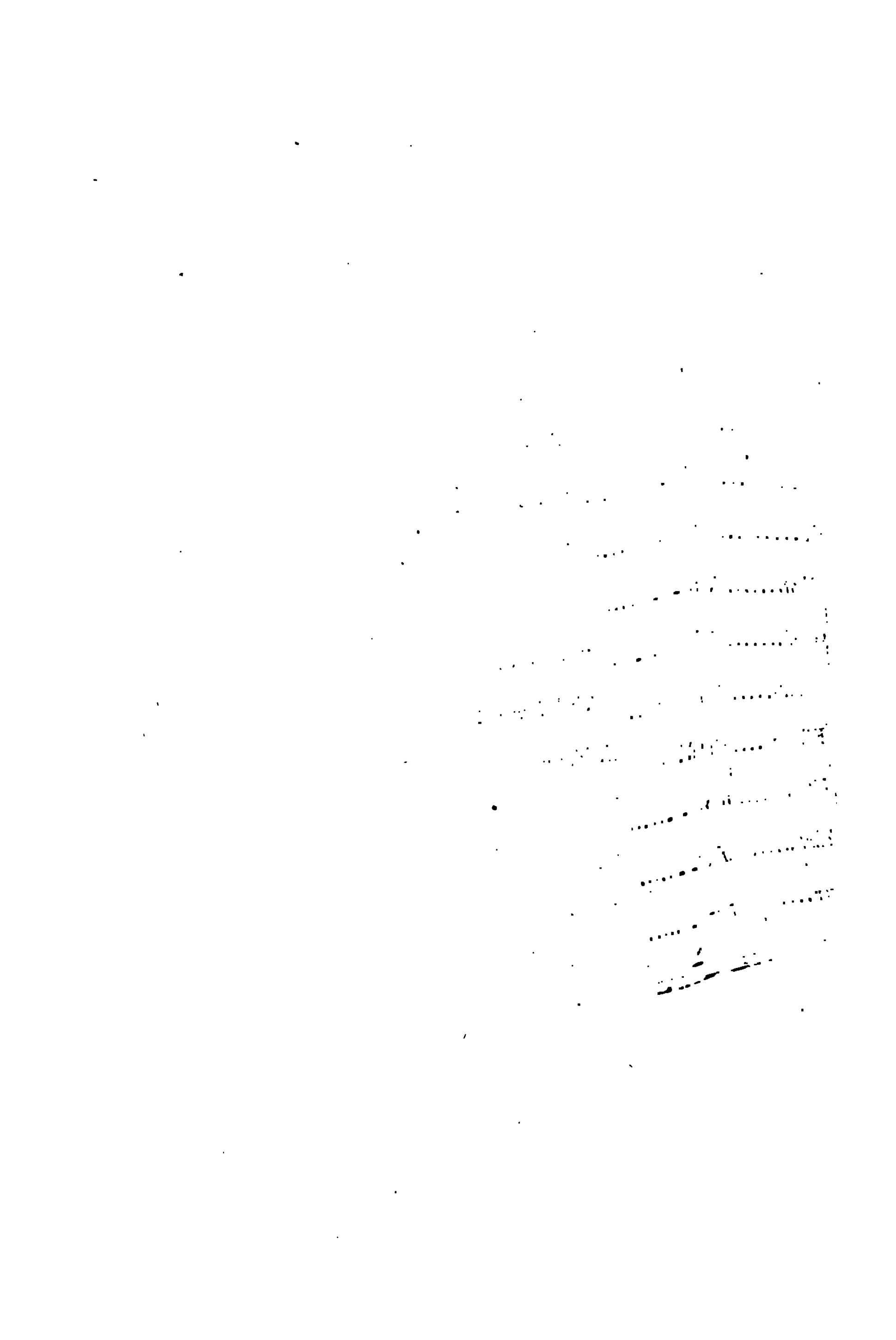
(o) Voyez Sobranié-Rossiiskoi-Istorii, Tchast, 1; Otdélénie, 1; Stranitsa, 7. Recueil de morceaux détachés sur l'histoire de Russie, première partie, sect. 1, p. 7.

Analogie de la langue hongroise avec les dialectes tchoudes ou scythes. Tableau de comparaison entre cette langue et ces dialectes.

72. Nous avons dit que la langue hongroise doit à la langue tchoude ou scythe, près de la moitié des mots dont elle se sert pour représenter les choses qui tombent le plus ordinairement sous les sens, et qui sont universellement connues. Donnons pour exemple, dans le tableau suivant, n°. 1, la simple nomenclature des nombres.

Il faut convenir que cette langne contient aussi beaucoup d'expressions tirées du tatar et de l'ancien persan : telles que tits, dix ; tchats, cent ; et iétser, mille, qui appartiennent à la langue persanne. Il en est de même du mot Isten, Dieu, qu'on prononce Ichten. Ce mot ne s'accorde pas, non plus, avec les dialectes tchoudes : il se rapproche, au contraire, de l'ancien persan, dans

	Tchérémisse.	Finnien.
Dieu	Iuma......	Iumala.
1.	Iktat.......	Iksi.
2.	Koktat.....	Zaksi.
3.	Koummout.	Kolmé.
4.	Nillet......	Nelhia.
5.	Viuzet.....	Viz.
6.	Koudat.....	Kouz.
7.	Shimmel...	Z'eit'zemian.
8.	Kandat.....	Kakhdeksan.
9.	Indet.......	Ikhdésan.
10.	Lou........	Kimménen.
100	Shidé......	Zata.
1000	Shichem...	Toughat.



lequel (61) Iisdan signifie Divinité. Ce rapport, manifesté par un mot aussi intéressant, pourroit autoriser à penser que les Iugres demeurèrent anciennement dans le voisinage de la Perse, et qu'ils professèrent la religion des Mages.

Il nous seroit aisé de justifier cette opinion par d'autres preuves : mais notre but unique étant de montrer l'identité d'origine qui existe entre les Hongrois et les Boghoulitches, nous n'ajouterons rien de plus. D'ailleurs, nous avons traité ce sujet dans un autre ouvrage rendu public, et nous croyons qu'il s'y trouve suffisamment éclairci.

---

(61) Voyez Herbelot, Bibliothèque orientale, au mot Pharse (Phars). Voyez aussi l'Histoire universelle, tom. 4, § 495, note (l).

Le Théologal de Francfort, Paul-Ernest Iablonskii, remarque, dans sa Mythologie Égyptienne, que Dieu avoit le nom de Ikh-To chez les anciens Égyptiens, et que ce nom veut dire Esprit-Saint. Je ne sais s'il entend sous cette dénomination l'Iizdan des Persans. En dérivant Iizdan du Chaldéen-Ist, feu, on

Des Ostiaks. Trois sortes d'Ostiaks. Ostiaks des bords inférieurs de l'Irtich et de l'Ob. Le nom que prennent ces Ostiaks : leur langue.

73. On appèle en Sibirie du nom d'Ostiaks, des peuples qui n'ont entr'eux rien de commun, ni dans leur langage, ni par leur origine.

Il y a trois sortes d'Ostiaks. Les premiers occupent les deux rives de l'Irtich et de l'Ob, à leurs parties inférieures, et dépendent des provinces de Tobolsk

---

entreroit bien mieux, je pense, dans l'idée que ces Perses avoient de Dieu ; qu'ils représentoient comme une lumière éternelle, subsistant par elle-même.

Bien des motifs, aussi, portent à croire que les anciens Perses reçurent leur religion des Chaldéens et non des Égyptiens ; si toutefois cette religion ne prit pas naissance dans leur propre pays.

(y) de Bérézov (z) et de Sourghout. Ils se donnent le nom de Ghondi-Ghouï ; c'est-à-dire, d'habitans des bords de la rivière de Kouda, parce que leurs premiers établissemens, dit Stralhenberg, étoient sur cette rivière. (p) On sait qu'ils sont originaires de la Permie ; mais ce fait n'infirme point le témoignage de l'auteur suédois, puisqu'il n'est pas impossible qu'ils aient passé de ce pays dans la contrée qui traverse la Konda ; et qu'après un certain laps de tems, ils se soient approchés davantage de l'Irtich et de l'Ob.

Un écrivain (q) a fait des recherches

(y) Ville du gouvernement de Sibirie, située sur la Sozva, qui se jette dans l'Ob. La latit. de Bérézov est 63 d. 56 m. 1/4.

(z) Cette ville est sur l'Ob, au 61e. d. 16 m. de latit. Nord.

(p) Parties Septent. et Orient. de l'Europe et de l'Asie.

(q) *Ioanna Bernghharda Millera, gitié i obouiknoveniia Ostiakov.* Les mœurs et les usages des Ostiaks, par Jean Bernghard Müller.

pour déterminer le tems précis de leur première migration. Il paraît avoir saisi la vérité, en plaçant cet événement à l'époque où l'évêque Stéphan (62) convertit la Permie au christianisme. Il prétend qu'alors ils abandonnèrent en très-grand nombre leur patrie, et qu'ils se réfugièrent en Sibirie, pour n'être pas obligés d'embrasser une religion opposée à la leur.

La langue que parlent les Ostiaks de l'Irtich et de l'Ob, diffère peu du permien et du tchoude ; mais elle ressemble plus particulièrement au boghoulitche, comme on peut le voir dans le tableau annexé au nombre 62.

---

(62) Cette grande époque, pour les Permiens, est fixée, dans les chroniques russes, à l'an du monde 6880, et 1373 de la naissance de Jésus-Christ.

	OSTIAKS DE IÉNISSÉISK.	ARI ASSANES.
Dieu.	Èïs...............	Ès.... , ou Èt.
1.	Khouzem.........	Kghouzaaoutou.
2.	Ounem...........	Kina.. hié.
3.	Donghem.........	Thïongpnghia.
4.	Sïem.............	Chaia . hegh-Iangh.
5.	Ghagbem.........	Kghagh heïghiangh.
6.	Aghez	Oghgha heïloutch-Iangh.
7.	Onzé.............	Iunhia. heïlin-Iangh.
8.	Iunem - Boïzem - Khotchem, ou deux moins que dix.	Kida - N heïltangh-Iangh. Tchoc
9.	Khouzem - Boïzem - Khoghem, ou un moins que dix.	Kghouz hotchi - Boun- tchao Aghiiangh.
10.	Khotchem........	Kghoa. Ihaghïiangh.
100.	Kizé.............	Ius.... tchin-Tamchou.
1000.	Kho-Kizé.........	Kgho-I hagh - P'altchia- Tamchou.

il a de la conformité avec le langage de quelques tribus peu nombreuses, répandues dans la province de Krasnoïarsk; savoir: celles des Arins, ou Ariniens, des Kotoves, des Kaïbales et des Assanes. On doit en conclure que ces tribus et les Ostiaks, dont nous parlons ici, appartiennent à une même famille. Le tableau, n°. 3, le confirmera.

Du mot Ostiak. Iuchtiak est une expression tatare : elle signifie Barbare. *Les Tatars entrés en Sibirie appliquèrent, sans discernement, le nom d'Iuchtiakes aux peuplades de ce pays qu'ils connurent. Les Russes, vainqueurs des Tatars, suivirent l'usage établi par eux.*

76. On peut facilement trouver le motif qui a fait appeler du nom commun d'Ostiakes, ces trois nations, si distinctes entr'elles. Il est également facile d'expliquer pourquoi plusieurs autres nations, qui font usage de dialectes analogues à

l'idiome dont se sert chacune de ces divisions d'Ostiaks, ont conservé néanmoins leur ancien nom, et ne se trouvent pas confondues avec elles, sous une dénomination générique.

Le mot Iuchtiak est tatar : il exprime l'idée que les Grecs attachoient au mot que nous rendons par celui de Barbare. Il signifie un étranger, un fugitif, un homme grossier, privé de toute éducation.

Lorsque les Tatars eurent fait la conquête de la Sibirie, l'orgueil de la victoire leur persuada que l'auteur de la nature leur avoit départi des dons particuliers, refusés aux autres hommes. Remplis de cette idée, ils désignèrent, (63) par une qualification injurieuse, les

---

(63) Les Russes ont aussi donné, pendant quelque tems, le nom d'Ostiaks aux Boghouliiches. On a fait la même observation, nombre 59, relativement aux Bachkirs, appelés ainsi par les Kirghizes. Strahlenberg conclut mal à propos, que les Bachkirs étoient

peuples vaincus, et les appelèrent Iuch-tiaks.

Mais comme ils ne connurent d'abord particulièrement que les peuples qui se trouvèrent entre l'Ob et le Iénisséi, ils n'étendirent (si l'on en excepte quelques peuplades établies au-delà de l'Irtich) la dénomination méprisante d'ostiake, qu'aux habitans des pays bornés par le Bas-Ob et l'Irtich, au Couchant; et par le Iénisséi, au Levant. Les peuplades sauvages qui demeuroient sur la rive opposée de ce dernier fleuve, et bien au-delà vers l'Est, étant inconnues à ces Tatars, ne reçurent pas le même témoignage de mépris, malgré leur identité d'origine avec les nations subjuguées. Aussi gardèrent-elles leurs noms.

Les Russes, qui ont remplacé les Tatars en Sibirie, ont conservé les dénominations qu'ils y trouvèrent usitées, sans

---

de race ostiake; il pense que le nom d'ouch-tiak appartient en propre aux nations auxquelles on l'applique.

examiner comment l'application s'en étoit faite.

C'est ainsi que le nom d'Iuchtiak, dont on a fait Ostiak, est devenu commun à plusieurs nations, entre lesquelles il n'y a nul lien d'affinité; et que ces nations continuent de porter, comme nom propre, une qualification originairement injurieuse.

Des Tatars. Prononciation vicieuse de leur nom. Plusieurs nations comprises, mal à propos, sous ce nom. Étymologie du mot Tatar. Tribu appelée Tatare parmi les hordes turques. Autres applications du nom de Tatar. Tatar et Mogol ne furent pas deux frères. Mélange confus des noms de Tatar et de Mogol.

77. Terminons nos recherches, et parlons des Tatars avec quelque détail.

Nous devons observer, d'abord, que les Européens commettent deux fautes, en articulant leur nom : ils appuyent sur

la première des syllabes qui le composent et la font longue, et ils terminent cette syllabe par un *r*, dont ils la gratifient. Ils paroissent croire, en outre, que ce nom est tiré de la langue des Tatars eux-mêmes. C'est du moins ce qu'on devroit penser, d'après les écrits anciens et modernes qu'ils ont publiés sur l'histoire des Tatars. (s) Enfin, ils se trompent, encore, en prenant ce nom dans une acception trop étendue; puisqu'ils comprennent sous cette dénomination, tous les peuples de l'Asie placés entre la Perse, l'Inde et l'Océan Oriental; quoique ces peuples soient respectivement distingués d'une manière tranchante, par la figure, par les mœurs, par la religion et par le langage.

Ainsi, lorsqu'un Européen parle de Tatars, on ne sait à quel peuple il attache particulièrement son idée.

(s) Voyez dans le recueil de Bergeron, les relations tirées de l'histoire de Bendover et de Paris.

Le nom de Tatar étant employé dans une acception si vague, nous nous sommes surpris, plus d'une fois, à douter si jamais il s'est trouvé une réunion d'hommes, en corps de société, à qui ce nom ait appartenu. A peine commençoit-on à l'entendre prononcer en Europe du tems de l'empereur Frédéric II, duc de Souabe, lorsque Batii (Bati, Batou-Khan, Bakhtou-Khan) fit son invasion en Hongrie. Or, Batii et ses guerriers étoient Mogols et non Tatars.

Une chose remarquable, c'est que le nom de Mogol est très-connu des Persans et des Arabes; tandis qu'ils ignorent celui des Tatars, qui contribuèrent avec les Mogols, et même en plus grand nombre qu'eux, à subjuguer la Perse ainsi qu'une partie de l'Europe.

En cherchant la cause de ce fait bien certain, nous avons presque trouvé l'étymologie du mot Tatar. Les Chinois ont coutume d'appeler Ta-ta, Ta-dzé, tous leurs voisins sans distinction. Ils n'exceptent pas même la branche des Mogols

qui leur a donné (t) des maîtres. On peut donc penser qu'à leur imitation, les Européens ont nommé Tatars tous les peuples du centre de l'Asie, qui leur étoient peu connus. Mais ces Persans, séparés des Chinois par les Mogols et les Arabes, qui n'étoient point en relation avec les Chinois, n'ont pu recevoir d'eux le mot *Tatar*, évidemment composé des monosyllabes ta-ta.

Tout ceci mène à conclure, que le mot *Tatar* n'est pas un nom propre; que c'est une sorte de dénomination générale, vaguement appliquée par les Chinois. Ajoutons que les nations, qui, si l'on considère leurs idiomes, sembleroient devoir justement porter ce nom, le reçoivent avec mécontentement, et prennent de préférence celui du pays qu'elles habitent, ou qu'elles ont primitivement habité.

Les savans tatars, interrogés sur

(t) Voyez Gaubil, pages 20, (1), 70, (1).

l'origine de leur nation, ne manquent pas d'assurer (64) qu'elle est turque. Nous ne faisons pas difficulté de le croire. Tous les historiens orientaux s'accordent sur ce point.

Si l'on consulte Aboul-Ghaz, on verra qu'il y eut parmi les hordes turques, une ou même plusieurs tribus tatares. Cet écrivain parle des Tatars comme de l'une des plus considérables parties de la grande nation turque. Il dit encore, que ces Tatars se partagèrent en plusieurs

---

(64) La langue tatare est celle que les Turcs parlèrent d'abord. Aboul-Ghaz dit, 2e. partie, chap. 7 de son histoire, que *oun* signifie dix, en turc, et *kotos* neuf. Or, comme *oun* et *kotos* sont des mots tatars, il suit de-là que la nation tatare commença par porter le nom de turque, et que la dénomination actuelle n'est pas très-ancienne. Les Tourkmans et les Turcs, constituant aujourd'hui la nation ottomane, ont également un langage conforme au Tatar. On n'y remarque d'autres différences que celles qui résultent des divers dialectes, appartenant à la langue mère, dont ils dérivent tous.

tribus ; et qu'une d'elles eut des guerres sanglantes à soutenir contre les Chinois : ce qui s'accorde fort bien avec les annales de la Chine (u).

Iéssoukaï (Iésukaï), père de Tchinghis-Khan (v) et Tchinghis-Khan lui-même, poursuivirent avec acharnement (x) une des hordes tatares.

Enfin, cet homme, dont on ignore et l'origine et l'histoire, Tatar, (y) placé par les Iakoutes au rang de leurs divinités, apparemment parce qu'ils le regardent comme le père commun de toutes les tribus tatares, dont eux-mêmes ils semblent faire partie, nous paraît être un objet de considération majeure dans cette discussion.

(u) Le même, page 3 et suiv.

(v) Le même, p. 1 et suiv. Aboul-Ghaz,

(x) Histoire généalogique des Tatars, page 167 ; l'histoire de l'empire des Mogols, page 5.

(y) Voyez plus haut, nombre 60.

Quoique nous ayons dit que les Iakoutes, (65) séparés aujourd'hui des Tatars, et souvent par de grandes distances, ont vraisemblablement avec eux une même origine; et que, dès lors, *Tatar* doit être réputé leur père commun; nous ne pensons pas, néanmoins, comme Aboul-Ghaz, que Tatar et Mogol, auteurs des nations qui portent leurs noms, (z) aient été frères : car les Mounghals diffèrent, sensiblement, des Tatars, par la figure et par le langage.

Quant à la confusion qui s'est faite des deux noms de Mogol et de Tatar, dont le dernier a prévalu, on doit peut-être en rapporter la cause aux

---

(65) Il y eut des Tatars qui furent s'établir au Nord-Ouest de la Chine, entre le fleuve Ghoangh-Gho et le lac Boronor, comme nous l'avons fait voir ailleurs. D'autres se portèrent vers la rivière d'Onon. (Gaubil, page 2, à la note.)

L'histoire de la Chine parle des Tatars-Blancs, qui habitoient au Sud-Est des monts Altaïques. Gaubil, page 10.

(z) Première partie, chap. 2.

victoires de Tchinghis : les Tatars soumis par lui, furent encadrés dans ses armées et dans celles de ses successeurs. Ils s'y trouvèrent en beaucoup plus grand nombre que les sujets naturels de ces princes, et finirent par faire oublier le nom des Mogols, leurs vainqueurs.

Pour appuyer cette opinion, nous observerons que la langue tatare fut adoptée dans tous les pays conquis par les Tchinghissides, dont les habitans, (66) ayant des idiomes particuliers, ne savoient ni le Tatar, ni le Mogol. Cette préférence de la langue des Tatars à celle des Mogols n'auroit pas eu lieu constamment si la nation tatare n'avoit pas été beaucoup plus nombreuse que celle dont elle partageoit les travaux militaires.

---

(66) Ces pays étoient la petite et la grande Boukharie, les régions habitées par les Bachkirs et les Tchoudes, la Khrimée (Crimée) et les contrées qui l'avoisinent, à prendre ces pays depuis le Kouban jusqu'au Danube.

La même raison aura fait oublier le nom de Mounghal dans l'Orient : mais nous ne prétendons pas détruire par cette observation, ce que nous avons dit plus haut, sur la manière dont les Chinois ont pu contribuer à étendre l'usage du mot Tatar.

Au surplus, nous avons publié sur cette matière (*a*) un écrit assez volumineux. Nous pensons que les idées générales, présentées succintement ici, pourront suffire, et nous allons ramener l'attention du lecteur sur les Tatars qui s'établirent en Sibirie sur les bords de l'Irtich, et de quelques autres rivières qu'il reçoit dans son cours.

(*a*) Cet ouvrage ne m'est pas connu, non plus qu'un autre des écrits de M. Fischer, cité à la fin du nombre 72. Je dois les croire intéressans ; et dès lors, je desire pouvoir en enrichir la littérature française.

Trois dynasties tatares, maîtresses de la Sibirie. De la première de ces dynasties.

78. Les chroniques de la Sibirie font mention de trois familles tatares, maîtresses de ce pays avant la conquête des Russes ; mais ces chroniques sont obscures, sèches, ne citent aucunes autorités, et même n'ont point égard à l'ordre des tems.

Nous ne voulons point nous arrêter à jetter du jour sur les faits confus qu'elles rapportent. Nous nous bornerons à les exposer de suite et simplement ; les livrant à la réflexion du lecteur attentif.

Ces chroniques annoncent, d'abord, que dans un tems fort reculé, un prince, ou Khan Tatar (67) de la branche des Noghaïs (Nogais), nommé *On*, établit

(67) Nous n'avons pas d'histoire exacte des Noghaïs. Les écrivains arabes et grecs, des tems modernes, prétendent qu'un général

sa résidence proche l'Ichin, et qu'il régna, non-seulement sur les Tatars des bords

---

mogol, qui se nommoit Noghaï, et vivoit sur la fin du treizième siècle, eut ordre du Khan des Kiptchaks, son maître, de conduire une armée au Midi de la mer Noire, et de s'emparer du pays. Noghaï parcourut en vainqueur les contrées situées entre le Don et le Danube, et les subjugua; il se souleva par la suite contre le Khan des Kiptchaks, et fonda dans ces mêmes pays une souveraineté particulière, qu'il transmit à son fils Djika, et qui s'éteignit après la mort de ce prince. Mais cette domination, bien que de courte durée, fit une impression profonde. Les peuples qui s'y trouvèrent assujettis, reçurent le nom de son fondateur; et même ils le portèrent encore quelques siècles après l'entière destruction de cette puissance éphémère.

Il est très-probable que ces peuples s'étendirent depuis le Volgha jusqu'au Iaïk, et de-là jusqu'à l'Irtich. Il y a dans la province d'Oufa un chemin qui retient encore leur nom (*Noghaïskaia, Dorogha*); et l'on voit près de l'Irtich, une step à laquelle on l'applique également (*Noghaïskaia step*).

de l'Irtich, du Tobol et de la Toura; mais sur un grand nombre de Boghoulitches et d'Ostiaks de ce voisinage. Un guerrier de la classe du peuple, et son sujet, appelé Tchinghi, prit les armes contre lui, le défit en bataille rangée, s'empara de sa personne, le fit étrangler, et fut proclamé Khan à sa place.

Plusieurs années après, Taïbougha, fils du prince *On*, parut devant Tchinghi, qui l'accueillit avec intérêt, lui confia le commandement d'une armée, et l'envoya combattre les Ostiaks de l'Ob, auxquels il imposa un tribut.

Taïbougha revint près de Tchinghi,

Les Noghaïs furent chassés par les Kalmaks, habitant les déserts voisins de l'Irtich, du Tobol, du Iaïk, avant l'entrée des Russes en Sibirie. Ils laissèrent, en fuyant derrière la mer Caspienne, quelques unes de leurs tribus dans la province d'Astrakhan; et finirent par se joindre aux Tatars du Kouban et de la Khrimée (Crimée), avec lesquels ils forment actuellement un même corps de nation.

chargé des dépouilles de l'ennemi, et obtint la permission de se former un établissement au lieu qu'il lui plairoit de choisir, et d'y vivre dans une entière indépendance. Il usa de cette faveur, dirigea ses pas vers la Toura; se fixa dans la partie de ces contrées, où l'on voit actuellement Tiumen, et y bâtit une ville (68) qu'il nomma Tchinghi-Din, en l'honneur de son bienfaiteur. Il vécut jusqu'à la dernière vieillesse, et transmit à ses fils une souveraineté, fruit de sa valeur et de sa sagesse.

On cesse ici de parler de Tchinghi, et l'on ignore même s'il eut des successeurs.

---

(68) Les Tatars de Tiumen appèlent Tchinghi, ou Tchinghi-Toura, l'ancienne forteresse de Tiumen et cette ville elle-même.

De la seconde dynastie tatare, en Sibirie.

79. On voit encore dans les chroniques citées au nombre précédent, qu'il exista près de l'embouchure de l'Ichim, un Khan, nommé Ousom, dont la capitale étoit appelée Kizil-Toura ; c'est-à-dire, la ville Rouge ; et que le successeur de ce prince, fut Irtichak, à qui l'Irtich doit son nom ; que le Khan de Tiumen, appelé Tchinghis, fit la guerre à cet Irtichak et le vainquit ; qu'enfin, après Tchinghis, la souveraineté du pays échut en partage à Sarghatchik, dont le nom est encore porté (69) par des Tatars de Lichim.

(69) On voit encore sur l'Irtich, six verstes plus bas que Tébindinskii-Ostrogh, un gros village nommé Sarghatch-Aoul, dont les habitans, qui sont des Tatars, payent le iassak à Tara, comme dépendans du canton ou district de Sarghatch (Sarghatskaia-Volost).

De la troisième dynastie tatare, en Sibirie.

80. Les chroniques de ce pays ajoutent, (70) qu'un prince nommé Taïbougha, chef de la horde qui s'appèle aujourd'hui (71) des Kaïssaks, ou des Kozaks, et fils du Khan Mamik, obtint du grand

---

(70) Ces faits ont été recueillis en 1670, par le Voiévode de Tobolsk Ghodounov. Dans ce tems, il partoit souvent, de Sibirie, des caravannes tatares et boukhares pour se rendre à la Chine, par les steps des Kalmaks et des Mounghals; ce qui mettoit Ghodounov à portée d'apprendre un grand nombre de particularités sur cet Empire, et même sur l'ancien État de la Sibirie, dont on n'avoit pas encore connaissance.

(71) Le mot russe est *Kazatchia-Orda.* On nomme encore la nation qui la compose, *Kirghizkié-Kazaki*, *Kirghiztsi*, *Kirghiz-kaïssaki.* Nous avons jusqu'à présent fait usage de tous ces mots : on doit l'avoir remarqué.

Khan des Mogols, (72) Tchinkis, la possession, à titre de souveraineté, des pays traversés par l'Irtich, l'Ichim, la Toura, le Tobol; et que ses descendans régnèrent après lui.

Réflexions sur les trois faits historiques qui précèdent.

81. Des trois relations que nous venons de rapporter, la dernière est sans

---

(72) C'est peut-être la vraie orthographe de ce nom fameux. Le jésuite Gaubil pense comme nous à ce sujet. (Voyez la note (1) de la page 12 de son histoire des Mogols.) Néanmoins, à l'exemple des auteurs français, il travestit ridiculement ce nom en celui de Gengiskan.

Les Français et les Chinois semblent nés pour défigurer les noms étrangers par leur manière fautive de les prononcer et de les écrire.

Les Chinois, dont la manière d'articuler est tout-à-fait particulière, sont plus excusables que les Français, qui, presque toujours, ne pêchent que par entêtement.

doute la moins incertaine ; et si, dans le premier récit, on fait attention au passage où l'on dit que Tchinghis étoit un homme de basse extraction qui, s'étant révolté contre son souverain, lui enleva la couronne et la vie, il sera possible d'y reconnaître un des traits marquans de l'histoire de Tchinghis : car bien qu'il soit faux que ce fameux Mogol soit sorti d'une source obscure, cette erreur n'en a pas moins été publiée comme une vérité, non-seulement loin des lieux qui furent témoins de ses exploits, mais dans son propre pays, et jusque dans ses armées, où le simple guerrier se complaisoit à l'accueillir.

Que Tchinghis, (a) pendant le cours de ses disgraces, se soit mis sous la protection (73) de Ounk-Khan, et qu'il ait

---

(a) Carpin, art. 5. Rubriquis, chap. 19. Pakhimir, dans l'histoire de Michel Paléologue, v. 4 ; et plus haut, dans cet ouvrage, nombre 20.

(73) Ce recit peut s'entendre également d'Altan-Khan, à qui Tchinghis payoit un

servi ce prince dans ses armées ; qu'ensuite il ait tourné ses forces contre lui, et qu'après une bataille générale, où il le défit, (b) il l'ait détrôné ; ces faits sont trop connus, pour qu'il soit nécessaire d'en attester la vérité.

Oupak, chef de Tatars du royaume de Kazan, marche contre un des descendans de Taïbougha, fils de Mamik.

82. Après la mort de Taïbougha, fils de Mamik, les chroniques présentent

---

tribut. Les Chinois donnent à la famille de cet empereur le nom de Kin, dont la signification est la même que celle d'Altan. Ces mots s'employent, l'un en langue mounghale, l'autre en langue chinoise, pour désigner le plus précieux des métaux : c'est-à-dire, l'or. V. Gaubil, p. 13 et suiv., et p. 20 (2). Tous les chefs suprêmes de cette famille portent, dans l'histoire, le nom d'Altan-Khan.

(b) Marc-Paolo, liv. 1, chap. 52. Petis Delacroix, histoire de Tchinghis-Khan, page 10, (4).

Kodja, fils de Taïbougha, comme prince de Sibirie. Elles ajoutent qu'il eut un fils, appelé *Mar*, auquel il laissa son trône.

Mar, disent encore ces chroniques, eut pour épouse la sœur d'Oupak, (74) chef d'une horde de Tatars établie dans le royaume de Kazan. Cette alliance lui devint funeste. Oupak marcha contre lui, le fit prisonnier, ainsi que ses deux fils, Obder et Iébalak, et s'empara de Tchinghi-Din, sa capitale.

(74) Les chroniques sibiriennes donnent sans distinction, à chaque chef un peu considérable, le titre de Khan. Oupak n'est pas compté parmi les Tsars de Kazan. Il ne fut apparemment qu'un simple chef de tribu, ou de horde. Les chefs Tatars sont les principaux membres de l'État; et chacun d'eux gouverne sa horde avec un pouvoir absolu; mais ils sont obligés, quand le Khan a quelque guerre à soutenir, de joindre leurs troupes aux siennes.

Oupak est tué par Makmet, petit fils du prince que le Khan a détrôné. Makmet, établit sa résidence sur l'Irtich.

83. Il resta deux rejetons de cette famille infortunée; Makmet, fils d'Obder, et Anghitch, fils de Iébalak.

Ces princes étoient enfans, lorsque Oupak envahit la Sibirie. Ils furent soustraits, par de fidèles serviteurs de leurs pères, aux yeux de l'usurpateur.

Makhmet, parvenu à l'âge de pouvoir venger sa famille, rassembla quelques troupes, attaqua le Khan de Kazan, lui ôta la vie, détruisit Tchinghi-Dim, et fut établir (75) sa résidence sur une montagne, située à l'Orient de l'Irtich, et dont la pente s'étendoit jusqu'au bord de cette rivière.

---

(75) C'est Sibir, ancienne capitale des Khans de Sibirie. Les Tatars ne l'appelèrent pas de ce nom, mais du nom d'Isker, comme on l'a dit plus haut, nombre 11.

Ce ne fut vraisemblablement que pour se mettre à l'abri d'une irruption nouvelle de la part des Tatars de Kazan, qu'il prit cette position, puisque les environs de Tiumen sont plus fertiles et présentent un aspect moins sauvage que les rives de l'Irtich.

Makhmet a pour successeur au trône de Sibirie, son parent Anghitch. Kassim, fils de Mahomet, remplace Anghitch, et laisse après lui deux fils. Koutchoum entre en Sibirie, se défait des deux princes, fils de Kassimi; envahit leur héritage. Seïd-Iak, fils d'un de ces princes, se sauve en Boukharie.

84. Makhmet eut pour successeur au trône de Sibirie, son parent Anghitch, que remplaça Kassim, fils de Makhmet.

Ce même Kassim laissa deux fils, Iédigher et Berboulat.

A peine il avoit terminé sa carrière,

lorsqu'on vit paraître en Sibirie, Koutchoum, fils de Mourtaza, qui descendoit du fameux prince Kirghize, Chouban-Khan.

Koutchoum se défit des deux princes sibiriens, et envahit leur héritage; mais il ne put frapper Séïd-Iak, fils de Berboulat. Ce prince, échappé à ses coups, alla chercher une retraite en Boukharie.

Des auteurs prétendent que Koutchoum fut appelé en Sibirie, par tous les ordres de l'état, que Séïd-Iak ne vint au monde qu'après la mort de Berboulat, et qu'il naquit en Boukharie, où il fut élevé et comme adopté (76) par un Séïd, ou noble, en considération duquel il prit le nom de Séïd-Iak.

---

(76) Ce mot est arabe, et signifie un noble. Tous les descendans de Mahomet et tous les habitans de la Mek-ke (Mecque) prennent le titre de Séïd. C'est de Séïd que vient le mot espagnol Cid.

L'étendue du pays soumis à Koutchoum-Khan, difficile à déterminer.

86. Il n'est pas facile de déterminer l'étendue des pays soumis à Coutchoum-Khan. Tous les peuples des bords de l'Irtich et du Tobol, reconnaissoient incontestablement sa domination. Il commandoit également aux Tatars de Baraba (Barama); mais exerçoit-il le même pouvoir sur les Tatars de la Toura et de l'Isset? C'est ce dont on peut douter. Les annales de Sibirie donnent pour limite, du côté de ces rivières, aux états de Koutchoum, une ligne tirée depuis l'embouchure de la Toura, jusqu'à Tarkanskii-Ostrogh. Les peuples établis à l'Occident de cette ligne, paraissent avoir été les tributaires les plus éloignés du centre de sa puissance; et les Russes ont trouvé à Tiumen, lorsqu'ils se rendirent maîtres de la Sibirie, un prince qui ne dépendoit pas de lui.

Ces observations acquerront une grande force, si l'on considère que les Tatars (*b*) de Tournisk et de Tiumen, aussi-tôt qu'ils virent (*c*) Iermak-Timophev approcher de leurs terres, armèrent contre lui, sans la participation de Koutchoum.

La question que nous agitons ici, se résout d'une manière différente, relativement aux Ostiaks et aux Boghoulitches. Ceux d'entre ces peuples qui habitoient le voisinage des Tatars, étoient certainement au nombre des sujets de Koutchoum: mais les autres Ostiaks, et sur-tout les Boghoulitches des provinces de Verkhotourie, de Pélim et de Bérézov, demeuroient trop loin de lui, pour qu'on doive croire qu'ils reconnussent son pouvoir.

(*b*) Elle est sur la Toura, qui se perd dans la Sozva. Tourinsk est à 207 verstes de Verkhotourié; à 151 de Tomsk; à 405 de Tobolsk.

(*c*) Chef de Kozaks du Don, qui fit la conquête de la partie de la Sibirie, possédée par Koutchoum-Khan.

Koutchoum apporte le Mahométisme en Sibirie.

86. Koutchoum introduisit le Mahométisme en Sibirie. Il est vrai que les zélateurs de cette croyance avoient déjà pénétré dans ce pays. Ils avoient même l'espoir d'y faire goûter promptement leurs principes religieux; parce qu'ils pouvoient parler aux peuples de cette contrée une langue qui leur étoit connue. Nonobstant cet avantage, la plupart de ces apôtres de l'Islamisme périrent dans leur pieuse mission.

Il n'en reste pas moins vrai que leurs travaux ne furent point entièrement perdus ; car, s'il doit passer pour constant que tous les chefs de la nation sibirienne invitèrent Koutchoum, qu'ils connaissoient pour Mahométan, à venir les gouverner, il falloit qu'ils eussent du penchant pour sa croyance. Sans une cause aussi puissante, les notions les plus simples de la politique les auroient détournés

de s'exposer aux calamités qu'ils attirèrent sur leur pays et qu'il étoit facile de prévoir.

Les Sibiriens refusent de croire au prophète. Mesures prises par Koutchoum, pour vaincre leur résistance.

87. Koutchoum fut à peine sur le trône, qu'il entreprit de rendre son culte dominant. Il arriva pour lors ce qu'éprouve toujours la puissance quand elle prétend user de contrainte en matière de religion. Les peuples qui ne partageoient point les opinions des grands, refusèrent d'entrer dans ses vues.

Ce prince ne pouvant les plier à sa volonté, demanda des forces à Mourtaza, son père, lequel lui envoya son fils aîné, Akhmet, Ghiraï (77) un Aghoum, plu-

(77) Ces trois mots sont arabes. Aghoun signifie proprement un lecteur; et chez les Tatars de la Sibirie, il s'applique au chef du clergé moussoulman. Le Moulla est un prêtre; l'Abis est un maître d'école.

sieurs Moullas et un certain nombre d'Abisses; c'est-à-dire, des hommes dont le ministère étoit d'enseigner la doctrine que le Khan de Sibirie vouloit propager. Akhmet avoit sous ses ordres une armée qui devoit assurer par la terreur les succès que la persuasion n'auroit pu obtenir.

Les Sibiriens se virent, dès lors, obligés de céder; et ceux qui mirent de la persévérance dans le refus d'obéir, furent livrés à la mort.

Koutchoum ne convertit pas tous ses sujets au mahométisme. Des peuplades entières restent livrées à l'idolâtrie. Les Ostiaks et les Boghonlitches obtiennent la permission de conserver leur culte.

88. Les actes de violence ne réussirent pas complettement à Koutchoum, puisque les Russes, quand ils pénétrèrent en Sibirie, trouvèrent dans les parties éloignées du centre de ses états, des tribus entières livrées au paganisme, et nommément les Aiales (Aïali), qui vivoient près

de l'embouchure de la Tara, les Tatars Labaoutes, placés entre Tobolsk et Démiansk, ceux de la province de Tourinsk, des familles appartenant à la même nation, établies sur la Nitsa (lesquelles étoient encore idolâtres en 1659), et les hordes répandues dans la step de Baraba (Barama).

On pense que les Ostiaks et les Boghoulitches, parvinrent à se faire exempter de croire au prophète et à sa doctrine.

Ces peuples habitent des régions écartées, et dans lesquelles on ne peut faire de demeures fixes. Ils alloient donc errans au milieu de leurs déserts, occupés tantôt de la chasse, tantôt de la pêche; et ne pouvoient sous certains rapports, pratiquer les observances du mahométisme. D'ailleurs, la différence des idiomes que parloient les propagateurs de la nouvelle religion en Sibirie, et les demi-sauvages dont il s'agit ici, suffisoit pour les empêcher réciproquement de s'entendre, et pour mettre un invincible obstacle au

succès des efforts qu'auroient pu tenter les prêtres mahométans.

Boukhars en Sibirie. Époque à laquelle ils s'y transportèrent. Famille de Séïds aux environs de Tobolsk, entrée avec Koutchoum en Sibirie.

89. On voit en Sibirie, et nommément dans les villes de Tobolsk, de Tiumen, de Tourinsk, de Tara, et de Tomsk, un grand nombre de familles Boukhares.

Des auteurs écrivent qu'elles ont suivi Koutchoum dans ce pays : mais ce Khan n'étoit point de la Boukharie. Né dans la step située entre le Iaïk et la rivière de Sirt, il appartenoit à une des hordes de Kozaks qui s'y trouvent établies ; et si ces familles commerçantes avoient eu la simplicité de se confier, elles et leurs richesses, à la foi d'un chef de vagabonds et de brigands, tel que Koutchoum, elles auroient, d'une manière bien inconcevable, justifié l'apologue de la brebis, qui se met sous la garde du loup. D'ailleurs,

tous les Boukhars de la Sibirie assurent qu'ils quittèrent leur patrie pour se rendre dans ce pays, non pas à l'époque où Koutchoum y parut pour la première fois, mais quand les Russes s'y furent introduits.

On ne sauroit dire la même chose d'une famille de Séïds (nobles tatars), établie dans le voisinage de Tobolsk. Il est constant, au contraire, qu'un des auteurs de cette famille, appelé Din-Ali-Khodjé, s'attacha, comme chef de bande, à la fortune du fils de Mourtaza, et le suivit en Sibirie. Il étoit d'Ourghénets, résidence du célèbre et infortuné soultan Makhmet, Chakh de Khorasm; et selon la commune opinion, il avoit épousé la fille de Koutchoum, nommée Kal-Kanch-Chou.

Nouvelle manière de prouver la conformité du hongrois et du tchoude. Tableau de comparaison.

90. Nous nous sommes bornés jusqu'à présent à faire usage de la nomenclature des nombres dans les idiomes hongrois et tchoude, pour justifier l'opinion que nous avons émise, (nombre 79 de cet ouvrage) sur la conformité de ces idiomes ; notre dessein maintenant est détablir la même opinion, en l'appuyant sur des mots consacrés à exprimer des objets sensibles et généralement connus. On pourra voir, par cet exemple, que s'il y a quelques uns des dialectes tchoudes, dans lesquels ne se trouvent point les mots hongrois correspondant à des mots tracés sur nos tableaux, les exemples en sont rares ; et que même, ces mots se rencontrent dans d'autres dialectes, dérivés aussi de la langue tchoude.

Mais en examinant la chose de plus près, il ne s'agiroit pas seulement ici des différens dialectes tchoudes. Nous avons

RUSSE ET FRANÇAIS.	HONGROI	ENNIEN.
Oghon', feu	Tiuts	.
Voda, eau	Viz	.
Ozero, lac	To: { Propreme[illegible] un am[illegible] d'eau co[illegible] tenant c[illegible] poisson.	.
Oblako, nuée	Félighé	.
Notch, nuit	Ezhi	
Dérévo, bois	Fa	.
List, feuille	Lével	ihta.
Iabloko, pomme.	Alma	ena.
Kamen, pierre	Ké	.
Ghlaz, œil	Chem	ia.
Oukho, oreille	Fiul	iorva.
Nos, nez	Or	iia.
Iazhik, langue	Nhïelv	li.
Sobaka, chien	Eb	ra.
Kochka, chat	Matska	ia.
Lochad, cheval	Lo	voïnié.
Verblind, chameau.	Tébé	neli.
Rhiba, poisson	Ghal	a.
Ghous, oie	Loud	anhia.
Kouritsa, Poule	Tiuk, en Tatar	nna.
Kourino-Iaïtso, œuf de poule.	Tiuk-Monhi	una. ... l).
Maslo-Karovhouiié, beurre.	Vai	ika.
Pivo, bière	Zer	a.
Strèla, flèche	Nhyil	uoli.

composé un dictionnaire de quarante langues, dont chacune nous a fourni trois cents mots. La plupart de ces langues se parlent en Sibirie; et nous avons reconnu qu'à peine citeroit-on un mot hongrois qui ne sorte du tchoude, du tatar, ou de l'ouchtiak (ostiak).

Cette concordance nous confirme dans le sentiment où nous sommes, que les Ouighours, ayant quitté leur pays et traversé une grande partie de la Sibirie, fixèrent leur demeure dans certains cantons de la grande Tatarie; qu'après un cours de quelques siècles, ils furent obligés, par la force des armes, ou par une autre cause majeure, d'abandonner cette nouvelle patrie; qu'enfin il y eut plusieurs de leurs tribus qui s'établirent dans le voisinage de la Samoïadie, et qu'ils donnèrent, pour la seconde fois, à ce pays, son ancien nom de Iughorie (Iughoria).

Commençons la comparaison que nous avons annoncée. N°. 4.

Identité du hongrois et du tchoude, reconnue. Opinion de certains savans sur l'origine de ces langues : cette opinion ne peut se soutenir.

91. Nous avons suffisamment prouvé l'identité des langues hongroise et tchoude ; et nous ne pensons pas qu'il se trouve un lecteur obstiné à douter que tous les dialectes appartenant à cette dernière langue, n'aient aussi une origine commune.

Quand les Hongrois s'éloignèrent des pays où ces dialectes étoient en usage, et qu'ils pénétrèrent en Europe, ils en introduisirent quelques uns dans cette partie du monde. Ainsi l'opinion qui fait dériver leur langue de celle des tribus d'Israël, dont l'histoire a perdu la trace, ne peut plus se soutenir ; à moins qu'on ne veuille prendre pour des Israélites, tous les tchoudes, depuis le golphe de Finlande jusqu'à l'Ob.

RUSSE ET FRANÇAIS.	HOTAR.
Vètr, vent........	Chel
Moré, mer........	Teng
Bhouïk, bœuf.....	Bika — de l'Ob, de la n, de la Tchoul- ı, et ailleurs. Autre- ıt encore, Ough- us.
Verbliud, chameau.	Tebé — ır, usité près de la ı : Tinia chez les des environs du
Koza, chèvre.....	Ketsk — du Tobol, de la , de la Tchouhìm, ı d'autres lieux.
Kouritsa, poule...	Thyoı
Iatchmen, de l'orge.	Arpa ‹
Roge, froment....	Ros .‹
Pchenitsa, seigle..	Bouza
Louk, arc.........	Ihy . ar, Iagh, en tatar, Tobol et ailleurs.
Otets, père.......	Athyi
Mat, mère.........	Anhyi Inéi.
Mouge, homme... (dans le sens de *vir.*)	Fer . 'n ziriane, Bores.
Boroda, barbe, ou menton.	Chaka
Iabloko, pomme..	Alma.
Pivo, bière........	Zer ..
Phianhyi, ivre....	Reche
Sinii, bleu........	Kek..
Gelthyi, jaune....	Zarghı
Malhyi, petit.....	Kitzin
Èm, je mange.....	Echek
Piiu, ou Piou, je bois.....	Ichok
Ghovoriu, Ghovoriou, je parle.	langue Tchate - Chellaïléchassé, en Tatar Kazan.

Qu'il y ait, quelquefois, dans les mots que nous venons de recueillir, des voyelles substituées à d'autres voyelles ; ce n'est pas ce qui doit surprendre toutes les langues pouvant en offrir des exemples. Les changemens et les transpositions de consonnes tiennent aussi à des causes, dont les effets se remarquent également par-tout. C'est dans certains cas, la prononciation d'un mot qu'on a voulu adoucir, ou faciliter ; en d'autres circonstances, c'est une lettre manquant dans un alphabet, qu'on a remplacée par une autre du même organe. On en peut voir des exemples dans notre dernière table, où toutes les fois que le hongrois fait usage du *F*, le tchoude emploie constamment le *P*, etc., etc.

Comparaison du hongrois et du tatar.

92. Prouvons maintenant l'analogie existant entre le hongrois et le tatar. N°. 5.

Rapprochement fait de la langue hongroise et de la langue ostiake, telle qu'on la parle sur la rivière de Tom.

93. Nous allons faire le même travail sur la langue ostiake : elle est commune à des peuples nombreux, et répandus sur une grande étendue de pays ; mais nous nous bornerons à choisir nos objets de comparaison dans les dialectes des deux principales nations qui la parlent ; c'est-à-dire, des Ostiaks de la rivière de Tom, et des Ostiaks du Iénisséi.

Le langage des Kamaches et des Samoïades dérive de l'idiome des Ostiaks de la rivière de Tom ; et les Kotoves, les Kaïbals, les Ariniens, ainsi que les Assanes, ont des dialectes tirés de la langue des Ostiaks du Iénisséi.

Commençons par les Ostiaks de Tom. N°. 6.

F	KAMACHE.	SAMOÏADE.
Pol		
Gh		
Dor	Addé.	
Dér ai	Ounethpha (Pha, bois, forêt.)	Pïia.
Oze	Thiu	Té.
Gél	Baza	Iézé.
Ses	....	Nenhia.
Gos	....	Ierrou.
Gh	Zamma	Zaïva.
Dv	Aé.	
Zae	....	Néiko.
Rh	Kal	Kola.
Iaï	Mouni.	
Bé		
Mi		
Gl	....	Ephezem, j'ai faim.
Pi		
Gi	Dgilé	Ghilé.

RUSSE ET FRANÇAIS.	INIEN.	ASSANE.
Bogh, Dieu.......	....	Ess, Ech.
Ghora, montagne..	....	Ghii.
Doroga, chemin...	tt	Ghik.
Pessok, sable......	iyiangh.	
Kamên, pierre....	ss	Chich.
Otets, père.......	n	Op.
Shin, fils.........	....	Poup.
Dver, porte.......	iol.....	Atal.
Louk, arc.........	i......	Tchii.
Soudno, Korabl, vaisseau, navire.		
Miaço, Télo, viande, chair.	....	Itch.
Spliu, je dors.....	....	Alaten.

Même comparaisan entre le hongrois et l'ouchtiak en usage sur le Iénisséi.

94. Passons, enfin, aux Ostiaks du Iénisséi, et leur associons dans le rapprochement que nous avons à faire, les Kotoves, les Kaïbals, les Ariniens et les Assanes.

Il faut se souvenir que les mots hongrois et autres que nous comparons, sont écrits, les premiers selon l'orthographe hongroise, les derniers selon l'orthographe russe. Le tableau, n°. 7, est destiné à remplir l'objet que nous nous proposons dans ce nombre.

Analogie prouvée entre le tchoude, le tatar, l'ouchtiak et le hongrois. Objections à ce sujet. Réponses. L'étymologie, appuyée du secours de l'histoire et de la géographie, peut servir à prouver l'identité primitive des langues.

95. Les différens exemples qu'on vient de rapporter, montrent l'analogie qui se

trouve entre le tchoude, le tatar, l'ouchtiak et le hongrois.

Nous ne nous bornons pas à dire que les preuves de cette analogie existent dans les tableaux mis sous les yeux du lecteur : elles se retrouvent à chaque instant dans ces langues; et si l'on vouloit se donner la peine de confronter le hongrois avec le finnien, ou finnois, ainsi qu'avec le tatar, qui ne sont point inconnus à Saint-Péterbourg, on se convaincroit aisément de la vérité de notre assertion. Les lacunes que l'on rencontreroit, par fois, se rempliroient le plus souvent à l'aide des langues tchoude et ouchtiake. Et quant aux irrégularités causées par des changemens et des déplacemens de lettres ou de syllabes, comme par des additions et des retranchemens faits au commencement ou à la fin des mots, ces choses n'étonneront point l'homme instruit qui n'ignore pas combien les dialectes de toute espèce de langue, sont sujets à présenter de semblables variétés.

Personne ne niera que l'allemand, le hollandais, le danois et le suédois n'aient beaucoup d'affinité. Cependant, les Hollandais changent la lettre ß des Allemands en *t*, et la lettre *w*, que ces derniers emploient comme initiale, les Suédois en font un *u* dans plusieurs mots ; écrivant *ulf* pour *wolf*, *ull* pour *wolle*, *ord* pour *wort*, etc., etc.

Les Espagnols donnent souvent à la lettre latine *f*, la valeur du *h*, et disent pour *ferrum*, *hierro* ; pour *fel*, *hiel* ; pour *formosa*, *hermosa* ; pour *fugare*, *huir* ; pour *fucere*, *hazer*, etc., etc. ; et néanmoins on est généralement d'accord que l'espagnol dérive du latin.

On peut objecter que chacune des nations dont les idiomes viennent d'être comparés, a des mots qui lui appartiennent exclusivement : mais qu'en résulte-t-il au désavantage de notre opinion ? et quel homme ne comprendra pas, quand il remarque des expressions de cette espèce dans les langues qui lui sont connues,

que de pareilles exceptions peuvent se rencontrer aussi dans les idiomes qu'il ignore ?

Peut-être, encore, dira-t-on : « La
» ressemblance qui s'aperçoit entre des
» langues différentes, est le pur effet du
» hasard. Par exemple, *ié*, en chinois,
» *iéou*, en hongrois, et *io*, en finnien,
» signifient la nuit; pourroit-on inférer
» de-là que le chinois soit la langue mère
» du hongrois et du finnien? Combien n'y
» a-t-il pas de mots dans le persan qui
» s'entendent et se prononcent comme
» dans l'allemand ? La langue teutone,
» elle-même, n'a-t-elle pas quelques cen-
» taines de vocables latins et vendes, ou
» vandales ? A qui viendra-t-il dans l'es-
» prit de donner à cette langue une
» origine vandale ou latine ? »

Nous répondrons qu'il est possible, en effet, qu'un mot s'écrive par hasard, et même qu'il se prononce comme un autre mot pris dans une langue étrangère, et nous conviendrons qu'il seroit ridicule de tirer aucune induction d'une pareille

circonstance : mais s'il étoit prouvé que deux, ou plusieurs peuples eussent eu des relations de voisinage, ou de grandes communications; ou bien, qu'après avoir abandonné leurs terres natales, ils se fussent établis ailleurs, et que leurs idiomes eussent conservé, long-tems après leur migration, une affinité manifeste; alors, ce ne seroit plus au hasard qu'il faudroit attribuer une telle particularité, mais aux premiers rapports de ces peuples à l'empire de l'habitude, et si l'on peut s'exprimer ainsi, à la force des choses, qui porte l'homme à conserver, avec un respect, en quelque sorte religieux, le souvenir du premier langage de ses pères.

Quant à l'argument qui se déduit des expressions empruntées par les Allemands des Romains et des Vandales, il n'est pas dénué de justesse; et réellement les Teutons se sont enrichis de quelques centaines de mots des langues vandale et latine; mais notre opinion n'en demeure pas moins établie.

Ne sait-on pas, en effet, que les

Romains furent jaloux de faire adopter, en toute circonstance, et sur-tout en matière d'administration, l'usage du latin aux peuples subjugués par leurs armes. Les Germains eurent le sort commun, et plusieurs d'entr'eux, animés du désir de plaire à ces maîtres du monde, sensibles aux avantages de la plus belle des langues qui fût alors parlée en Occident, ou même manquant d'une partie des expressions que de nouveaux rapports leur rendoient nécessaires; apprirent la langue des vainqueurs, et firent passer dans la leur une quantité de vocables dont elle étoit privée, et jusqu'à des phrases entières.

On voit encore, et par les mêmes motifs des emprunts de ce genre, faits à la langue française par les Germains de nos jours.

Des circonstances semblables ont dû produire, quant aux Vandales, des résultats absolument pareils. Vainqueurs de la Germanie, dont ils ont possédé, long-tems, plus de la moitié, leur langue devint familière aux vaincus, qui se sont

approprié un grand nombre de leurs mots, et quelques unes de leurs locutions.

Ainsi donc, quoique l'allemand soit essentiellement une langue-mère, sa pureté originelle n'en a pas moins été altérée par le mélange de plusieurs expressions étrangères; et l'on peut, avec raison, présumer que, si les Romains ou les Vandales avoient perpétué leur empire sur ces peuples, la langue indigène auroit fini par se confondre dans l'idiome d'une de ces nations dominatrices; ou du moins que, mêlée avec cet idiome, elle n'auroit plus formé qu'un composé bizarre, tel que les langues du Midi de l'Europe en présentent de frappans exemples.

Cependant, malgré ces fortes raisons, nous conviendrons, sans peine, que les inductions déduites de l'étymologie seule, ne sont pas suffisantes pour constater l'identité primitive des langues : mais quand ces raisons sont appuyées par l'histoire des tems anciens et modernes, par la considération des moeurs, des

usages des peuples ; et sur-tout par la géographie qui présente des preuves indépendantes de l'opinion ; alors il est permis de croire à des témoignages si multipliés : leur réunion forme un corps de preuves suffisantes, pour fixer irrévocablement tous les doutes.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Fin de la table des Matières.

ERRATA.

PRÉFACE.

Pages. lignes.

— xj, — 7 ; *d'Afrique*, lisez : *de l'Afrique*.
— xix, — 7 ; *s'articulent*, lisez : *s'articuleront*.
— *ibid*, — 22, à la note ; *le forment*, lisez : *la forment*.

TEXTE.

Pages. lignes.

— 3, — 20 ; *versters*, lisez : *verstes*.
— 13, — 4 ; *jardinoge*, lisez : *jardinage*.
— 18, — 15 ; *induit*, lisez : *induits*.
— 25, — 15 ; *Pelvonie*, lisez : *Permie*.
— 47, — 5 ; *pourquoi ?* lisez : *pourquoi*.
— *ibid*, — 16 ; *l'établissemeet*, lisez : *l'établissement*.
— 66, — 16 ; *le nom Kalmak*, lisez : *le nom de Kalmak*.
— 69, — 7 ; *les noms*, lisez : *le nom*.
— 81, — 22 ; *Tchinghis-Khan-Kaldan* ; lisez : *Tchinghis-Khan*.
— 86, — 15 ; *Kalda-Kontaïcha*, lisez : *Kaldan, Kontaïcha*.
— 87, — 1 ; *centre*, lisez : *culte*.
— 105, — 12 ; *Plaugentis*, lisez : *Plangentis*.
— *ibid*, — 25 ; *prétend*, lisez : *prétende*.
— 107, — 12 ; *prétendent*, lisez : *assurent*.
— 118, — 13 ; *et*, lisez : *or*.
— 118, — 14 ; *spirituel. Les*, lisez : *spirituel ; et ces*.
— 132, — 24 ; *pourrait*, lisez : *pourraient*.
— 158, — 23 ; *communiquées leurs noms*, lisez : *communiqué leur nom*.
— 162, — 22, *du Baraba*, lisez : *de Baraba*.
— 174, — 7, *homme*, lisez : *hommes*.

Pages.	lignes.	
— 178,	— 12 et 13;	*parlent la même langue*, lisez : *font usage de la même langue.*
— *ibid*,	— 16;	*en associant*, lisez : *en leur associant.*
— 179,	— 17;	*préentera*, lisez : *présentera.*
— 181,	— 4;	*est pris ici ?* lisez : *est pris ici.*
— *ibid*,	— 8;	*Glaciale ?* lisez : *Glaciale.*
— 193,	— 20;	*donnée*, lisez : *donné.*
— 194,	— 6;	*les*, lisez : *le.*
— 199,	— 9;	*embarrasserons*, lisez : *embarrasseront.*
— 207,	— 1;	*Divinité*, lisez : *la Divinité.*
— 215,	— 19;	*eut* : lisez : *ont.*
— 247,	— 6;	*sorte*, lisez : *sortit.*
— 249,	— 4;	*surprendre toutes*, lisez : *surprendre : toutes.*
— 259,	— 4;	*Jermak - Timophev*, lisez : *Iermak-Timophéev.*

Nota. La difficulté de lire, sur le manuscrit, des noms peu familiers aux Français, a fait commettre, dans l'orthographe de ces noms, des erreurs que nous rectifions. On lira donc : Mounghal, Koutchoum-Khan, Tobolsk, Anghara, Nertchinsk, Selenghinsk, Narim, Promouichlennié, Téleoute, Tatar, Ahoul-Ghaz-Khan, Tangut, Tanghout, Ta-Ta, Manjeronlé, Kerlon, Krasnoïarsk, Kalmak, Kontchalat, Saint-Péterbourg, Ostiak, Iughrique, ou Iughorique, Petchénègh, Iute (Iuti), Konda, l'Ichim, Kassim, Tourinsk, par-tout où ces différens noms sont incorrects.

